

[https://t.me/livres\\_2020](https://t.me/livres_2020)



J. M.  
**Coetzee**  
PRIX NOBEL DE LITTÉRATURE  
**Michael K,  
sa vie, son temps**

J. M. Coetzee

MICKAEL K,  
SA VIE,  
SON TEMPS

Roman

Traduit de l'anglais (Afrique du Sud)  
par Sophie Mayoux

*Éditions du Seuil*

TEXTE INTÉGRAL

TITRE ORIGINAL

*Life and Time of Michael K*

ÉDITEUR ORIGINAL

Martin Secker & Warburg, Londres

ISBN original : 0-436-1297-8

© J. M. Coetzee, 1993

ISBN 978-2-02-040455-6

(ISBN 2-02-008734-0, 1<sup>er</sup> Édition)

(ISBN 2-02-009775-3, 1<sup>er</sup> publication poche)

© Éditions du Seuil, septembre 1985,  
pour la traduction française.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées  
à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou  
partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou  
de ses ayants cause, est illicite et consume une contrefaçon sanctionnée par les  
articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

J. M. Coetzee, né en 1940, a fait ses études en Afrique du Sud et aux États-Unis. Professeur de littérature américaine, il est également traducteur, critique littéraire et spécialiste de linguistique. Il est l'auteur de nouvelles et de romans dont *Au cœur de ce pays*, *En attendant les barbares*, *Michael K., sa vie, son temps*, *Foe*, *L'Age de fer*, *Le Maître de Pétersbourg*, *Disgrâce*, *L'Homme ralenti*, *Journal d'une année noire*, et de deux récits autobiographiques, *Scènes de la vie d'un jeune garçon* et *Vers l'âge d'homme*, traduits dans vingt-cinq langues et abondamment primés. Deux de ces romans, *Michael K, sa vie, son temps* et *Disgrâce*, ont été couronnés par le prestigieux Booker Prize et qualifiés de chefs-d'œuvre par la critique internationale. J. M. Coetzee a reçu le prix Nobel de littérature en 2003.

*La guerre est le père de toutes choses et le roi de toutes choses ; de quelques-uns elle a fait des dieux, de quelques-uns des hommes ; des uns des esclaves, des autres des hommes libres.*

Héraclite

# 1

Ce que la sage-femme remarqua d'abord chez Michael K lorsqu'elle l'aida à sortir du ventre de sa mère, ce fut son bec-de-lièvre. La lèvre se retroussait comme un pied d'escargot ; la narine gauche s'ouvrait, béante. Cachant un instant l'enfant à sa mère, elle enfonça un doigt dans sa bouche, minuscule bourgeon, et constata avec soulagement que le palais était intact.

Elle dit à la mère : « Réjouissez-vous, ils portent bonheur à toute la famille. » Mais Anna K ne se fit jamais à cette bouche qui refusait de se fermer, à la chair rose, vivante, ainsi mise à nu devant elle. Elle frissonnait en pensant à cet être qui s'était développé en elle au fil des mois. L'enfant n'arrivait pas à prendre le sein et pleurait de faim. Elle essaya le biberon ; comme il n'arrivait pas non plus à tirer sur la tétine, elle le nourrit à la petite cuillère, exaspérée quand il toussait, crachait et pleurait.

« En grandissant, ça se refermera », promit la sage-femme. Mais la lèvre ne se referma pas, ou pas assez, et le nez ne se redressa pas.

Elle emmena le bébé au travail avec elle, et continua à l'emmener quand il eut cessé d'être un bébé. Elle le tint à l'écart des autres enfants, parce que leurs sourires et leurs chuchotements la blessaient. Année après année, Michael K, assis sur une couverture, regarda sa mère cirer les parquets des autres, et apprit à se taire.

À cause de sa malformation, et parce qu'il n'avait pas l'esprit vif, Michael fut retiré de l'école après une brève tentative et confié à la protection de l'institution Huis Norenius, à Faure ; il y passa, aux frais de l'État, le reste de son enfance en compagnie d'autres enfants victimes de malheurs et d'infortunes diverses à qui l'on dispensait un enseignement élémentaire : lire, écrire, compter, balayer,

récurer, faire les lits et la vaisselle, confectionner des paniers en vannerie, travailler le bois, manier la pelle et la pioche. À l'âge de quinze ans, il quitta Huis Norenius et entra au service des Parcs et Jardins publics de la municipalité du Cap, en tant que jardinier, échelon 3(b). Trois ans plus tard, il quitta les Parcs et Jardins, et, après une période de chômage qu'il passa allongé sur son lit à regarder ses mains, il trouva un emploi de gardien de nuit aux toilettes publiques de Greenmarket Square. En rentrant du travail, une nuit – c'était un vendredi –, il fut attaqué dans un passage souterrain par deux hommes qui l'assommèrent, lui prirent sa montre, son argent et ses chaussures, et le laissèrent à terre avec un bras tailladé, un pouce luxé et deux côtes cassées. Après cet incident, il renonça au travail de nuit et retourna aux Parcs et Jardins, où une lente promotion fit de lui un jardinier, échelon 1.

À cause de son visage, K n'avait pas de petites amies. Il préférait être seul. Ses deux emplois lui avaient donné son plein de solitude, bien qu'il se fût senti oppressé, au fond des toilettes souterraines, par la lumière éclatante du néon qui se réfléchissait sur les carrelages blancs, créant un espace sans ombre. Les parcs qu'il aimait le mieux étaient ceux où il y avait de grands pins et des allées ombragées bordées d'agapanthes. Quelquefois, le samedi, il n'entendait pas le coup de pistolet qui annonçait midi, et il continuait à travailler seul tout l'après midi. Le dimanche matin, il faisait la grasse matinée ; le dimanche après-midi, il allait voir sa mère.

Un jour de juin, à la fin de la matinée, on apporta un message à Michael K, qui ratissait des feuilles au parc De Waal ; il était alors dans sa trente et unième année. Le message, de troisième main, provenait de sa mère ; elle sortait de l'hôpital et lui demandait de venir la chercher. K rangea ses outils et prit l'autobus jusqu'à Somerset Hospital, où il trouva sa mère assise devant l'entrée, sur un banc, au soleil. Elle était en vêtements de ville, mais ses souliers étaient posés à côté d'elle. Quand elle aperçut son fils, elle se mit à pleurer, une main devant les yeux pour ne pas être vue par les autres patients ou par les visiteurs.

Il y avait des mois que les jambes et les bras d'Anna K enflaient énormément ; et, depuis peu, son ventre aussi s'était

mis à enfler. Lorsqu'elle était entrée à l'hôpital, elle ne pouvait plus marcher, et c'est à peine si elle parvenait à respirer. Elle avait passé cinq jours couchée dans un couloir au milieu de dizaines de victimes d'agressions, poignardées, assommées, blessées par balle, dont les plaintes l'empêchaient de dormir ; les infirmières la négligeaient, car elles n'avaient pas le temps de réconforter une vieille femme alors que tout autour d'elles des hommes jeunes connaissaient une mort spectaculaire. À son arrivée, on lui avait donné de l'oxygène pour la remonter, puis on l'avait soignée avec des piqûres et des pilules destinées à réduire l'enflure. Mais quand il lui fallait le bassin, il était rare que quelqu'un le lui apportât. Elle n'avait pas de robe de chambre. Une fois, tandis qu'elle allait aux toilettes, tâtonnant le long des murs, un vieillard en pyjama gris lui avait barré le chemin, débitant des grossièretés et s'exhibant. Pour elle, les besoins physiques devenaient une torture. Quand les infirmières l'interrogeaient sur ses pilules, elle affirmait les avoir prises, mais c'était souvent un mensonge. Elle respirait un peu mieux, mais ses jambes la démangeaient si violemment qu'il lui fallait se coucher sur ses mains pour s'empêcher de se gratter. Dès le troisième jour, elle supplia qu'on la renvoie chez elle, mais, apparemment, ses supplications ne s'adressaient pas à la bonne personne. Les larmes qu'elle versait le sixième jour étaient surtout dues à son soulagement d'avoir enfin échappé à ce purgatoire.

À la réception, Michael K demanda un fauteuil roulant, qui lui fut refusé. Il prit le sac à main et les chaussures de sa mère et l'aida à faire les cinquante pas qui les séparaient de l'arrêt d'autobus. La queue était longue. L'horaire affiché sur le poteau promettait un autobus tous les quarts d'heure. Ils attendirent une heure, tandis que les ombres s'allongeaient et que le vent fraîchissait. Incapable de se tenir debout, Anna K s'assit contre un mur comme une mendiane, les jambes étendues devant elle ; Michael gardait sa place dans la queue. Quand le bus arriva, il n'y avait pas de siège libre. Michael se tint à une barre et passa un bras autour de sa mère pour l'empêcher de tomber. Il était déjà cinq heures lorsqu'ils parvinrent à sa chambre de Sea Point.

Pendant huit ans Anna K avait été domestique chez un fabricant de bonneterie en retraite et sa femme qui vivaient dans un appartement de cinq pièces à Sea Point, avec vue sur l'océan Atlantique. Son contrat stipulait qu'elle devait être présente de neuf heures du matin à huit heures du soir, avec une pause de trois heures dans l'après-midi. Elle travaillait alternativement, soit cinq jours, soit six jours par semaine. Elle avait quinze jours de congés payés et une chambre à elle dans l'immeuble. Le salaire était correct, ses employeurs étaient des gens raisonnables, il n'était pas facile de trouver du travail et Anna K ne se plaignait pas. Mais un an auparavant, elle avait commencé à souffrir de vertiges et d'une sensation d'oppression dans la poitrine quand elle se penchait. Puis l'œdème s'était installé. Les Buhrmann la gardèrent pour faire la cuisine, diminuèrent son salaire d'un tiers, et embauchèrent une femme plus jeune pour s'occuper du ménage. Anna fut autorisée à conserver l'usage de sa chambre, qui restait à la disposition des Buhrmann. L'œdème s'aggrava. Avant d'entrer à l'hôpital, elle avait passé des semaines au lit, incapable de travailler. Elle vivait dans la peur que la charité des Buhrmann ne prît fin.

Sa chambre, située sous l'escalier de la résidence Côte d'Azur, était destinée, à l'origine, à un matériel de climatisation qui n'avait jamais été installé. Il y avait un avertissement sur la porte : un crâne et des tibias peints en rouge, surmontant la légende DANGER – GEVAAR – INGOZI. Pas d'éclairage électrique, pas de ventilation : l'air sentait toujours le mois. Michael ouvrit la porte à sa mère, alluma une bougie et sortit pendant qu'elle se préparait pour la nuit. Il passa avec elle cette première soirée après son retour et toutes les soirées de la semaine suivante : il lui faisait chauffer de la soupe sur le réchaud à pétrole, veillait, autant qu'il le pouvait, à son confort, effectuait les tâches indispensables, et la consolait en lui caressant les bras chaque fois qu'elle succombait à une crise de larmes. Un soir, le service d'autobus ne fut pas assuré à partir de Sea Point et il dut passer la nuit dans la chambre, couché sur le tapis, enroulé dans son manteau. Il s'éveilla au milieu de la nuit, gelé jusqu'à la moelle des os. Ne pouvant dormir, ne pouvant partir à cause du couvre-feu, il resta assis

sur la chaise à trembler jusqu'à l'aube, pendant que sa mère gémissait et ronflait.

Michael K n'aimait pas l'intimité physique que les longues soirées dans la chambre minuscule leur imposaient à tous deux. Il était gêné par le spectacle des jambes enflées de sa mère et détournait les yeux quand il fallait l'aider à sortir du lit. Ses cuisses et ses bras étaient couverts de marques, tant elle s'était grattée (pendant un certain temps, elle dut même porter des gants la nuit). Mais il ne reculait devant aucun aspect de ce qu'il considérait comme son devoir. Le problème qui l'avait préoccupé des années auparavant, derrière le hangar à bicyclettes de Huis Norenius, à savoir : pour quelle raison avait-il été mis au monde ? trouvait enfin sa réponse : il avait été mis au monde pour soigner sa mère.

Rien de ce que disait son fils ne parvenait à apaiser la peur d'Anna K : que lui arriverait-il si elle perdait sa chambre ? Les nuits passées parmi les mourants dans les couloirs de l'hôpital Somerset lui avaient fait comprendre à quel point le monde pouvait être insensible au sort d'une vieille femme atteinte d'une maladie dégradante, en temps de guerre. Incapable de travailler, elle voyait bien qu'entre elle et le caniveau il n'y avait que la bienveillance précaire des Buhrmann, le sens du devoir d'un fils à l'esprit lent et, en dernier recours, les économies qu'elle conservait sous son lit, dans un sac à main lui-même rangé dans une valise : les devises actuelles dans un porte-monnaie et, dans un autre, les vieilles devises, désormais sans valeur, qu'elle avait refusé de changer par méfiance.

Et quand Michael, un soir, en arrivant, parla de licenciements aux Parcs et Jardins publics, elle se mit à agiter dans sa tête un projet qui n'avait jusqu'alors été qu'un rêve oiseux : quitter une ville qui ne lui promettait guère d'avenir et retrouver la campagne plus paisible de son enfance.

Anna K était née dans une ferme, dans la région de Prince Albert. Son père était un homme instable, qui avait des problèmes de boisson, et au cours des premières années de la vie d'Anna, ils étaient passés d'une ferme à l'autre. Sa mère lavait le linge et travaillait aux cuisines ; Anna l'aidait. Plus tard, ils s'étaient installés dans la ville de Oudtshoorn, où,

pendant un temps, Anna était allée à l'école. Après la naissance de son premier enfant, elle était venue au Cap. Un deuxième enfant était né, d'un autre père, puis un troisième, qui était mort, puis Michael. Dans le souvenir d'Anna, les années d'avant Oudtshoorn restaient les plus heureuses de sa vie : une ère de chaleur et d'abondance. Elle se revoyait assise dans la poussière du poulailler pendant que les poulets caquetaient et picoraient ; elle se revoyait cherchant des œufs sous les buissons. Alitée dans sa chambre sans air, au long des après-midi d'hiver, pendant que dehors la pluie dégoulinait des marches, elle rêvait d'échapper à la violence indifférente, aux bus bondés, aux queues pour la nourriture, aux commerçants arrogants, aux voleurs, aux mendiants, aux sirènes dans la nuit, au couvre-feu, au froid humide, et de retrouver une campagne où, si elle devait mourir, elle mourrait du moins sous le ciel bleu.

Lorsqu'elle exposa à Michael les grandes lignes de son projet, elle ne parla pas de mourir, ne fit aucune allusion à la mort. Elle lui suggéra de quitter les Parcs et Jardins avant d'être licencié et de l'accompagner en train jusqu'à Prince Albert, où elle louerait une chambre pendant qu'il chercherait du travail dans une ferme. Si le logis de Michael se trouvait assez grand, elle viendrait vivre avec lui et s'occuperait des soins du ménage ; sinon, il pourrait venir la voir en fin de semaine. Pour étayer ses propos, elle lui demanda de sortir la valise cachée sous le lit, et compta sous ses yeux les billets rangés dans le porte-monnaie réservé aux devises ayant cours ; elle lui dit les avoir mis de côté dans cette intention.

Elle s'attendait à ce que Michael lui demandât comment elle pouvait imaginer qu'une petite ville de province allait accueillir en son sein deux étrangers, dont une vieille femme en mauvaise santé. Elle avait même une réponse toute prête. Mais Michael n'émit pas le moindre doute sur ses paroles. De même qu'il avait pensé, pendant toutes les années passées à Huis Norenius, que sa mère l'avait laissé là pour une raison certes obscure, mais qui finirait par s'éclaircir, de même reconnaissait-il maintenant sans soulever d'objection la sagesse des plans qu'elle avait formés pour eux. Ce qu'il voyait, ce n'était pas les billets de banque étalés sur le lit,

c'était, avec les yeux de l'esprit, une maisonnette blanchie à la chaux dans l'immensité du veld, des volutes de fumée sortant de la cheminée et, debout sur le pas de la porte, sa mère, souriante, en bonne santé, prête à l'accueillir à la fin d'une longue journée.

Le lendemain matin, Michael n'alla pas travailler. Il répartit l'argent de sa mère en deux rouleaux qu'il glissa dans ses chaussettes, se rendit à la gare et s'adressa au bureau des Départs (Grandes Lignes). L'employé lui dit qu'il lui aurait vendu avec plaisir deux billets pour Prince Albert ou pour la gare la plus proche (« Prince Albert ou Prince Alfred ? » demanda-t-il) ; mais K ne devait pas espérer prendre un train s'il n'était muni de réservations et d'un permis de quitter la péninsule du Cap, zone désormais contrôlée par la police. Il ne pouvait lui donner de réservations pour une date antérieure au dix-huit août, c'est-à-dire dans deux mois ; quant au permis, on ne pouvait l'obtenir qu'auprès de la police. K le supplia de lui donner la possibilité de partir plus tôt, mais en vain. L'état de santé de sa mère ne constituait en rien un argument favorable, lui dit l'employé ; bien au contraire, il lui conseillait de ne pas mentionner sa maladie.

K quitta la gare et se rendit à Caledon Square ; il passa deux heures à faire la queue derrière une femme dont le bébé pleurnichait. On lui remit deux jeux de formulaires : l'un pour sa mère, l'autre pour lui. « Agrafez les réservations de chemin de fer aux formulaires bleus et portez-les au bureau E-5 », lui dit la policière qui tenait le guichet.

Quand il pleuvait, Anna K fourrait une vieille serviette-éponge en bas de la porte pour que l'eau ne s'infiltre pas. La chambre sentait le désinfectant et le talc. « À vivre ici, j'ai l'impression d'être un crapaud sous une pierre, chuchota-t-elle. Je ne pourrai jamais attendre le mois d'août. » Elle se couvrit le visage et resta couchée, muette. Au bout d'un moment, K s'aperçut qu'il n'arrivait plus à respirer. Il alla à la boutique du coin. « Pas de pain, pas de lait, lui dit le vendeur. Revenez demain. » Il acheta des biscuits et du lait concentré, puis, debout sous l'auvent, il regarda tomber la pluie. Le lendemain, il porta les formulaires au bureau E-5. Les permis leur seraient envoyés ultérieurement, lui dit-on, une fois que

les demandes auraient été visées et approuvées par la police de Prince Albert.

Il retourna au parc De Waal, où il apprit sans surprise qu'il recevrait son congé à la fin du mois. « Ça ne fait rien, dit-il au contremaître ; de toute façon, nous partons, ma mère et moi. » Il se rappelait les visites de sa mère à Huis Norenius. Elle apportait parfois de la guimauve, d'autres fois des biscuits au chocolat. Ils allaient se promener ensemble sur le terrain de jeu, puis ils se rendaient au réfectoire pour prendre le thé. Les jours de visite, les garçons portaient leur tenue kaki du dimanche et leurs sandales marron. Certains enfants n'avaient pas de parents, ou bien on les avait oubliés. Quant à lui, il décrivait ainsi sa situation : « Mon père est mort, ma mère travaille. »

Il se fit un nid de coussins et de couvertures dans un coin de la chambre et passa les soirées assis dans l'obscurité, à écouter sa mère respirer. Elle dormait de plus en plus. Il lui arrivait à lui aussi de s'endormir, assis, et de rater l'autobus. Le matin, quand il se réveillait, il avait mal à la tête. Pendant la journée, il errait dans les rues. Tout était en suspens tant qu'ils attendaient les permis, qui n'arrivaient pas.

Un dimanche, tôt dans la matinée, il alla au parc De Waal et força la serrure de la cabane où les jardiniers entreposaient leur matériel. Il prit des outils et une brouette, qu'il poussa jusqu'à Sea Point. Il se mit au travail dans la courvette, derrière l'immeuble ; il cassa une vieille caisse en bois et bricola une plate-forme d'une cinquantaine de centimètres de côté, munie d'un dossier, qu'il fixa à la brouette à l'aide de fil de fer. Puis il tenta de persuader sa mère d'aller faire un tour dans ce véhicule. « Le grand air te fera du bien, lui dit-il. Personne ne verra rien : il est plus de cinq heures et le front de mer est désert. — Les gens vont me voir de chez eux, répliqua-t-elle. Je ne veux pas me donner en spectacle. » Le lendemain, elle céda. Coiffée de son chapeau, portant un manteau et des pantoufles, elle sortit à petits pas, traînant les pieds, et laissa Michael l'installer dans la brouette. Il lui fit traverser Beach Road et la poussa le long de l'avenue dallée parallèle au front de mer. Personne n'était en vue, sinon un vieux couple qui promenait son chien. Anna K, crispée, s'accrochait aux

montants de la plate-forme, aspirant l'air froid de la mer. Son fils lui fit parcourir une centaine de mètres sur l'avenue, s'arrêta pour qu'elle puisse regarder les vagues se briser sur les rochers, la poussa encore sur une centaine de mètres, s'arrêta à nouveau, puis refit le même chemin dans l'autre sens. Il s'aperçut, surpris et déçu, qu'Anna pesait bien lourd et que la brouette n'était guère stable : à un moment, elle bascula et sa passagère faillit verser. « Ça te fera du bien, un peu d'air frais dans les poumons », dit-il. L'après-midi du lendemain, il pleuvait, et ils restèrent à l'intérieur.

Il pensa à fabriquer une charrette à bras, en montant une caisse sur deux roues de bicyclette, mais il ne voyait pas ce qui pourrait tenir lieu d'axe.

Dans la dernière semaine de juin, en fin d'après-midi, une Jeep de l'armée qui descendait Beach Road à vive allure heurta un jeune homme qui traversait la rue l'envoyant bouler parmi les voitures garées le long du trottoir. La Jeep dévia de sa route et alla s'arrêter sur les pelouses mal tenues de la résidence Côte d'Azur, où ses deux occupants se trouvèrent confrontés à la colère des compagnons du garçon. La confrontation se transforma en bataille ; rapidement, une foule se forma. On éventra les automobiles en stationnement, on les retourna, on les poussa sur la chaussée. Les sirènes annoncèrent le couvre-feu ; personne n'en tint compte. Une ambulance, venue sur les lieux avec une escorte de motards, rebroussa chemin devant la barricade et repartit à grande vitesse, sous une grêle de pierres. Alors, du balcon d'un appartement au quatrième étage, un homme se mit à tirer des coups de revolver. Au milieu des hurlements, la foule s'éparpilla, cherchant des abris, se réfugiant dans les immeubles du front de mer, courant dans les couloirs, cognant aux portes, brisant les fenêtres et les lampes. L'homme au revolver fut débusqué de sa cachette ; on l'assomma à coups de pied et on le jeta sur le trottoir. Certains occupants des appartements choisirent de se tapir dans le noir derrière leur porte close, d'autres s'enfuirent dans les rues. Une femme, coincée au fond d'un couloir, se fit arracher ses vêtements ; quelqu'un glissa sur une échelle d'incendie et se cassa la cheville. Des portes furent fracassées, des appartements pillés.

Dans l'appartement situé juste au-dessus de la chambre d'Anna K, des pillards déchirèrent les rideaux, entassèrent le linge sur le sol, brisèrent les meubles et allumèrent un feu qui ne se propagea pas, mais produisit d'épais nuages de fumée. Sur les pelouses des résidences Côte d'Azur, Côte d'Or et Copacabana, une masse d'émeutiers de plus en plus nombreux – devant certains d'entre eux s'entassaient des monceaux de butin – jeta des pierres qui venaient des rocailles ornementales sur les grandes baies vitrées du front de mer jusqu'à ce qu'il ne restât plus une vitre intacte.

Un car de police pourvu d'un gyrophare bleu vint s'arrêter à cinquante mètres de là, sur l'avenue piétonnière. D'un pistolet-mitrailleur jaillit une rafale à laquelle répondirent des coups tirés de l'autre côté de la barricade. Le car recula précipitamment ; au milieu des cris et des hurlements, la foule battit en retraite sur Beach Road. Il fallut encore vingt minutes – la nuit était déjà tombée – pour que les policiers et les troupes anti-émeute arrivent en force. Ils occupèrent étage par étage les immeubles touchés, ne se heurtant à aucune résistance de la part d'adversaires qui s'échappaient par les passages, à l'arrière des bâtiments. Parmi les pillards, une femme qui ne courait pas assez vite fut abattue. Dans les rues du quartier, les policiers ramassèrent des biens volés, abandonnés, qu'ils empilèrent sur les pelouses. Là, jusqu'à une heure avancée de la nuit, les habitants des résidences cherchèrent ce qui leur appartenait à la lumière des lampes-torches. À minuit – on allait déclarer l'opération achevée –, on découvrit un peu plus loin dans la rue, roulé en boule dans un recoin obscur d'un couloir d'immeuble, un émeutier au poumon transpercé par une balle. On l'emporta. On posta des sentinelles pour la nuit et le gros des troupes fut retiré. Aux premières heures de la matinée, le vent se leva et une pluie drue se mit à tomber, entrant par les fenêtres brisées des résidences Côte d'Azur, Côte d'Or, Copacabana, ainsi que de l'Égremont et des Hauts de Malibu, d'où l'on avait pu jusqu'à ce jour jouir d'une vue privilégiée sur les couloirs de navigation du cap de Bonne-Espérance. La pluie cingla les rideaux, trempa les tapis, et dans certains cas inonda les parquets.

Tout au long de ces événements, Anna K et son fils restèrent tapis dans leur chambre, en dessous de l'escalier, sans bouger, même quand ils sentirent l'odeur de la fumée, même quand un lourd piétinement de bottes retentit au-dehors, quand une main secoua la porte verrouillée. Ils ne pouvaient deviner que le tumulte, les cris, les coups de feu, les bruits de verre brisé se limitaient à quelques bâtiments mitoyens : assis côte à côte sur le lit, osant à peine respirer, ils se convainquirent que la guerre, la vraie, était arrivée à Sea Point et qu'elle avait fondu sur eux. Jusque bien après minuit, jusqu'à ce que sa mère se soit enfin assoupie, Michael resta aux aguets, l'oreille tendue, les yeux fixés sur le filet de lumière grise en bas de la porte, respirant très doucement. Quand sa mère se mit à ronfler, il lui empoigna l'épaule pour qu'elle s'arrête.

C'est ainsi qu'enfin il s'endormit – assis, droit, adossé au mur. Lorsqu'il s'éveilla, la lumière en bas de la porte était devenue plus éclatante. Il défit le verrou et se faufila au-dehors. Le sol du couloir était jonché d'éclats de verre. À l'entrée de l'immeuble, deux soldats casqués, assis dans des fauteuils pliants, lui tournaient le dos, contemplant la pluie et l'océan gris. K rentra furtivement dans la chambre de sa mère et s'endormit sur le tapis.

Plus tard dans la journée, quand les habitants de la résidence Côte d'Azur commencèrent à revenir pour déblayer, ou faire leurs bagages, ou bien simplement pleurer devant les dégâts, et quand la pluie eut cessé de tomber, K alla jusqu'à Oliphant Road, dans le quartier de Green Point. Là se trouvait la Mission Saint-Joseph, où l'on avait pu, naguère, se procurer un bol de soupe et un lit pour la nuit, sans se faire poser de questions ; il espérait que l'on pourrait y héberger sa mère un moment, loin des immeubles dévastés. Mais la statue en plâtre de saint Joseph avec sa barbe et son bâton avait disparu, la plaque de cuivre avait été retirée du pilier de l'entrée, et des volets obturaient les fenêtres. Il frappa à la porte de la maison voisine et entendit craquer une planche, mais personne ne vint.

Chaque jour, lorsqu'il traversait la ville pour aller travailler, K côtoyait l'armée de sans-abri et d'indigents qui occupaient depuis quelques années les rues du centre, mendiant, volant, faisant la queue devant les bureaux de secours, ou restant

simplement assis dans les couloirs des bâtiments publics où ils cherchaient un peu de chaleur, puis se réfugiant, la nuit, dans les entrepôts dévastés du côté des docks ou dans les enfilades d'immeubles abandonnés, au-delà de Bree Street, où aucun policier ne se serait risqué à mettre les pieds. Au cours de l'année qui avait précédé l'instauration par les autorités du contrôle des déplacements individuels, l'agglomération du Cap avait été envahie de gens venus de la campagne qui cherchaient un travail, n'importe lequel. Il n'y avait pas de travail, il n'y avait pas de logement. S'ils sombraient dans cet océan de bouches affamées, se dit K, quelle chance de survie auraient-ils, sa mère et lui ? Pendant combien de temps pourrait-il la pousser de rue en rue dans une brouette en quémandant de quoi manger ? Il erra sans but tout le jour, et regagna la chambre plongé dans l'accablement. Pour le dîner, il servit de la soupe, des biscuits et des sardines en boîte, cachant le réchaud derrière une couverture afin que la flamme n'attire pas l'attention sur eux.

Ils avaient pour seule planche de salut le permis grâce auquel ils pourraient quitter la ville. Mais si la police se décidait à expédier ce permis, il serait envoyé à l'adresse des Buhrmann, et leur boîte à lettres était fermée à clé ; après la nuit de pillage, les Buhrmann, bouleversés et terrifiés, avaient été emmenés par des amis, et l'on ne savait pas quand ils reviendraient. Anna K chargea donc son fils de monter à l'appartement pour y chercher la clé de la boîte à lettres.

C'était la première fois que K entrait dans l'appartement. Il le trouva en plein chaos. La tempête avait poussé des paquets d'eau par les fenêtres, et dans les flaques gisaient des meubles brisés, des matelas éventrés, des débris de verre et de porcelaine, des plantes vertes flétries, de la literie et des tapis imbibés d'eau. Une bouillie composée de farine à pâtisserie, de céréales pour le petit déjeuner, de sucre, de litière à chat et de terre collait à ses semelles. Dans la cuisine, le réfrigérateur avait été renversé, et une écume jaunâtre suintait entre les joints, se mêlant au centimètre d'eau qui baignait le carrelage. Les bocaux avaient été balayés des étagères ; l'air sentait la vinasse. Sur le mur laqué de blanc, quelqu'un avait écrit au nettoie-four : AU DIABL.

Michael persuada sa mère de venir examiner les dégâts. Il y avait deux mois qu'elle n'était pas montée. Debout sur une planche à pain, au seuil du salon, elle avait les larmes aux yeux. « Pourquoi ont-ils fait ça ? » murmura-t-elle. Elle refusa d'aller dans la cuisine. « Des gens si gentils ! dit-elle. Je me demande comment ils vont faire pour s'en remettre ! » Michael l'aida à revenir jusqu'à sa chambre. Elle n'arrivait pas à se calmer, ne cessant de demander où étaient les Buhrmann, qui allait nettoyer, quand ils rentreraient.

Michael la laissa et retourna dans l'appartement saccagé. Il redressa le réfrigérateur, le vida, balaya les morceaux de verre dont il fit un tas dans un coin, épongea une partie de l'eau. Il remplit une demi-douzaine de sacs poubelle qu'il empila près de la porte d'entrée. Il mit de côté ce qui était encore mangeable. Il ne tenta pas de nettoyer le salon, se contentant d'agrafer du mieux qu'il put les rideaux par-dessus les fenêtres béantes. Ce que je fais, se dit-il, je ne le fais pas pour les deux vieilles personnes, mais pour ma mère.

Il était évident que tant que les fenêtres ne seraient pas réparées, tant que la moquette, qui commençait déjà à puer, ne serait pas enlevée, les Buhrmann ne pourraient pas vivre dans l'appartement. Cependant, l'idée d'annexer le logement ne lui vint que lorsqu'il eut vu la salle de bains pour la première fois.

Il se fit persuasif auprès de sa mère : « Rien qu'une nuit ou deux, pour que tu puisses dormir toute seule. Le temps que nous sachions ce que nous allons faire. Je mettrai un divan dans la salle de bains. Le matin, je remettrai tout en place, je te le promets. Ils ne s'apercevront de rien. »

Il garnit le divan installé dans la salle de bains avec plusieurs couches de draps et de nappes. Il boucha la fenêtre avec un morceau de carton et alluma la lumière. Il y avait de l'eau chaude : il prit un bain. Le matin suivant, il fit disparaître ses traces. Le facteur passa. Il ne laissa rien dans la boîte des Buhrmann. Il pleuvait. Il sortit et s'assit sous l'abribus en regardant tomber la pluie. Au milieu de l'après-midi, quand il fut certain que les Buhrmann n'allait pas revenir, il remonta à l'appartement.

Jour après jour, la pluie continua à tomber. Toujours pas de nouvelles des Buhrmann. K balaya sur le balcon le plus gros de l'eau stagnante et déboucha les tuyaux d'écoulement. Bien que le vent soufflât à travers l'appartement, l'odeur de moisissure empirait. Il nettoya le carrelage de la cuisine et descendit les sacs poubelle.

Il se mit à passer non plus seulement les nuits mais aussi les journées dans l'appartement. Dans un placard de la cuisine, il découvrit des piles de magazines. Couché ou dans son bain, il feuilletait page après page des photos de belles femmes et de mets alléchants. C'était la nourriture qui retenait le plus son attention. Il montra à sa mère une photo d'un splendide rôti de porc laqué garni de cerises et de rondelles d'ananas, flanqué d'une jatte de framboises à la crème et d'une tarte aux groseilles à maquereau. « Plus personne ne mange ce genre de choses », affirma sa mère. Il n'était pas d'accord. « Les cochons ne savent pas qu'il y a une guerre. Les ananas ne savent pas qu'il y a une guerre. Les choses qui se mangent continuent à pousser. Il faut bien que quelqu'un les mange. »

Il retourna au foyer où il vivait et paya ses arriérés de loyer. « J'ai quitté mon travail, expliqua-t-il au gérant. Ma mère et moi, nous partons à la campagne, pour nous éloigner des événements. Pour l'instant, nous attendons le permis. » Il prit sa bicyclette et sa valise. En route, il acheta chez un ferrailleur une tige d'acier d'un mètre de long. La brouette munie de son siège était toujours là où il l'avait laissée, dans la cour de l'immeuble ; il songeait de nouveau à utiliser les roues de sa bicyclette pour fabriquer une charrette dans laquelle il pourrait transporter sa mère. Les roulements glissaient aisément autour du nouvel essieu, mais il n'arrivait pas à empêcher les roues de sortir de l'axe. Il essaya pendant des heures, en vain, de confectionner des attaches avec du fil de fer. Il finit par y renoncer. Je trouverai bien une idée, se dit-il ; et il laissa la bicyclette démantelée sur le sol de la cuisine des Buhrmann.

Parmi les débris qui gisaient dans l'entrée, il avait trouvé une radio à transistors. L'aiguille était bloquée au bout du tableau des stations, les piles étaient faibles, et il s'était rapidement lassé de la manipuler. Mais en fouillant les tiroirs

de la cuisine, il dénicha un fil qui lui permit de brancher la radio sur le secteur. Il pouvait donc maintenant, couché dans la salle de bains, écouter dans l'obscurité la musique venue de l'autre pièce. Parfois, il s'endormait en l'écoutant. Le matin, il se réveillait au son de la musique ; ou bien c'étaient des paroles sonores dans une langue dont il ne comprenait pas le premier mot, et d'où se détachaient seulement les noms de lieux lointains : Wakkerstroom, Pietersburg, King William's Town. Il se surprénait parfois à fredonner en accompagnement, d'une voix monotone.

Étant venu à bout des magazines, il se mit à feuilleter les vieux journaux qu'il trouva sous l'évier, des journaux si vieux qu'il ne se rappelait aucun des événements dont ils parlaient, bien qu'il reconnût certains des footballeurs. ARRESTATION DU TUEUR DE KHAMIESKROON, disait un grand titre, au-dessus d'une photo d'un homme vêtu d'une chemise blanche déchirée, menottes aux mains, debout entre deux policiers au maintien raide. Les menottes lui faisaient ployer les épaules vers l'avant, et pourtant le tueur de Khamieskroon regardait l'objectif avec un sourire de satisfaction tranquille – du moins K en eut-il l'impression. Plus bas, sur une autre photo, on voyait une carabine munie d'une bandoulière, photographiée sur un fond blanc, avec la légende « L'arme du tueur ». K colla toute la page, article et photos, sur la porte du réfrigérateur ; et pendant des jours, chaque fois qu'il leva les yeux de son travail intermittent sur les roues de bicyclette, son regard croisa celui de l'homme venu de cet endroit inconnu nommé Khamieskroon.

Cherchant de quoi s'occuper, il essaya de faire sécher les livres détrempés des Buhrmann en les suspendant sur une corde tendue à travers le salon ; mais cette méthode prenait trop de temps, et il se désintéressa de cette besogne. Il n'avait jamais aimé les livres, et il ne trouvait rien qui l'attirât dans ces histoires d'officiers ou de femmes portant des noms comme Lavinia. Il passa pourtant un moment à décoller les pages d'ouvrages illustrés consacrés aux îles Ioniennes, à l'Espagne mauresque, à la Finlande terre des Lacs, à Bali, et à d'autres pays du monde.

Puis, un matin, Michael K sursauta en entendant racler le verrou de la porte d'entrée et se retrouva face à quatre hommes en bleus de travail qui l'écartèrent sans dire un mot et entreprirent de vider l'appartement de son contenu. Il mit hâtivement hors de portée les morceaux de sa bicyclette. Sa mère sortit en peignoir et intercepta un des hommes dans l'escalier. « Où est le patron ? Où est M. Buhrmann ? » demanda-t-elle. L'homme haussa les épaules. K alla dans la rue parler au conducteur du camion. « Vous venez de la part de M. Buhrmann ? Demanda-t-il. — Qu'est-ce que t'en penses, l'ami ? » répondit le camionneur.

Michael aida sa mère à se remettre au lit. « Ce que je ne comprends pas, dit-elle, c'est qu'ils ne me mettent au courant de rien. Qu'est-ce que je vais faire si quelqu'un frappe à la porte et me dit qu'il faut que je libère les lieux tout de suite, qu'il a besoin de la chambre pour sa domestique ? Où est-ce que je vais aller ? » Il resta longtemps assis auprès d'elle à lui caresser le bras, à écouter ses plaintes. Puis il emporta dans la courette les deux roues de bicyclette, la tige d'acier et ses outils, et s'installa dans une flaqué de soleil pour s'attaquer à nouveau à son vieux problème : comment empêcher les roues de sortir de l'axe ? Il travailla tout l'après-midi ; quand vint le soir, il était arrivé, en se donnant beaucoup de mal, à creuser à l'aide d'une scie à métaux, à chaque extrémité de la tige d'acier, un filetage sur lequel il pouvait passer plusieurs rondelles de deux centimètres. En montant les roues sur la tige, entre les rondelles, il n'avait plus qu'à entortiller un fil de fer bien serré autour de la tige pour caler les rondelles contre la roue ; ainsi, le problème paraissait résolu. Ce fut à peine s'il mangea ou s'il dormit cette nuit-là, tant il avait hâte de poursuivre son travail. Le matin, il défit l'ancien siège-plate-forme de la brouette et le transforma en caisse étroite à trois côtés, avec deux longs brancards ; il fixa le nouveau siège à l'axe à l'aide de fil de fer. Il disposait maintenant d'une sorte de pousse-pousse bas, qu'on ne pouvait qualifier de robuste, mais qui résisterait au poids de sa mère ; et le soir même, comme un vent froid venu du nord-ouest avait chassé vers leur maison tous les promeneurs, sauf les plus hardis, il put à nouveau emmener sa mère, enroulée dans un manteau et une

couverture, faire sur le front de mer un tour qui lui mit le sourire aux lèvres.

Le moment était venu. Ils n'avaient pas plus tôt regagné la chambre qu'il exposa le plan qu'il tournait et retournait dans sa tête depuis le jour où il avait commencé à trafiquer la brouette. Ils perdaient leur temps à attendre des permis, dit-il. Les permis n'arriveraient jamais. Et sans permis, pas de départ en train. Du jour au lendemain, ils allaient être expulsés de la chambre. Accepterait-elle donc qu'il la conduise à Prince Albert dans la charrette ? Elle avait pu apprécier son confort. Le climat humide était mauvais pour elle, sans parler de l'inquiétude incessante que lui inspirait l'avenir. Une fois qu'elle serait installée à Prince Albert, elle recouvrerait rapidement la santé. Ils passeraient tout au plus un jour ou deux sur la route. Les gens n'étaient pas si méchants, ils s'arrêteraient pour les prendre dans leur voiture.

Pendant des heures, il défendit son point de vue, se surprenant lui-même par l'habileté de son argumentation. Comment voulait-il qu'elle dorme dehors en plein hiver, protesta-t-elle. Avec un peu de chance, répliqua-t-il, ils ne mettraient qu'un jour pour arriver à Prince Albert : après tout, ce n'était qu'à cinq heures de route en voiture. Et s'il pleuvait ? demanda-t-elle. Eh bien, il installerait une bâche au-dessus de la charrette. Et si la police les arrêtait ? La police, répondit-il, avait sûrement mieux à faire que d'arrêter deux innocents qui s'efforçaient simplement d'échapper à une ville surpeuplée. Pourquoi la police voudrait-elle que nous passions nos nuits à nous cacher sur les perrons des autres, à mendier dans les rues et à troubler l'ordre ? Il se montra si persuasif qu'Anna K finit par céder, mais en y mettant deux conditions : il irait une dernière fois à la police pour savoir ce qu'il en était des permis qu'ils attendaient toujours, et il lui laisserait le temps de se préparer au voyage sans précipitation. Michael consentit avec joie à ses demandes.

Le lendemain matin, au lieu d'attendre un bus qui risquait de ne jamais venir, il courut en petite foulée de Sea Point jusqu'au centre par la grand-route, prenant plaisir à sentir son cœur solide, ses membres vigoureux. Déjà, des dizaines de personnes faisaient la queue au guichet des changements de

résidence, sous le panneau HERVESTIGING – RELOCATION ; il lui fallut une heure pour se trouver enfin face à une policière au regard méfiant.

Il tendit les deux billets de chemin de fer.

— Je voudrais simplement savoir si le permis est arrivé, demanda-t-il.

Elle poussa vers lui les formulaires qui lui étaient familiers.

— Remplissez ces formulaires et portez-les au bureau E-5. Munissez-vous de vos billets et de vos coupons de réservation. » Par-dessus l'épaule de K, elle jeta un regard à l'homme qui le suivait dans la file d'attente.

« Oui ?

— Mais non, dit K, s'efforçant de capter à nouveau son attention. J'ai déjà déposé une demande de permis. Ce que je voudrais savoir, c'est s'il est arrivé ?

— Avant d'obtenir un permis, il vous faut une réservation ! Vous avez une réservation ? Pour quelle date ?

— Pour le dix-huit août. Mais ma mère...

— Le dix-huit août, c'est dans un mois ! Si vous avez demandé un permis et que le permis vous est accordé, il arrivera, le permis, il vous sera envoyé à votre adresse ! Au suivant !

— Mais c'est ça que je voudrais savoir ! Parce que si le permis n'arrive pas, il faut que je change mes plans. Ma mère est malade...

La policière tapa sur le comptoir pour le faire taire.

— Ne me faites pas perdre mon temps ! Je vous le répète pour la dernière fois, *si le permis vous est accordé, il vous sera envoyé* ! Vous ne voyez pas tous ces gens qui attendent ? Vous ne comprenez pas ? Est-ce que vous êtes idiot ? *Au suivant !* » Elle s'arc-bouta contre le comptoir et regarda délibérément par-dessus l'épaule de K : « *Oui, vous, c'est à vous !* »

Mais K ne bougea pas. Son souffle s'était fait plus rapide, ses yeux étaient écarquillés. De mauvais gré, la policière se

tourna à nouveau vers lui, vers la fine moustache qui ne cachait pas la lèvre fendue et la chair à nu. « *Au suivant !* » dit-elle.

Le lendemain, une heure avant l'aube, K réveilla sa mère et, pendant qu'elle s'habillait, chargea la charrette, capitonnant la caisse avec des couvertures et des coussins et ficelant la valise en travers des brancards. La charrette était maintenant pourvue d'une capote de plastique noir qui lui donnait l'aspect d'un grand landau. Quand sa mère la vit, elle s'immobilisa et secoua la tête. « Je ne sais pas, je ne sais pas, je ne sais pas », dit-elle. Il dut insister affectueusement pour qu'elle s'y installe ; il mit longtemps à la convaincre. Il s'aperçut que la charrette n'était pas vraiment assez grande ; la caisse supportait le poids de sa mère, mais elle était forcée de se recroqueviller sous la bâche, sans pouvoir remuer les membres. Il étendit une couverture sur ses jambes, puis empila par-dessus un sac de nourriture, une boîte contenant le réchaud et une bouteille de pétrole, quelques vêtements. Une lumière apparut dans l'immeuble voisin. Ils entendaient les vagues se briser sur les rochers. « Rien qu'un jour ou deux, murmura-t-il, et on y sera. Essaie de ne pas trop remuer, si tu peux. » Elle hocha la tête ; mais elle se cachait toujours le visage dans ses mains gantées de laine. Il se pencha vers elle. « Tu veux rester, maman ? Si tu veux rester ici, on peut, tu sais. » Elle secoua la tête. Il mit donc sa casquette, souleva les brancards, et poussa la charrette jusqu'à la route embrumée.

Il prit le chemin le plus court, traversant le quartier dévasté, du côté des anciennes citernes à essence, où l'on venait d'entreprendre la démolition des bâtiments incendiés, puis le quartier des docks où se dressaient les carcasses noircies des entrepôts dont s'étaient emparés, au cours de l'année écoulée, les bandes de vagabonds de la ville. Personne n'arrêta leur marche. En fait, parmi les quelques personnes qu'ils croisèrent à cette heure matinale, rares furent celles qui leur accordèrent un regard.

On commençait à voir dans les rues des véhicules de plus en plus étranges : des chariots de supermarché équipés de guidons de manœuvre ; des tricycles munis d'une caisse à l'arrière ; des paniers montés sur des châssis de charrettes à

bras ; des cageots à roulettes ; des brouettes de toutes tailles. Le prix d'un âne atteignait quatre-vingts nouveaux rands, et il en fallait cent pour une carriole à pneus.

K allait bon train, s'arrêtant toutes les demi-heures pour frotter ses mains gelées et dégourdir ses épaules douloureuses. Au moment même où il avait installé sa mère dans la charrette, à Sea Point, il avait vu que, tous les bagages se trouvant en avant, l'axe était mal placé, décalé vers l'arrière. Et maintenant, plus sa mère se laissait glisser vers l'avant de la caisse pour être un peu plus à l'aise, plus le poids mort qu'il avait à lever était important. Il gardait le sourire pour cacher la tension que lui infligeait cet effort. « L'important, haleta-t-il, c'est de sortir de la ville. Là, forcément, quelqu'un va s'arrêter pour nous prendre. »

À midi, ils traversaient la zone industrielle lugubre de Paarden Eiland. Deux ouvriers qui mangeaient leur casse-croûte, assis sur un petit mur, les regardèrent passer en silence. CRASH FLASH, disaient des lettres noires à demi effacées, en dessous de leurs pieds. K sentait ses bras s'engourdir, mais il fit encore un kilomètre, cheminant avec peine. À l'endroit où leur itinéraire passait sous l'autoroute paysagée de Black River, il s'arrêta,aida sa mère à descendre et l'installa sur le bas-côté herbeux, en dessous du pont. Ils déjeunèrent. Il était frappé de voir les routes aussi désertes. Le silence était tel qu'il entendait les oiseaux chanter. Il s'allongea dans l'herbe épaisse et ferma les yeux.

Il fut réveillé par un grondement. Il crut d'abord à de lointains coups de tonnerre. Mais le bruit se fit plus fort, ses vibrations rebondissant sur les piles du pont qui s'élevait au-dessus d'eux. Sur leur droite, venant de la direction de la ville, à une vitesse soutenue mais sans hâte, surgirent deux couples de motocyclistes en uniforme, le fusil en bandoulière dans le dos, suivis par un char d'assaut, un artilleur debout dans la tourelle. Ce fut alors toute une longue procession de véhicules lourds en tout genre, essentiellement des camions roulant à vide. K rampa sur le talus pour rejoindre sa mère ; assis côte à côte, ils assistèrent au défilé, dans un vacarme si intense qu'il semblait rendre l'air massif. Le convoi mit plusieurs minutes à passer. L'arrière-garde fut annoncée par des dizaines

d'automobiles, de cars et de camionnettes, suivis par un camion militaire vert olive bâché dans lequel ils aperçurent deux rangs de soldats assis, portant le casque, et en dernier lieu par un autre couple de motocyclistes.

L'un des motocyclistes qui ouvraient la marche avait, au passage, regardé K et sa mère avec insistance. Les deux derniers motocyclistes, eux, se détachèrent du convoi. L'un d'eux attendit au bord de la route, l'autre grimpa sur le talus. Soulevant la visière de son casque, il s'adressa à eux : « Il est interdit de stationner le long de la voie express », dit-il. Il examina rapidement l'intérieur de la charrette. « C'est votre véhicule ? » K hochla la tête. « Où allez-vous ? » K chuchota, s'éclaircit la gorge, parla à nouveau : « À Prince Albert. Dans le Karoo. » Le motard émit un sifflement, secoua légèrement la charrette, lança une phrase à son compagnon. Il se tourna à nouveau vers K.

— Sur la route, juste après le virage, il y a un poste de contrôle. Vous allez vous arrêter au poste pour leur montrer votre permis. Vous avez un permis de quitter la Péninsule ?

— Oui.

— Vous n'avez pas le droit de franchir les limites de la Péninsule sans permis. Allez jusqu'au poste de contrôle et montrez-leur votre permis et vos papiers. Et écoutez-moi bien : si vous voulez stationner le long de la voie express, vous faites cinquante mètres pour vous éloigner du bord de la route. C'est le règlement : cinquante mètres de chaque côté. Si vous êtes plus près, on peut vous tirer dessus, sans sommation, sans rien vous demander. Vous comprenez ?

K hochla la tête. Les motards se remirent en selle et s'en furent à la suite du convoi, dans un vrombissement de moteurs. K ne pouvait regarder sa mère en face. « Nous aurions dû choisir une route plus calme », dit-il.

Il aurait pu rebrousser chemin aussitôt ; mais, au risque d'une deuxième humiliation, il aida sa mère à remonter dans la charrette et la poussa jusqu'aux vieux hangars où ils virent, en effet, une Jeep garée au bord de la route et trois soldats qui faisaient du thé sur un réchaud de campagne. Ses supplications

furent vaines. « Vous avez un permis, ou vous n'en avez pas ? demanda le caporal de service. Peu m'importe qui vous êtes, vous ou votre mère, si vous n'avez pas de permis, vous ne pouvez pas quitter le secteur : un point, c'est tout. » K se tourna vers sa mère. De dessous la capote noire, elle posait sur le jeune soldat un regard inexpressif. Le soldat leva les mains au ciel. « Ne me compliquez pas la vie ! cria-t-il. Allez chercher un permis, et je vous laisserai passer ! » Il suivit des yeux K qui s'empara des brancards et fit faire demi-tour à la charrette. Une des roues commençait à jouer.

La nuit était tombée quand ils dépassèrent les feux de circulation qui signalaient le début de Beach Road. Les épaves qui avaient servi à bloquer la route pendant le siège des immeubles avaient été poussées sur les pelouses. La clé était restée sur la porte de la petite pièce, en dessous de l'escalier. La chambre était dans l'état où ils l'avaient laissée, nette et bien balayée pour son prochain habitant. Anna K s'allongea sur le matelas nu, avec son manteau et ses pantoufles ; Michael monta leurs affaires. Une averse avait trempé les coussins. « Nous recommencerons dans un jour ou deux, maman », murmura-t-il. Elle secoua la tête négativement. « Maman, ce permis n'arrivera jamais ! Nous essaierons encore, mais cette fois-là, nous prendrons par les petites routes. Ils ne peuvent pas boucher toutes les routes. » Il s'assit près d'elle sur le matelas et resta là, la main posée sur son bras, jusqu'à ce qu'elle s'endorme ; puis il monta chez les Buhrmann, où il dormit par terre.

Deux jours plus tard, ils repartirent, quittant Sea Point une bonne heure avant l'aube. L'élan qui les avait poussés dans leur première tentative n'était plus. K savait maintenant qu'ils seraient sans doute contraints de passer bien des nuits sur la route. De plus, sa mère avait perdu le goût de voyager vers des destinations lointaines. Elle se plaignait de douleurs à la poitrine et paraissait morose, assise avec raideur dans la caisse, sous le tablier en plastique que K avait agrafé sur elle pour la protéger du plus gros de la pluie. À petites foulées régulières, les pneus sifflant sur le bitume humide, il suivit un nouvel itinéraire : ils passèrent par le centre de la ville, prirent Sir Lowry Road puis Main Road dans les faubourgs, le pont du

chemin de fer à Mowbray, et dépassèrent l'ancien hôpital des Enfants pour rejoindre enfin la vieille route de Klipfontein. Ce fut là qu'ils firent leur première halte ; une clôture démantelée était tout ce qui les séparait des cahutes en tôle et en carton entassées sur les gazons du golf. Après qu'ils eurent mangé, K, debout au bord de la route, sa mère serrée contre lui, essaya d'arrêter les véhicules de passage. Il n'y avait guère de circulation. Trois camions légers passèrent à vive allure, les phares et les fenêtres protégés par un grillage métallique. Plus tard vint une jolie carriole attelée ; les harnais des chevaux bais étaient garnis de grappes de clochettes, et, à l'arrière, une bande d'enfants les huèrent et leur firent des signes. Puis la route resta déserte un long moment ; enfin, un poids lourd s'arrêta. Le camionneur leur offrit de les conduire jusqu'à la cimenterie, et aida même K à hisser la charrette à bord. Bien assis dans la cabine, au sec et à l'abri, K donna un petit coup de coude à sa mère et obtint en réponse un sourire timide.

Ce fut leur dernier coup de chance de la journée. Ils attendirent une heure devant la cimenterie ; un flot constant de piétons et de cyclistes s'écoulait sur la chaussée, mais les seuls véhicules à passer étaient les camions du service des égouts. Le soleil descendait dans le ciel et le vent se faisait mordant lorsque K tira enfin la charrette jusqu'à la route et reprit sa marche. Peut-être, se dit-il, valait-il mieux ne pas avoir à compter sur les autres. Depuis le premier voyage, il avait déplacé l'axe vers l'avant de cinq centimètres ; maintenant, une fois mise en mouvement, la charrette était légère comme une plume. Courant en petite foulée, il doubla un homme qui poussait une brouette pleine de petit bois, et qu'il salua d'un signe de tête. Assise dans sa boîte obscure, coincée à la verticale entre les hautes parois, sa mère avait les yeux fermés et la tête tombante.

Une lune vague émergeait des nuages quand, à un kilomètre de la route principale, K s'arrêta,aida sa mère à descendre, et s'enfonça dans un épais fourré d'acacias de Port Jackson pour chercher un endroit où passer la nuit. Dans ce monde incertain où des racines rampaient sur la terre humide dans une odeur pénétrante de pourriture, nul emplacement ne semblait plus qu'un autre offrir un refuge contre les éléments.

Frissonnant, il revint jusqu'au bord de la route. « Ce n'est pas très agréable, annonça-t-il à sa mère, mais pour une nuit, nous devrons nous en accommoder. » Il dissimula la charrette de son mieux ; soutenant Anna d'un bras et portant la valise de l'autre, il se fraya un chemin à tâtons entre les broussailles.

Ils mangèrent un repas froid et s'allongèrent sur une litière de feuilles qui n'empêchait pas l'humidité d'imprégnier leurs vêtements. À minuit, une pluie fine se mit à tomber. Ils se serrèrent l'un contre l'autre autant qu'ils purent, sous un arbre rabougri, tandis que la pluie dégoulinait sur la couverture qu'ils avaient mise sur leurs têtes. Quand la couverture fut trempée, Michael retourna en rampant à la charrette et prit le tablier en plastique. Il nicha la tête de sa mère au creux de son épaule et entendit sa respiration difficile, superficielle. Il lui apparut pour la première fois que si elle avait cessé de se plaindre, c'était peut-être par épuisement, ou parce que plus rien n'avait d'importance.

Il avait eu l'intention de partir assez tôt pour atteindre l'embranchement de Stellenbosch et de Paarl avant le jour. Mais à l'aube, sa mère dormait encore à ses côtés, et il n'eut pas envie de la réveiller. L'air commençait à tiédir, et il sentait le sommeil le gagner. La matinée s'était donc déjà à demi écoulée lorsque Michael aida sa mère à sortir des broussailles et à revenir sur la route. Là, tandis qu'ils chargeaient dans la charrette leur literie humide, ils furent accostés par deux passants qui, rencontrant en un lieu solitaire un homme d'apparence peu vigoureuse et une vieille femme, en conclurent qu'ils pouvaient impunément les dévaliser. Pour concrétiser ses intentions, l'un des étrangers montra à K un couteau de cuisine dont il laissa la lame glisser de sa manche jusqu'à sa paume, tandis que l'autre mettait la main sur la valise. Au moment où la lame étincela, K vit s'ouvrir devant lui la perspective d'une nouvelle humiliation sous les yeux de sa mère ; il se vit repartir pour Sea Point en poussant péniblement la charrette, retrouver la petite chambre, s'asseoir sur la carpette, les mains sur les oreilles, à supporter jour après jour le fardeau de son silence. Il tendit le bras et sortit de la charrette sa seule arme, la barre d'acier de cinquante centimètres qui lui était restée lorsqu'il avait scié l'axe. Il la

brandit, et, se protégeant le visage du bras gauche, il avança vers le garçon au couteau qui s'éloigna de lui en décrivant des cercles, rejoignant son compagnon tandis qu'Anna K emplissait l'air de ses cris. Les intrus battirent en retraite. Muet, le regard flamboyant, agitant toujours la barre de façon menaçante, K reprit la valise et aida sa mère tremblante à remonter dans la charrette ; à vingt pas de là, les voleurs rôdaient encore. Puis, à reculons, il tira la charrette jusqu'à la route et l'éloigna lentement des assaillants. Un temps, ceux-ci les escortèrent, l'homme au couteau mimant des obscénités et des menaces contre la vie de K à grand renfort de lèvres et de langue. Puis, aussi brusquement qu'ils étaient apparus, ils s'enfoncèrent dans les broussailles.

Il n'y avait pas de véhicules sur la grand-route, mais des gens, beaucoup de gens, qui marchaient là où nul n'avait marché auparavant, au milieu de la chaussée, portant leurs habits du dimanche. Sur les bas-côtés, un fouillis d'herbes poussait à la hauteur d'une poitrine d'homme ; le revêtement de la route était crevassé, et des plantes surgissaient des fentes. K rejoignit trois fillettes, des sœurs vêtues de robes roses identiques qui se rendaient à l'église. Elles coulèrent un regard dans la petite cabine de Mme K et bavardèrent avec elle. Sur la dernière partie du parcours, avant que Michael prenne l'embranchement de Stellenbosch, l'aînée tint la main de Mme K. Quand ils se séparèrent, Mme K sortit son porte-monnaie et donna une pièce à chacune des petites filles.

Les enfants leur avaient dit qu'aucun convoi ne circulait le dimanche ; mais sur la route de Stellenbosch, ils furent doublés par un convoi de fermiers, une file de petits camions et de voitures précédée d'un camion cuirassé d'un épais grillage ; à l'arrière ouvert de ce véhicule, ils virent deux hommes armés de fusils automatiques qui scrutaient le terrain qu'ils allaient traverser. K se gara sur le côté pour les laisser passer. Les passagers leur jetèrent des regards intrigués, les enfants les montrant du doigt avec des commentaires que K ne put entendre.

Des vignobles défeuillés s'étendaient de toute part. Un vol de moineaux se matérialisa dans le ciel, se posa un instant sur les buissons qui les entouraient, puis se dispersa à tire-d'aile.

Par-delà les prés leur parvint une sonnerie de cloches d'église. K se revit à Huis Norenius, assis sur un lit à l'infirmerie, tapant sur son oreiller et regardant la poussière danser dans un rayon de soleil.

Il faisait noir lorsqu'il entra dans Stellenbosch. Les rues étaient désertes, un vent froid soufflait en rafales. Il ne s'était pas demandé où ils allaient passer la nuit. Sa mère toussait ; après chaque quinte, elle haletait pour reprendre son souffle. Il s'arrêta devant un café, où il acheta des petits pâtés au curry. Il en mangea trois, et elle un. Elle n'avait pas d'appétit. « Il faudrait peut-être voir un docteur ? » demanda-t-il. Elle fit non de la tête en se tapotant la poitrine. « C'est ma gorge qui est un peu sèche », assura-t-elle. Elle semblait s'attendre à arriver à Prince Albert le lendemain ou le surlendemain, et il ne voulut pas la désillusionner. « Je ne me rappelle pas exactement le nom du domaine, dit-elle, mais nous pourrons demander, les gens connaîtront l'endroit. Il y avait un poulailler, un grand poulailler, contre un des murs de la remise, et puis une pompe, sur la colline. Nous avions une maison à flanc de colline. Il y avait un figuier de Barbarie près de la porte de derrière. C'est cet endroit-là qu'il faut que tu cherches. »

Ils dormirent dans une ruelle, sur un lit de cartons mis à plat. Michael leur improvisa une sorte de toit avec une longue plaque coincée en oblique, mais le vent l'emporta. Sa mère toussa toute la nuit : il ne put dormir. Quand un car de police en patrouille descendit lentement la rue, il pressa sa main sur la bouche de sa mère.

Dès le petit jour, il la hissa dans la charrette. Sa tête ballottait, elle ne savait pas où elle était. Il arrêta la première personne qu'il vit et lui demanda le chemin de l'hôpital. Anna K ne pouvait plus se tenir droite ; comme elle s'affaissait vers l'avant, Michael avait du mal à empêcher la charrette de verser. Elle était fiévreuse et respirait avec peine. « J'ai la gorge si sèche », chuchotait-elle ; mais sa toux était grasse.

À l'hôpital, il la soutint jusqu'à ce que ce soit son tour d'être emmenée. Quand il la revit, elle était couchée sur un brancard au milieu d'un océan de brancards, un tuyau dans le nez, inconsciente. Ne sachant que faire, il traîna dans les

couloirs jusqu'au moment où on le renvoya. Il passa l'après-midi dans la cour, dans la tiédeur timide du soleil hivernal. Il se glissa deux fois à l'intérieur pour voir si le brancard avait été déplacé. La troisième fois, il s'approcha de sa mère sur la pointe des pieds et se pencha vers elle. Il ne put percevoir le moindre signe de respiration. La peur lui étreignant le cœur, il courut vers l'infirmière d'accueil et la tira par la manche. « Venez voir, vite, je vous en prie ! » implora-t-il. L'infirmière se dégagea d'une secousse. « Qui êtes-vous ? » siffla-t-elle. Elle le suivit jusqu'au brancard et prit le pouls de sa mère, le regard lointain. Puis, sans dire un mot, elle retourna à son bureau. K resta planté devant elle comme un chien abruti pendant qu'elle écrivait. Elle se tourna vers lui. « Et maintenant, écoutez-moi, dit-elle dans un murmure crispé. Vous voyez tous ces gens ? » Elle montra d'un geste le couloir et les salles. « Tous ces gens-là attendent qu'on s'occupe d'eux. Nous travaillons vingt-quatre heures par jour pour nous occuper d'eux. Quand je termine mon service – non, écoutez-moi, ne partez pas ! » – c'était elle, maintenant, qui agrippait sa manche, sa voix montait, elle avait approché son visage de celui de Michael, qui voyait des larmes de rage jaillir dans ses yeux – « quand je termine mon service, je suis si fatiguée que je ne peux pas manger, je m'endors sans même ôter mes chaussures. Je suis une personne, c'est tout. Pas deux, pas trois – une seule. Vous comprenez ce que je vous dis, ou c'est trop difficile à comprendre ? » K détourna le regard. « Excusez-moi », marmonna-t-il, ne sachant que dire d'autre ; et il repartit dans la cour.

La valise était restée avec sa mère. Il n'avait pas d'argent, à part la monnaie du repas de la veille. Il acheta un beignet et but de l'eau à un robinet. Il alla faire un tour dans les rues, poussant devant lui du bout des pieds les feuilles mortes qui jonchaient les trottoirs. Ayant découvert un jardin public, il s'assit sur un banc d'où il contempla le ciel bleu pâle à travers les branches nues. Un écureuil pépia près de lui et il sursauta. Craignant tout à coup que la charrette ait été volée, il se précipita à l'hôpital. La charrette était là où il l'avait laissée, dans le parc de stationnement. Il prit les couvertures, les coussins et le réchaud, mais s'aperçut alors qu'il ne savait pas où les cacher.

À six heures, il vit partir les infirmières de l'équipe de jour et se dit qu'il pouvait s'aventurer dans l'hôpital. Sa mère n'était plus dans le couloir. Il demanda au bureau où il la trouverait et on l'envoya dans un bâtiment éloigné où personne ne savait de quoi il parlait. Il retourna au bureau et on lui dit de revenir le lendemain matin. Il demanda s'il pouvait passer la nuit sur un banc, dans la salle d'attente ; on le lui refusa.

Il dormit dans la ruelle, la tête dans une boîte en carton. Il fit un rêve : sa mère venait lui rendre visite à Huis Norenius et lui apportait un colis de nourriture. « La charrette est trop lente, disait-elle dans le rêve, le prince Albert va venir me chercher. » Le colis était étrangement léger. Quand il s'éveilla, il avait si froid qu'il avait du mal à étendre les jambes. Au loin, une horloge sonna trois coups, ou peut-être quatre. Les étoiles brillaient au-dessus de lui dans un ciel clair. Il constata avec surprise que le rêve ne l'avait pas bouleversé. Enroulé dans une couverture, il arpenta d'abord la ruelle, puis alla marcher dans la rue, examinant dans la pénombre les vitrines des magasins, où, derrière des grilles de fer forgé en losanges, des mannequins proposaient la mode de printemps.

Quand on le laissa enfin entrer dans l'hôpital, il trouva sa mère dans la salle des femmes ; une chemise d'hôpital blanche avait remplacé son manteau noir. Couchée, les yeux clos, elle avait toujours le même tuyau dans le nez. Sa bouche pendait, ses traits étaient tirés, et même la peau de ses bras semblait s'être ridée. Il lui pressa la main mais n'obtint aucune réaction. Il y avait quatre rangées de lits dans la salle, séparés les uns des autres par une trentaine de centimètres au plus ; on ne pouvait s'asseoir nulle part.

À onze heures, un garçon de salle apporta du thé et laissa une tasse au chevet d'Anna K, avec un biscuit dans la soucoupe. Michael lui souleva la tête et tint la tasse contre ses lèvres, mais il n'arriva pas à la faire boire. Il attendit longtemps ; son estomac gargouillait et le thé refroidissait. Enfin, au moment où le garçon de salle allait revenir, il avala le thé en une rasade et mangea le biscuit.

Il étudia les tableaux placés au pied du lit, mais sans pouvoir déterminer s'il s'agissait de sa mère ou de quelqu'un

d'autre.

Dans le couloir, il aborda un homme en blouse blanche et lui demanda du travail. « Je ne veux pas d'argent, dit-il, je voudrais seulement quelque chose à faire. Balayer, quelque chose comme ça. Nettoyer le jardin.

— Allez demander en bas, au bureau », répondit l'homme avant de l'écartier pour passer. K ne parvint pas à trouver le bon bureau.

Dans la cour de l'hôpital, un homme entra en conversation avec lui. « Vous êtes venu vous faire faire des points de suture ? » s'informa-t-il. K fit non de la tête. L'homme examina son visage d'un air critique. Puis il lui raconta longuement comment un tracteur s'était renversé sur lui, lui écrasant la jambe et lui cassant la hanche, et comment les médecins lui avaient mis des vis dans les os, des vis en argent qui ne rouilleraient jamais. Pour marcher, il s'appuyait sur une canne en aluminium bizarrement coudée. « Vous ne savez pas où je pourrais trouver quelque chose à manger ? demanda K. Je n'ai rien mangé depuis hier. — Mon gars, dit l'homme, va donc nous chercher des pâtés à tous les deux. » Il lui donna une pièce d'un rand. K alla à la boulangerie et rapporta deux pâtés au poulet, chauds. Il s'assit sur le banc près de son ami et mangea. Le pâté était si bon que des larmes lui vinrent aux yeux. L'homme lui parla des accès de tremblement incontrôlables dont sa sœur était atteinte. K écoutait les oiseaux chanter dans les arbres et essayait de se rappeler s'il avait déjà connu un tel bonheur.

Il passa une heure au chevet de sa mère dans l'après-midi, puis une autre heure dans la soirée. Son teint était gris, sa respiration à peine discernable. À un moment, sa mâchoire remua : fasciné, K regarda le filet de salive qui pendait entre ses lèvres flétries se raccourcir et s'allonger. Elle semblait murmurer quelque chose, mais il ne put distinguer ses paroles. L'infirmière qui lui demanda de partir lui dit qu'on avait donné un sédatif à sa mère. « Pour quoi faire ? » demanda K. Il vola le thé de sa mère et celui de la vieille femme qui occupait le lit voisin, le lampa comme un chien coupable pendant que le garçon de salle avait le dos tourné. De retour dans sa ruelle, il

s'aperçut que les cartons avaient été enlevés. Il passa la nuit dans une entrée d'immeuble, un peu à l'écart de la rue. Au-dessus de sa tête, une plaque en cuivre portait une inscription : LE ROUX & HATTINGH – PROKUREURS. Le passage d'une voiture de police l'éveilla, mais il se rendormit rapidement. Il faisait moins froid que la nuit précédente.

Le lit de sa mère était occupé par une inconnue à la tête entourée de bandages. Debout au pied du lit, K écarquilla les yeux. Je me suis peut-être trompé de salle, se dit-il. Il aborda une infirmière. « Ma mère — elle était là hier... — Demandez au bureau », répondit-elle.

« Votre mère est décédée cette nuit, lui dit la doctoresse. Nous avons fait ce que nous avons pu pour qu'elle reste avec nous, mais elle était très faible. Nous aurions souhaité vous contacter, mais vous n'aviez pas laissé de numéro. »

Il s'assit sur une chaise, dans un coin.

« Désirez-vous téléphoner ? » demanda la doctoresse.

Ces paroles avaient sûrement un sens secret, qu'il ne parvenait pas à interpréter. Il secoua la tête.

Quelqu'un lui apporta une tasse de thé ; il but. Des gens tournaient autour de lui, ce qui l'énervait. Il se noua les mains et regarda ses pieds avec concentration. Était-il censé dire quelque chose ? Il dénoua ses mains, les renoua, les dénoua à nouveau pour les renouer et les dénouer encore.

Ils l'emmenèrent en bas voir sa mère. Elle était étendue, les bras le long du corps, toujours vêtue de la blouse d'hôpital avec sur la poitrine l'inscription KPA-CPA. Il n'y avait plus de tuyau. Il la regarda pendant un moment ; puis il ne sut plus où poser les yeux.

« Existe-t-il d'autres parents ? demanda l'infirmière d'accueil. Voulez-vous les appeler au téléphone ? Voulez-vous que nous les appelions ? — Ça n'a pas d'importance », dit K. Il retourna s'asseoir sur sa chaise, dans le coin. Ensuite, on le laissa seul, jusqu'à midi où on lui apporta sur un plateau un repas d'hôpital, qu'il mangea.

Il était encore assis dans son coin lorsqu'un homme en costume et cravate vint lui parler. Quels étaient le nom, l'âge, le domicile, l'appartenance religieuse de sa mère ? Qu'était-elle venue faire à Stellenbosch ? K détenait-il ses papiers de voyage ? « Je la remmenais chez elle, répondit K. Il faisait froid là où elle vivait, au Cap, il pleuvait tout le temps, c'était mauvais pour sa santé. Je l'emmenais à un endroit où elle aurait pu guérir. Nous n'avions pas prévu de nous arrêter à Stellenbosch. » Il eut alors peur d'en avoir trop dit, et refusa de répondre à d'autres questions. L'homme renonça et partit. Il revint au bout d'un moment, s'accroupit devant K, et lui demanda : « En ce qui vous concerne, avez-vous passé une période de votre vie dans une institution ou asile destiné aux handicapés ou dans un lieu d'hébergement ? Avez-vous déjà occupé un emploi salarié ? » K refusa de répondre. « Signez ici » ; l'homme lui tendit un papier en indiquant l'endroit approprié. K fit non de la tête, et l'homme signa lui-même le papier.

Le changement d'équipes eut lieu, et K erra jusqu'au parc à voitures. Il marcha de long en large, le regard levé vers le clair ciel nocturne. Puis il regagna sa chaise contre le mur. Personne ne lui dit de partir. Plus tard, quand il n'y eut plus personne en vue, il descendit voir s'il pouvait trouver sa mère. Il n'y parvint pas ; peut-être la porte qui menait vers elle était-elle fermée à clé. Il monta dans une grande cage en grillage pleine de linge sale et dormit là, roulé en boule comme un chat.

Deux jours après la mort de sa mère, une infirmière qu'il n'avait jamais vue surgit devant lui. « Venez, Michael, il faut partir maintenant », lui dit-elle. Il la suivit jusqu'au bureau, dans le hall d'entrée. La valise l'attendait, ainsi que deux paquets enveloppés dans du papier d'emballage. « Nous avons rangé dans la valise les vêtements de feu votre mère et ses affaires personnelles, dit l'infirmière inconnue ; vous pouvez l'emporter. » Elle portait des lunettes ; à l'entendre, on aurait pu croire qu'elle lisait un texte noté sur une fiche. K remarqua que la jeune femme qui occupait le bureau les observait du coin de l'œil. « Ce paquet, poursuivit l'infirmière, contient les cendres de votre mère. Votre mère a été incinérée ce matin, Michael. Si vous le désirez, nous pouvons nous charger des

cendres de la façon la plus convenable, mais vous pouvez également les emporter. » Du bout de l'ongle, elle toucha le paquet en question. Les deux paquets étaient fermés proprement avec du papier collant marron ; celui qui contenait les cendres était le plus petit. « Voulez-vous que nous nous en occupions ? » demanda-t-elle. Elle l'effleura du doigt. K fit non de la tête. « Quant à ce paquet, continua-t-elle en poussant le second vers lui d'un geste ferme, nous y avons mis à votre intention quelques affaires qui peuvent vous être utiles, des habits, des affaires de toilette. » Elle le regarda avec candeur, droit dans les yeux, et lui adressa un sourire. Au bureau, la jeune femme se remit à taper à la machine.

Il y a donc un endroit où ils les brûlent, pensa K. Il imagina les vieilles femmes de la salle enfournées les unes après les autres, les yeux fermés étroitement en réaction à la chaleur, les lèvres pincées, les mains au côté, dans le foyer ardent. Tout s'embrace et s'émette : d'abord les cheveux, dans un halo de flammes, puis, petit à petit, tout le reste, jusqu'au dernier fragment. Et cela se passait tout le temps. « Qu'est-ce que j'en sais ? dit-il. — Qu'est-ce que vous savez de quoi ? » demanda l'infirmière. Il indiqua la boîte avec impatience. « Qu'est-ce que j'en sais ? » répéta-t-il comme s'il la sommait de répondre. Elle s'y refusa ; ou peut-être ne comprit-elle pas la question.

Dans le parc de stationnement, il ouvrit le plus grand des deux colis. Il contenait un rasoir de sûreté, un savon, un essuie-mains, une veste blanche munie d'épaulettes marron, un pantalon noir et un béret noir orné d'un insigne en métal brillant qui disait : ST JOHN AMBULANCE.

Il tendit les vêtements à la jeune femme qui se tenait derrière le bureau. L'infirmière à lunettes avait disparu. « Pourquoi me donnez-vous ça ? Demanda-t-il. — Je n'en sais rien, moi, dit-elle. Peut-être que quelqu'un les a laissés ici. » Elle évitait de le regarder en face.

Il jeta le rasoir et le savon et faillit se débarrasser aussi des vêtements, mais ne le fit pas. Ses vêtements à lui commençaient à sentir.

Bien qu'il n'eût plus rien à y faire, il eut du mal à s'arracher à l'hôpital. Dans la journée, il poussait sa charrette

dans les rues du quartier ; la nuit, il dormait sous les ponts, derrière les haies, dans les ruelles. Il lui paraissait étrange de voir les enfants revenir de l'école à bicyclette, l'après-midi, faire la course entre eux, d'entendre tinter leurs sonnettes ; il lui paraissait étrange que les gens mangent et boivent comme à l'ordinaire. Pendant quelque temps, il chercha de maison en maison des travaux de jardinage, mais il finit par ne plus supporter le dégoût que les habitants des maisons manifestaient à son égard en lui ouvrant leur porte ; ils ne se sentaient liés par aucun sentiment de charité. Quand il pleuvait, il se glissait sous la charrette. Il passait de longs intervalles, assis à regarder ses mains, la tête vide.

Il se mit à fréquenter des hommes et des femmes qui dormaient sous le pont du chemin de fer et traînaient dans le terrain vague derrière la boutique de vins et spiritueux d'Andringa Street. Il leur prêtait parfois sa charrette. Dans un accès de générosité, il fit cadeau du réchaud. Puis, une nuit, quelqu'un essaya de lui retirer la valise de dessous la tête pendant qu'il dormait. Une bagarre s'ensuivit, et il partit.

Une fois, un car de police s'arrêta près de lui dans la rue et deux policiers sortirent pour inspecter la charrette. Ils ouvrirent la valise et la fouillèrent. Ils arrachèrent le papier qui enveloppait le deuxième paquet. Ils en sortirent une boîte en carton dans laquelle se trouvait un sac en plastique plein de cendres gris sombre. C'était la première fois que K le voyait. Il détourna les yeux. « Qu'est-ce que c'est ? demanda le policier. — Les cendres de ma mère », répondit K. Le policier, l'air méditatif, jeta le paquet d'une main dans l'autre et adressa à son ami une remarque que K n'entendit pas.

Il passait des heures devant l'hôpital, de l'autre côté de la rue. Naguère, il lui avait semblé plus grand ; ce n'était qu'un long bâtiment bas au toit de tuiles rouges.

Il cessa de respecter le couvre-feu. Il était convaincu qu'il ne risquait rien ; et s'il lui arrivait malheur, cela n'avait pas d'importance. Vêtu de ses nouveaux habits, veste blanche, pantalon et béret noir, il poussait sa charrette où il voulait, quand il voulait. Il était quelquefois saisi d'une sorte de vertige. Il se sentait plus faible qu'auparavant, mais pas

malade. Il mangeait une fois par jour, s'achetant des beignets ou des pâtés avec de l'argent prélevé dans le porte-monnaie de sa mère. Il trouvait du plaisir à dépenser sans rien gagner et ne s'inquiétait pas de la vitesse à laquelle partait l'argent.

Il déchira une bande noire dans la doublure du manteau de sa mère et l'épingla autour de son bras. Mais il s'aperçut qu'elle ne lui manquait pas, sauf dans la mesure où elle lui avait manqué toute sa vie.

N'ayant rien à faire, il dormait de plus en plus. Il découvrit qu'il pouvait dormir n'importe où, n'importe quand, dans n'importe quelle position : sur le trottoir, à midi, malgré les passants qui enjambaient son corps ; debout contre un mur, la valise entre les jambes. Le sommeil s'installa dans sa tête comme un brouillard bienveillant ; il n'avait pas la volonté d'y résister. Il ne rêvait de personne, de rien.

Un jour, la charrette disparut. Il accueillit cette perte avec un haussement d'épaules.

Il semblait qu'il dût passer un certain temps à Stellenbosch. Il était impossible d'abréger ce temps. Il titubait au fil des jours, perdant souvent son chemin.

Un jour, comme cela lui arrivait parfois, il marchait le long de la route de Banhoek, sa valise à la main. C'était une matinée embrumée, en demi-teinte. Il entendit claquer derrière lui les sabots d'un cheval ; il y eut d'abord une odeur de fumier frais, puis il fut lentement dépassé par une charrette, une de ces vieilles charrettes vertes sans hayon qui servaient à la voirie municipale, attelée d'un cheval de trait de race Clydesdale conduit par un vieillard en ciré noir. Pendant un moment, ils se déplacèrent de front. Le vieil homme fit un petit signe de tête ; et K, après un instant d'hésitation, suivant du regard la longue avenue de brume qui s'étendait, rectiligne, devant lui, se rendit compte qu'après tout plus rien ne le retenait. Aussi se hissa-t-il à bord et prit-il place près du vieillard. « Merci, dit-il. Si vous avez besoin d'aide, je peux vous aider. »

Mais le vieil homme n'avait pas besoin d'aide, et n'était pas d'humeur à parler. Il lâcha K un peu moins de deux

kilomètres après le sommet du col, et s'engagea sur un chemin de terre. K marcha tout le jour et passa la nuit dans un bosquet d'eucalyptus ; le vent rugissait dans les branches, bien haut au-dessus de sa tête. À midi, le lendemain, il avait contourné Paarl et se dirigeait vers le nord, le long de la route nationale. Il ne s'arrêta que lorsqu'il fut en vue du premier poste de contrôle, et se tapit dans une cachette jusqu'au moment où il fut sûr qu'on n'interpellait pas ceux qui allaient à pied.

Il fut dépassé plusieurs fois par de longs convois de véhicules escortés par des hommes armés. À chaque fois, il quittait la route et se tenait à l'écart, sans chercher à se cacher, mettant ses mains bien en évidence, comme il avait vu d'autres gens le faire.

Il dormit au bord de la route et s'éveilla humide de rosée. Devant lui, la route montait en lacet, se perdant dans la brume. Des oiseaux voletaient de buisson en buisson ; leurs gazouillis étaient voilés. Il portait la valise au bout d'un bâton, sur son épaule. Il n'avait rien mangé depuis deux jours ; mais son endurance semblait sans limites.

Il avait avancé de plus d'un kilomètre vers le col quand il vit un feu étinceler à travers la brume et entendit des voix. Il se rapprocha ; une odeur de lard frit lui chavira l'estomac. Debout autour d'un feu, des hommes se chauffaient. Il toucha son béret, mais personne ne réagit à son salut. Il les dépassa, dépassa un second feu allumé au bord de la route, puis une colonne de véhicules garés à la file, phares allumés, puis parvint enfin au motif pour lequel tout ce monde s'était arrêté là. Un semi-remorque peint en bleu très pâle était couché sur le flanc, bloquant la route, les roues arrière suspendues au-dessus du ravin. La cabine était incendiée, la remorque noircie par la fumée. Un camion chargé de sacs de farine était entré en collision avec l'épave ; les sacs avaient crevé, et la route était jalonnée de petits tas blancs. Le reste du convoi était garé en retrait, de part et d'autre du virage, aussi loin que portait le regard de K. Deux radios transmettaient bruyamment les émissions de deux postes rivaux ; on entendait au loin de mélancoliques bêlements de moutons. K pensa un moment à s'arrêter pour remplir ses poches de farine, mais il ne savait trop ce qu'il en ferait. Il continua à cheminer, dépassant un

camion, puis un autre, puis encore un autre ; il vit enfin le camion chargé de moutons, entassés si serrés que certains se tenaient sur leurs pattes de derrière ; il vit encore un groupe de soldats réunis autour d'un feu, qui ne lui prêtèrent aucune attention. À l'arrière du convoi, deux balises lumineuses clignotaient, et, plus loin, un seau de goudron sur lequel personne ne veillait chauffait au milieu de la route.

Une fois qu'il eut laissé le convoi derrière lui, K se détendit, se croyant libre ; mais au tournant suivant, un soldat en tenue de camouflage sortit des buissons, braquant sur son cœur une carabine automatique. K s'arrêta net. Le soldat abaissa son arme, alluma une cigarette, tira une bouffée, et leva à nouveau la carabine. Au jugé, K estima que l'arme était pointée sur son visage, ou sur sa gorge.

« Qui êtes-vous ? dit le soldat. Et où allez-vous comme ça ? » K allait répondre, mais l'autre l'interrompit. « Montre-moi. Allez, montre-moi ce que tu as là-dedans. »

Le convoi n'était plus en vue, bien que de lointains échos de musique leur parvinssent encore. K descendit la valise de son épaule et l'ouvrit. Le soldat lui fit signe de reculer, éteignit sa cigarette, et renversa d'un geste la valise. Tout gisait maintenant sur la route : les chaussons de feutre bleu, les culottes à élastiques blanches, le flacon de plastique rose contenant une lotion calmante, le flacon de pilules en verre fumé, le sac à main en plastique beige, le foulard à fleurs, l'écharpe à bords dentelés, le manteau en lainage noir, la boîte à bijoux, la jupe marron, le corsage vert, les chaussures, le reste des sous-vêtements, les paquets dans leur papier d'emballage, le sachet en plastique blanc, la boîte à café qui faisait un bruit de grelot, le talc, les mouchoirs, les lettres, les photos, la boîte de cendres. K ne broncha pas.

« Où est-ce que tu as volé tout ça ? dit le soldat. T'es un voleur, pas vrai ? Un voleur qui s'échappe en passant la montagne. » Il poussa le sac à main du bout de sa botte. « Montre-moi ça », dit-il. Il toucha la boîte à bijoux. Il toucha la boîte à café. Il toucha l'autre boîte. « Allez, montre-moi », répéta-t-il en s'écartant.

K ouvrit la boîte à café. Elle contenait des anneaux de rideau. Il les présenta dans le creux de sa main, puis les refit glisser dans la boîte et la referma. Il ouvrit la boîte à bijoux et la tendit. Son cœur battait en tempête. Le soldat remua le contenu de la boîte, prit une broche, et recula d'un pas. Il souriait. K ferma la boîte. Il ouvrit le sac à main et le tendit. Le soldat fit un geste. K vida le sac sur la route. Il contenait un mouchoir, un peigne et une glace, un poudrier et les deux porte-monnaie. Le soldat tendit le doigt et K lui donna les porte-monnaie, qu'il glissa dans la poche de sa veste d'uniforme.

K se lécha les lèvres.

— Cet argent n'est pas à moi, dit-il d'une voix pâteuse. C'est l'argent de ma mère ; elle a travaillé pour le gagner. » Ce n'était pas vrai : sa mère était morte, elle n'avait pas besoin d'argent. Mais quand même. Il y eut un silence. « La guerre, pour vous, ça sert à quoi ? demanda K. À prendre l'argent des autres ?

— *La guerre, pour vous, ça sert à quoi*, répéta le soldat, parodiant les mouvements de la bouche de K. Voleur. Prends garde à toi. Tu pourrais bien te retrouver couché dans les buissons, tout couvert de mouches. Ne viens pas me parler de la guerre. » Il indiqua du bout de son fusil la boîte de cendres. « Montre-moi ça », dit-il.

K enleva le couvercle et tendit la boîte. Le soldat examina le sac en plastique.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Des cendres, répondit K.

Sa voix était plus claire maintenant.

— Ouvre », dit le soldat. K ouvrit le sac. Le soldat préleva une pincée et la renifla précautionneusement. « Jésus », dit-il.

Ses yeux croisèrent ceux de K.

K s'agenouilla et remit les affaires de sa mère dans la valise. Le soldat resta à l'écart.

— Je peux m'en aller maintenant ? demanda K.

— Tes papiers sont en règle — tu peux t'en aller, dit le soldat.

K hissa sur son épaule le bâton qui supportait la valise.

— Un instant, dit le soldat. Tu travailles pour le service sanitaire, ou quoi ?

K secoua la tête.

— Attends, attends, un instant », dit encore le soldat. Il sortit de sa poche un des porte-monnaie, détacha de la liasse un billet marron de dix rands, et le jeta dans la direction de K. « Ton pourboire. Achète-toi une glace. »

K revint et ramassa le billet, après quoi il repartit. Une minute ou deux plus tard, le soldat s'était perdu dans la brume.

Il n'avait pas l'impression de s'être montré lâche. Il lui apparut cependant un peu plus loin qu'il n'avait plus aucune raison de conserver la valise. Il grimpa en haut d'une pente et la laissa dans les buissons, ne gardant que le manteau noir, à cause du froid, et la boîte de cendres. Il laissa le couvercle ouvert, pour que la pluie puisse tomber, que le soleil puisse brûler, que les insectes puissent ronger, s'ils le voulaient, sans rencontrer d'obstacle.

Les convois qui venaient de l'intérieur des terres étaient visiblement interrompus, car il eut la route pour lui. À la fin de l'après-midi, il arriva en vue du tunnel qui traversait la montagne et du poste de contrôle qui en gardait l'accès sud. Quittant la route, il prit par les hauteurs et s'enfonça dans des fourrés touffus et détrempés jusqu'à la tombée de la nuit, où il arriva au sommet du col qui dominait l'Elandsrivier et la route du nord. Il entendit des babouins japper dans le lointain. Il dormit sous un surplomb rocheux, enroulé dans le manteau de sa mère, un bâton près de lui. À l'aube, il était déjà en route, suivant une large courbe pour descendre dans la vallée afin d'éviter le viaduc. Il vit passer le premier convoi de la nouvelle journée.

Il marcha tout le jour, évitant la route chaque fois qu'il le pouvait. Il passa la nuit dans un bungalow, au coin d'un pré envahi par la végétation, où se dressaient des poteaux de

rugby. Une rangée d'eucalyptus séparait le pré de la route. Les fenêtres du bungalow étaient fracassées, la porte arrachée de ses gonds. Le sol était couvert de verre brisé ; une herbe d'un jaune pâle s'infiltrait par les fentes des murs ; des escargots grouillaient sous les canalisations d'eau ; mais le toit était intact. Il entassa dans un coin, en guise de lit, une pile de feuilles et de papiers. Il dormit par à-coups, souvent réveillé par la tempête et la pluie battante.

Il pleuvait encore quand il se leva. La faim lui faisait tourner la tête ; debout sur le pas de la porte, il contempla la prairie mouillée, les arbres dégoulinants et les lointaines collines voilées de brume grise. Il attendit une heure durant que la pluie se calme ; pour finir, il remonta son col et courut sous l'averse. À l'autre bout du pré, il escalada une clôture en barbelé et pénétra dans un verger de pommiers envahis d'herbes folles. Le sol était jonché de fruits véreux ; sur les branches, les pommes étaient minuscules et rongées. Le béret rabattu sur les oreilles par la pluie et le manteau noir lui collant au corps comme une toison, il mangea, debout au milieu des arbres, mordant ici et là des morceaux de chair comestible, mâchant aussi vite qu'un lapin, les yeux vides.

Il s'enfonça dans le verger. Autour de lui, tout donnait une impression d'abandon. Il commençait à penser qu'il se trouvait dans un domaine déserté quand les pommiers firent place à une bande de terrain dégagé, au-delà de laquelle il vit des hangars en brique et une ferme au toit de chaume, aux murs blanchis à la chaux. Le terrain était occupé par des carrés de légumes bien entretenus : choux-fleurs, carottes, pommes de terre. Il quitta l'abri des arbres, s'exposant de nouveau à la pluie torrentielle, et se mit à quatre pattes pour extraire de la terre amollie des carottes jaunes, à demi développées. C'est la terre du bon Dieu, se dit-il ; je ne suis pas un voleur. Il imagina pourtant que d'une fenêtre de derrière, un coup de fusil pourrait éclater ; il imagina un énorme chien-loup surgissant de la ferme pour l'attaquer. Quand ses poches furent pleines, il se redressa, les nerfs à vif. Au lieu d'emporter les fanes de carottes pour les épargiller sous les arbres, comme il en avait eu le projet, il les laissa sur place.

Pendant la nuit, la pluie s'arrêta. Le matin, il se retrouva sur la route dans ses vêtements humides, le ventre gonflé de fruits et de légumes crus. Quand il entendait le grondement d'un convoi se rapprocher de lui, il se terrait dans les buissons ; il se demandait pourtant si maintenant, avec ses vêtements crasseux et son allure épuisée, émaciée, il n'avait pas une chance de passer pour un simple vagabond, un chemineau venu du fin fond du pays, trop ignorant pour savoir qu'on devait avoir des papiers pour prendre la route, trop plongé dans l'apathie pour représenter un danger. L'un des convois, escorté par une avant-garde de motards, des chars et des camions militaires bondés d'adolescents casqués, mit cinq bonnes minutes à passer. Du fond de sa cachette, il le regarda défiler d'un bout à l'autre ; le mitrailleur du dernier blindé, emmitouflé dans une écharpe, un bonnet de laine et des lunettes protectrices, sembla le fixer un instant, droit dans les yeux, avant d'être emporté à reculons vers le Boland.

Il dormit dans le fossé, sous un ponceau. Le lendemain matin, à neuf heures, il apercevait les cheminées et les pylônes de Worcester. Il n'était plus seul sur la route ; il faisait maintenant partie d'une file désordonnée de piétons. Trois jeunes gens le dépassèrent, ils marchaient d'un pas alerte. Leur haleine se détachait de leur bouche en petits nuages blancs.

À la lisière de la ville, il tomba sur un barrage routier, le premier qu'il voyait depuis Paarl. Des gens étaient attroupés autour des voitures de police. Il hésita un moment : à sa gauche, des maisons, à sa droite, une briqueterie. Pour s'échapper, une seule issue : retourner en arrière. Il continua.

« Qu'est-ce qu'ils demandent ? » murmura-t-il à la femme qui marchait devant lui. Elle le regarda, détourna à nouveau le regard, resta muette.

C'était son tour. Il tendit sa carte verte. Arrivé en tête de la file d'attente, entre les deux cars de police, il voyait ceux qui avaient satisfait aux formalités ; mais aussi, sur le côté, un groupe d'hommes silencieux – rien que des hommes – surveillés par un policier flanqué d'un chien. Si je prends l'air très bête, se dit-il, peut-être qu'ils me laisseront passer.

— D'où viens-tu ?

— De Prince Albert. » Il avait la bouche sèche. « Je rentre chez moi, à Prince Albert.

— Ton permis ?

— Je l'ai perdu.

— Très bien. Attends par ici.

Le policier indiqua l'endroit du bout de son bâton.

— Je ne peux pas attendre, je n'ai pas le temps, murmura K.

Pouvaient-ils sentir l'odeur de sa peur ? Quelqu'un lui agrippa le bras. Il regimba, comme une bête à l'abattoir. Derrière lui, dans la queue, une main tendait une carte verte. Personne ne l'écoutait. Le policier au chien eut un geste impatient. Poussé par-derrière, K fit lui-même les derniers pas et entra en captivité, ses compagnons s'écartant comme pour éviter la contagion. Il serra la boîte contre lui et rendit son regard au chien aux yeux jaunes.

En compagnie de cinquante inconnus, K fut conduit jusqu'au dépôt du chemin de fer, nourri de bouillie froide et de thé, après quoi le troupeau humain fut poussé dans un wagon isolé, sur une voie de garage. Une fois les portes fermées à clé, ils attendirent, surveillés par un gardien armé portant l'uniforme noir et brun de la Police des Chemins de Fer, jusqu'au moment où trente nouveaux prisonniers les rejoignirent.

À côté de K, près de la fenêtre, était assis un homme plus âgé vêtu d'un complet. K lui toucha la manche.

« Où est-ce qu'ils nous emmènent ? » demanda-t-il. L'inconnu l'examina et haussa les épaules. « Qu'est-ce que cela peut faire, où ils nous emmènent ? Il n'y a que deux endroits : un bout de la voie ferrée, et l'autre bout de la voie ferrée. Telle est la nature des trains. » Il sortit de sa poche un rouleau de pastilles et en offrit une à K.

On amena une locomotive à vapeur en marche arrière sur la voie de garage ; à grand renfort de coups de sifflet, de cahots, de heurts, on l'attela au wagon. « Vers le nord, dit l'inconnu.

Touws River. » Comme K ne répondait pas, il sembla se désintéresser de lui.

Ils quittèrent la voie de garage et se mirent à rouler entre les cours des maisons de Worcester, où des femmes étendaient le linge ; debout sur les clôtures, des enfants agitaient la main. Le train prit peu à peu de la vitesse. K regardait les fils télégraphiques monter et descendre sans fin. Autour d'eux se succédaient des kilomètres de vignes dénudées, mal entretenues, au-dessus desquelles planaient les corbeaux. Puis la locomotive se mit à peiner : on entrait dans la montagne. K frissonna. Il sentait l'odeur de sa propre sueur mêlée à l'odeur rance de ses vêtements.

Ils s'arrêtèrent ; un gardien ouvrit les portes ; il leur suffit de sortir pour comprendre la raison de l'arrêt. Le train ne pouvait pas aller plus loin : la voie était coupée par une montagne de rochers et d'argile rouge qui avait dévalé la pente, ouvrant une large brèche à flanc de colline. Quelqu'un fit une réflexion, et des rires fusèrent.

Du haut de l'éboulis, ils distinguaient un autre train beaucoup plus bas, de l'autre côté : des hommes s'agitaient comme des fourmis, s'efforçant de sortir une pelleteuse d'un wagon et de lui faire descendre une rampe.

K se trouva affecté à une équipe chargée de travailler sur la voie qui était détruite sur quelque distance au-delà du glissement de terrain. Tout l'après-midi, sous le regard d'un contremaître et d'un gardien, ils travaillèrent, lui et ses compagnons, à déplacer les rails tordus, à raffermir l'assise de la voie et à poser des traverses. Le soir venu, ils avaient rétabli une portion de voie suffisante pour pouvoir rouler une benne vide jusqu'au pied de l'éboulis. Ils firent une pause pour dîner de pain, de confiture et de thé. Puis, violemment éclairés par le phare de la locomotive, ils escaladèrent l'amas et se mirent à pelleteter la glaise et les pierres. Au début, ils étaient assez haut pour envoyer directement leur charge dans la benne ; mais à mesure que le monticule baissait, se trouvant en contrebas de la benne, ils durent soulever chaque pelletée pour la vider. Quand la benne fut pleine, la locomotive la tira plus loin sur la voie, et les mêmes hommes la vidèrent dans l'obscurité.

Revigoré par la pause du dîner, K se sentit bientôt faiblir à nouveau. Il peinait à chaque fois qu'il soulevait sa pelle ; quand il se redressait, des couteaux s'enfonçaient dans son dos et le monde tournait autour de lui. Il se mit à travailler de plus en plus lentement, puis s'assit au bord de la voie, la tête entre les genoux. Du temps s'écoula ; combien de temps, il n'aurait pu le dire. Peu à peu, les sons qui parvenaient à ses oreilles s'atténuerent.

On lui frappa le genou. « Debout ! » dit une voix. Il se releva péniblement et devant lui, dans la pénombre, il vit le contremaître avec sa veste et sa casquette noires.

« Pourquoi me fait-on travailler ici ? » demanda K. La tête lui tournait ; ses propres paroles étaient comme un écho venu de loin.

Le contremaître haussa les épaules. « Fais ce qu'on te dit, c'est tout », ordonna-t-il. Il leva son bâton et toucha K à la poitrine. K prit sa pelle.

Ils trimèrent jusqu'à minuit, semblables à des somnambules. Lorsque enfin on les ramena à leur wagon, ils s'endormirent entassés les uns contre les autres sur les banquettes ou affalés sur le sol nu, les fenêtres fermées pour se protéger du froid mordant des hauteurs, tandis qu'au-dehors, les gardiens piétinaient de long en large, frissonnaient, juraient, et se glissaient tour à tour dans la cabine de la locomotive pour se réchauffer les mains.

Épuisé, gelé, K se coucha en serrant dans ses bras la boîte de cendres. Son voisin se colla à lui et l'enlaça dans son sommeil. Il me prend pour sa femme, pensa K, la femme dont il a partagé le lit la nuit dernière. Il fixa la fenêtre embuée, impatient de voir la nuit s'achever. Plus tard, il s'endormit ; le matin, quand les gardiens ouvrirent les portes, il était si engourdi qu'il avait du mal à tenir debout.

On leur donna de nouveau de la bouillie et du thé. Il se retrouva assis à côté de l'homme qui avait parlé avec lui pendant le trajet depuis Worcester.

— Tu es malade ? demanda l'homme.

K secoua la tête.

— Tu ne dis rien, continua l'homme. J'ai cru que tu étais malade.

— Non, je ne suis pas malade, dit K.

— Alors, ne sois pas si abattu. On n'est pas en prison, ici. On n'est pas condamné à vie. Ça n'est qu'une brigade de travail. C'est de la petite bière.

K ne put venir à bout de son pavé de bouillie de maïs tiède. Les gardiens et les deux contremaîtres passaient déjà dans les rangs, claquant des mains et les poussant du bout de leurs bâtons pour les faire se lever.

« Tu n'as rien de particulier, reprit l'homme. Aucun de nous n'a rien de particulier. » Il fit un geste qui les englobait tous : prisonniers, gardiens, chefs de brigade. K racla le reste de bouillie, le jeta par terre, et ils se mirent debout. Le contremaître au nez crochu passa devant lui, frappant de son bâton les pans de son manteau. « Courage ! dit l'homme, en adressant à K un sourire accompagné d'une petite tape sur l'épaule. Bientôt, ta vie sera de nouveau à toi ! »

La pelleteuse avait enfin été amenée de l'autre côté de l'éboulement et grignotait le tas de terre avec régularité. À midi, elle avait dégagé un passage de trois mètres de large, et l'équipe permanente d'entretien et de réfection des voies venue de Touws River put commencer à remblayer et à damer la voie libérée. Côté nord, on fit monter la vapeur de la locomotive. Vêtu de sa veste d'ambulancier blanche, d'une saleté repoussante, portant le manteau et la boîte, K monta à bord du train, en compagnie d'autres hommes silencieux et épuisés. Personne ne l'empêcha de monter. Lentement, le train rebroussa chemin, roulant vers le nord sur la voie unique, le long d'un parcours surveillé par deux gardes armés, à l'avant du wagon.

Tout au long du trajet, qui dura deux heures, K fit semblant de dormir. À un moment, l'homme qui était assis en face de lui, cherchant peut-être quelque chose à manger, tira la boîte qu'il avait coincée entre ses pieds et l'ouvrit. Quand il vit

qu'elle était pleine de cendres, il la referma et la remit en place. K le regarda faire, les yeux mi-clos, sans intervenir.

On les fit descendre à Touws River à cinq heures de l'après-midi. Debout sur le quai, K se demandait ce qui allait se passer. Ils allaient peut-être s'apercevoir qu'il n'avait pas pris le bon train et le réexpédier à Worcester ; à moins qu'en ce lieu étrange, lugubre et balayé par les vents, on ne l'emprisonne pour défaut de papiers ; ou bien peut-être y aurait-il assez d'accidents sur la ligne, de glissements de terrain, d'inondations, d'explosions nocturnes et de voies coupées, pour trouver de l'emploi pendant des années à une bande de cinquante hommes qu'on ferait rayonner au nord et au sud de Touws River, sans les payer, en les nourrissant de thé et de bouillie pour entretenir leurs forces. Mais en fait, les deux gardes, après avoir quitté le quai avec les hommes, firent volte-face sans mot dire et les abandonnèrent sur l'étendue de mâchefer de la gare de triage pour les laisser reprendre leurs vies interrompues.

Sans attendre, K traversa les voies, se coula par un trou de la palissade et prit la route qui menait de la gare à l'oasis de la route nationale, avec ses stations-service, ses restaurants et ses terrains de jeu. Sur les chevaux de bois et les manèges, la peinture aux joyeuses couleurs s'écaillait, et les stations-service étaient fermées depuis longtemps, mais une petite boutique avec une enseigne offerte par Coca-Cola au-dessus de l'entrée et un cageot d'oranges flétries dans la vitrine semblait encore ouverte. K avait atteint la porte, il avait même pénétré dans la boutique, quand une petite vieille en noir se précipita à sa rencontre, les bras tendus en avant. Sans lui laisser le temps de se ressaisir, elle le contraignit par la force à franchir le seuil dans l'autre sens, et dans un fracas de verrous et de barres, elle lui ferma la porte au nez. Il regarda à travers la vitrine et frappa ; il brandit le billet de dix rands pour montrer sa bonne foi ; mais la vieille femme, sans lui accorder un regard, disparut derrière le haut comptoir. Deux autres passagers du train, ayant suivi K, virent quel mauvais accueil on lui faisait. L'un d'eux jeta rageusement une poignée de graviers dans la vitrine ; puis ils tournèrent les talons.

K, lui, resta là. Derrière le présentoir de livres de poche, au-delà de l'étalage de bonbons, il apercevait le bord de la robe noire. Les mains en visière devant les yeux, il attendit. On n'entendait rien, que le vent qui soufflait à travers le veld et les craquements de l'enseigne. Au bout d'un moment, la tête de la vieille femme émergea au-dessus du comptoir ; leurs regards se rencontrèrent. Elle portait des lunettes à grosse monture noire ; ses cheveux argentés étaient tirés en arrière. Derrière elle, sur des étagères, K distinguait des boîtes de conserve, des paquets de farine de maïs et de sucre, des détergents. Une corbeille de citrons était posée par terre, devant le comptoir. Il tint le billet de banque à plat contre la vitre, au-dessus de sa tête. La vieille femme ne bougea pas.

Il trouva un robinet près d'une des pompes à essence, mais rien n'en coula. Il but à un autre robinet, à l'arrière de la boutique. Dans le veld, derrière la station-service, gisaient des dizaines de carcasses de voitures. Il essaya les portières jusqu'à ce qu'enfin, il en trouvât une qui s'ouvrit. On avait enlevé la banquette arrière de la voiture, mais il était trop fatigué pour aller chercher plus loin. Le soleil déclinait derrière les montagnes ; les nuages tournaient à l'orange. Il tira la porte, s'allongea sur le plancher concave, la boîte glissée sous sa tête, et s'endormit rapidement.

Le lendemain matin, il trouva la boutique ouverte. Un homme de haute taille, vêtu de kaki, se tenait derrière le comptoir ; K lui acheta sans aucune difficulté trois boîtes de haricots à la sauce tomate, un paquet de lait en poudre, et des allumettes. Caché derrière la station-service, il fit un feu ; pendant que l'une des boîtes chauffait, il se versa de la poudre de lait dans la paume de la main et la lécha. Ayant mangé, il prit la grand-route, cheminant avec le soleil à sa droite. Il marcha toute la journée. Sur cette étendue plate de broussailles et de pierre, il n'y avait pas de lieu où se dissimuler. Des convois passèrent dans les deux sens, mais il n'en tint aucun compte. Le crépuscule venu, il quitta la route, franchit une clôture, et trouva comme bivouac pour la nuit le lit asséché d'une rivière. Il alluma un feu et mangea la deuxième boîte de haricots. Il dormit tout près des braises, sans prendre garde aux

bruits de la nuit, aux menus trottinements parmi les cailloux, aux froufroutements de plumes dans les arbres.

Une fois enjambée la barrière qui le séparait du veld, il trouva plus reposant de passer par la campagne. Il marcha tout le jour. Dans la lumière pâlissante, il eut la chance d'abattre avec une pierre une tourterelle qui venait se poser dans un épineux. Il lui tordit le cou, la nettoya, la fit griller sur une broche de fil de fer, et la mangea avec la dernière boîte de haricots.

Le lendemain matin, il fut réveillé sans ménagement par un vieux paysan vêtu d'une capote militaire marron toute déchirée. Avec une véhémence étrange, le vieil homme lui enjoignit de quitter les lieux. « J'ai dormi ici, c'est tout, objecta K. — Tu cherches les ennuis ! cria le vieil homme. S'ils te trouvent sur leur veld, ils vont te tirer dessus ! Ne fais pas d'histoires ! Allez, ouste ! » K lui demanda son chemin, mais le vieux eut un geste qui coupait court à toute conversation et entreprit de couvrir de terre les cendres du feu. K battit en retraite et rejoignit la grand-route qu'il suivit pendant une heure ; puis il estima pouvoir sans danger franchir à nouveau la clôture.

Dans une auge, près d'un réservoir, il remplit à demi sa boîte de conserve d'un mélange de maïs concassé et de poudre d'os, qu'il fit bouillir dans de l'eau ; il mangea cette bouillie granuleuse. Ayant rempli son béret d'aliment, il se dit : voilà qu'enfin c'est la terre qui me nourrit.

Quelquefois, le seul bruit qu'il entendait était celui que faisaient ses jambes de pantalon en frottant l'une contre l'autre. D'un horizon à l'autre, le paysage était désert. Il gravit une colline et, couché sur le dos, écouta le silence, sentant la chaleur du soleil imprégner ses os.

Trois animaux bizarres, des petits chiens aux grandes oreilles, surgirent d'un buisson et détalèrent.

Je pourrais vivre ici pour toujours, pensa-t-il, ou jusqu'à ma mort. Rien n'arriverait, chaque jour serait identique au jour d'avant, il n'y aurait rien à dire. L'anxiété qu'avait portée en elle l'époque de la route commençait à se dissiper. Il marchait

parfois sans savoir s'il était éveillé ou endormi. Il comprenait que des gens aient fait retraite en ce lieu, qu'ils aient enfermé entre des clôtures des centaines d'arpents de silence ; il comprenait qu'ils aient voulu léguer le privilège de tant de silence à leurs enfants et petits-enfants, à perpétuité (mais il ne savait trop de quel droit ils l'avaient fait) ; il se demandait s'il n'existe pas, entre les clôtures, des recoins, des couloirs, des angles oubliés, de la terre qui n'appartenait encore à personne. En volant assez haut, se dit-il, peut-être pourrait-on le voir.

Deux avions traversèrent le ciel du sud au nord, laissant derrière eux des sillages de vapeur qui s'évanouirent lentement et un bruit semblable à celui des vagues.

Le soleil baissait quand il gravit les dernières collines avant Laingsburg ; le temps qu'il passe le pont et qu'il atteigne la large artère centrale de la ville, la lumière était d'un violet brouillé. Il vit des stations-service, des magasins, des restaurants, tous fermés. Un chien se mit à aboyer et ne s'arrêta pas. D'autres chiens se joignirent à lui. Les rues n'étaient pas éclairées.

Il était debout devant une vitrine obscure où étaient exposés des vêtements d'enfants lorsque quelqu'un passa derrière lui, s'arrêta, et revint. « Quand la cloche sonne, c'est le couvre-feu, dit une voix. Vous feriez mieux de ne pas rester dans la rue. »

K se retourna. Il vit un homme plus jeune que lui, vêtu d'un survêtement vert et or et portant une boîte à outils en bois. Que voyait l'inconnu ? Il n'en savait rien. « Ça va bien ? demanda le jeune homme. — Je ne veux pas m'arrêter, dit K. Je vais à Prince Albert, j'ai du chemin à faire. »

Mais il partit quand même avec l'inconnu et dormit chez lui, après avoir dîné de soupe et de galette. Il y avait trois enfants. Pendant que K mangeait, la plus jeune, assise sur les genoux de sa mère, ne cessa de le dévisager ; sa mère eut beau chuchoter dans son oreille, elle ne le quitta pas des yeux. Les deux aînés, eux, fixaient gravement leur assiette. Après une hésitation, K parla de son voyage. « L'autre jour, dit-il, j'ai rencontré quelqu'un qui m'a dit que s'ils trouvaient des gens sur leurs terres, ils leur tiraient dessus. » Son ami secoua la

tête. « Je n'ai jamais entendu parler de ça. Les gens doivent s'entraider, voilà ce que je crois. »

K laissa cette phrase faire son chemin en lui. Est-ce que je crois qu'il faut aider les gens ? se demanda-t-il. Peut-être les aiderait-il, peut-être pas, il ne pouvait pas le dire d'avance, tout était possible. Il ne semblait pas avoir de conviction ; en tout cas, pas en ce qui concernait l'entraide. Peut-être, pensa-t-il, suis-je un sol rocailleux.

Une fois la lumière éteinte, K écoute longuement remuer les enfants dont il avait pris le lit et qui dormaient par terre, sur un matelas. Il s'éveilla une fois, pendant la nuit : il avait l'impression d'avoir parlé en dormant, mais apparemment, personne ne l'avait entendu. Quand il se réveilla, la lumière était allumée et les parents préparaient leurs enfants à partir à l'école, s'efforçant de les faire taire par égard pour l'invité. Honteux, il enfila son pantalon sous les draps et se glissa au-dehors. Les étoiles brillaient encore ; à l'est, une lueur rose éclairait l'horizon.

Le garçon vint le prévenir que le petit déjeuner était prêt. À table, il sentit de nouveau monter en lui le désir de parler. Il s'accrocha au bord de la table, le dos droit, raidi. Son cœur débordait ; il aurait voulu exprimer sa gratitude, mais les mots pour le dire ne lui venaient pas. Les enfants le regardaient fixement ; il y eut un silence. Les parents détournèrent les yeux.

Les deux aînés furent chargés de l'accompagner jusqu'à l'embranchement de Seweweeksspoort. À l'embranchement, avant qu'ils ne se séparent, le petit garçon lui parla. « Ce sont les cendres ? » demanda-t-il. K hocha la tête. « Tu veux les voir ? » proposa-t-il. Il ouvrit la boîte et défit le nœud du sac en plastique. Le garçon flaira les cendres le premier, puis ce fut le tour de sa sœur. « Qu'est-ce que vous allez en faire ? demanda le petit garçon. — Je les emporte à l'endroit où ma mère est née, il y a bien longtemps, répondit K. C'est ce qu'elle voulait que je fasse. — Ils l'ont brûlée ? » demanda le petit garçon. K vit le halo flamboyant. « Elle n'a rien senti, dit-il à ce moment-là, c'était déjà un esprit. »

Il mit trois jours à couvrir la distance entre Laingsburg et Prince Albert, suivant dans l'ensemble la direction de la piste en dessinant de larges cercles autour des fermes ; il s'efforçait de se nourrir de ce qu'il trouvait dans le veld, mais le plus souvent, il supportait la faim. Une fois, dans la pleine chaleur du jour, il retira ses vêtements et se plongea dans l'eau d'un réservoir isolé. Une fois, un fermier qui conduisait une camionnette lui fit signe de venir au bord de la route. Le fermier voulait savoir où il allait. « À Prince Albert, dit-il, je vais voir ma famille. » Mais son accent était particulier, et visiblement le fermier ne s'estima pas satisfait. « Monte », dit-il. K secoua la tête. « Monte, répéta le fermier, je t'emmène. — Ça va bien comme ça », dit K en reprenant sa marche. Le camion repartit dans un nuage de poussière ; aussitôt, K quitta la route, descendit dans un lit de rivière, et se cacha jusqu'à la nuit.

Lorsqu'il lui arriva par la suite de penser à ce fermier, il en eut pour tout souvenir un chapeau en gabardine et les doigts courts et épais qui lui avaient fait signe. À chaque doigt, chaque articulation portait une petite touffe de poils dorés. Il semblait toujours se rappeler des fragments, et non un tout.

Le matin du quatrième jour, assis sur ses talons, il regarda du haut d'une colline le soleil se lever sur une ville qui était enfin – il le savait – Prince Albert. Des coqs chantaient ; la lumière se réfléchissait sur les vitres des maisons ; un enfant menait deux ânes le long de la grand-rue. L'air était absolument calme. En descendant vers la ville, il prit peu à peu conscience d'une voix d'homme qui montait vers lui, débitant un discours monotone et sans fin, sans que l'on pût en déterminer l'origine. Perplexe, il s'arrêta pour mieux l'écouter. Est-ce la voix du prince Albert ? se demanda-t-il. Je croyais que le prince Albert était mort. Il s'efforça de comprendre les mots mais, bien que la voix se mêlât à l'atmosphère à la façon d'une brume ou d'une senteur, les mots, si du moins il y avait des mots, si la voix ne se contentait pas de fredonner ou de moduler des inflexions, étaient trop faibles ou trop doux pour que l'on pût les distinguer. Puis la voix se tut, laissant place à une petite fanfare de cuivres lointains.

K parvint à la route qui entrait en ville par le sud. Il dépassa la vieille roue à eau ; il dépassa des jardins enclos de barrières. De l'autre côté d'une clôture, deux chiens d'un brun rougeâtre se mirent à courir de long en large, aboyant comme s'ils avaient voulu l'attraper à tout prix. Quelques maisons plus loin, une jeune femme agenouillée devant un robinet extérieur lavait un bol. Elle lui jeta un coup d'œil par-dessus son épaule ; il toucha son béret ; elle détourna les yeux.

Maintenant des magasins bordaient les deux côtés de la rue : une boulangerie, un café, une boutique de confection, une agence bancaire, un atelier de soudure, un bazar, des garages. Des rideaux de fer cadenassés protégeaient la façade du bazar. K s'assit sur le stoep<sup>1</sup>, le dos tourné vers le grillage, et ferma les yeux pour les abriter du soleil. Et voilà, j'y suis, pensa-t-il. Enfin.

Une heure plus tard, K était toujours assis là, endormi, la bouche ouverte. Des enfants s'étaient rassemblés autour de lui en chuchotant et en gloussant. L'un d'eux retira délicatement le béret de sa tête, le mit, et se tordit les lèvres. Ses amis pouffèrent de rire devant cette parodie. Il lâcha le béret de travers sur la tête de K et essaya de lui prendre la boîte ; mais il la tenait ferme, ses deux mains repliées par-dessus.

Le commerçant arriva avec ses clés ; les enfants se dispersèrent ; et lorsqu'il commença à enlever le grillage, K s'éveilla.

L'intérieur du magasin était mal éclairé et encombré. Des baignoires en fer galvanisé et des roues de bicyclette pendaient au plafond en compagnie de courroies de ventilateur et de tuyaux de radiateur ; il y avait des bacs pleins de clous et des pyramides de seaux en plastique, et des rayonnages couverts de conserves, de produits pharmaceutiques, de bonbons, de layette, de boissons rafraîchissantes.

K s'avança jusqu'au comptoir. « M. Vosloo, ou M. Visser », dit-il. C'étaient les noms qui étaient revenus à sa mère – les noms d'autrefois.

— Je cherche un M. Vosloo, ou un M. Visser ; c'est un fermier.

— Mme Vosloo, dit le commerçant. C'est à elle que vous pensez ? Mme Vosloo, à l'hôtel ? Il n'y a pas de M. Vosloo.

— La personne que je cherche, c'est M. Vosloo, ou M. Visser, qui était fermier il y a longtemps. Je ne suis pas certain du nom, mais si je vois la ferme, je la reconnaîtrai.

— Il n'y a pas de ferme tenue par un Vosloo, ni par un Visser. Visagie — c'est à ce nom-là que vous pensez ? Pourquoi cherchez-vous les Visagie ?

— J'ai quelque chose à porter là-bas.

Il montra la boîte.

— Dans ce cas, vous avez fait un long trajet pour rien. Il n'y a personne chez les Visagie, il y a des années que la maison est vide. Vous êtes sûr que c'est les Visagie que vous cherchez ? Il y a longtemps que les Visagie sont partis.

K demanda un paquet de biscuits au gingembre.

— Qui vous a envoyé ici ? » demanda le commerçant.

K prit l'air idiot. « Ils auraient dû choisir quelqu'un qui sache ce qu'il fait. Dites-leur, quand vous les verrez. »

K marmonna et s'en alla.

Il marchait le long de la rue, se demandant à quelle porte il allait pouvoir frapper, quand un des enfants le rattrapa au pas de course. « M'sieur, je peux vous dire où c'est, chez les Visagie ! » lança-t-il. K s'arrêta. « Mais c'est vide, il n'y a personne là-bas », dit l'enfant. D'après les indications qu'il donna, K devait aller vers le nord en suivant la route de Kruidfontein, puis vers l'est par un chemin de terre qui longeait la vallée de la Moordenaarsrivier. « À quelle distance la ferme est-elle de la grand-route ? demanda K. Loin, ou près ? » Le petit garçon ne put pas lui donner de précisions, et ses compagnons n'en savaient pas plus. « Vous tournez quand vous verrez un panneau qui représente un doigt pointé dit-il. Le domaine des Visagie est avant les montagnes ; c'est assez loin, si vous y allez à pied. » K lui donna de l'argent pour qu'il s'achète des bonbons.

Il était midi passé lorsqu'il atteignit le doigt pointé et prit une piste qui menait à une steppe grise et désolée ; le soleil descendait lorsqu'il gravit une crête et se trouva en vue d'une ferme basse aux murs blanchis à la chaux, au-delà de laquelle le terrain à peine ondulé se transformait peu à peu en coteaux qui laissaient place, plus loin, aux pentes sombres et abruptes des montagnes. Il s'approcha de la maison et en fit le tour. Les contrevents étaient fermés ; il vit un pigeon biset entrer par l'ouverture d'un des pignons qui s'était effondré, laissant la charpente à nu et les tôles galvanisées du toit gauchies. Une tôle déclouée claquait dans le vent sur un rythme monotone. Derrière la maison, il y avait un jardin de rocaille où rien ne poussait. À la place de la vieille remise qu'il avait imaginée, il trouva un hangar en bois et en ferraille flanqué d'un poulailler vide entouré de grillage. Des rubans de plastique jaune accrochés au grillage flottaient dans le vent. Sur la pente, derrière la maison, se dressait une pompe dont la roue manquait. Au loin, dans le veld, on voyait briller les pales d'une autre pompe.

Les portes de devant et de derrière étaient fermées à clé. Il tira sur un volet et arracha le crochet qui le bloquait. Les mains arrondies autour des yeux, il essaya de regarder par la fenêtre mais ne put rien distinguer.

Quand il entra dans le hangar, deux hirondelles, effrayées, s'envolèrent. Une herse couverte de poussière et de toiles d'araignée tenait presque toute la place. Dans une obscurité telle qu'il y voyait à peine, respirant une odeur de pétrole, de laine et de goudron, il fureta le long des murs dans un amoncellement de pioches et de bêches, de tuyaux en tout genre, de rouleaux de fil de fer, de cartons de bouteilles vides, jusqu'au moment où il dénicha une pile de vieux sacs à fourrage. Il les tira à l'extérieur, les secoua pour les nettoyer et s'en fit un lit en les disposant sur le stoep.

Il termina les biscuits qu'il avait achetés. Il lui restait encore la moitié de son argent, mais il n'en avait pas l'usage. La lumière déclinait. Il entendit des chauves-souris voler sous l'avant-toit. Allongé sur son lit, il écouta les bruits portés par l'air de la nuit, un air plus dense que celui du jour. Et voilà,

j'y suis, pensa-t-il. En tout cas, je suis quelque part. Il s'endormit.

Dans la matinée, il fit une première découverte : des chèvres erraient en liberté dans le domaine. Un troupeau de douze ou quatorze têtes surgit de derrière la maison et traversa la cour d'un pas tranquille, mené par un vieux mâle aux cornes en spirale. K se dressa sur son lit pour mieux les voir, et les chèvres bondirent et prirent au galop la piste qui descendait vers le lit de la rivière. Un instant plus tard, elles avaient disparu. K s'était assis et avait entrepris indolemment de nouer ses lacets lorsqu'il lui apparut que ces bêtes hirsutes et renâclantes, ou d'autres animaux du même genre, allaient devoir être chassées, tuées, dépecées et mangées s'il espérait vivre. Avec pour seule arme son couteau de poche, il se rua à la poursuite des chèvres. Il passa la journée à les pourchasser. D'abord sauvages, elles finirent par s'habituer à l'être humain qui courait derrière elles ; le soleil se réchauffant, il leur arriva de s'arrêter toutes ensemble et de le laisser s'approcher à quelques pas, avant de lui montrer les talons sans paraître s'affoler. À ces moments, se coulant vers elles en tapinois, K sentait tout son corps se mettre à trembler. Il avait du mal à croire qu'il était devenu ce sauvage au couteau brandi ; il ne parvenait pas non plus à se défaire d'une peur : quand il allait plonger la lame dans le cou du bouc tacheté de brun et de blanc, le couteau n'allait-il pas se replier et lui couper la main ? Et puis les chèvres repartaient au petit trot, et, pour garder courage, il était réduit à se dire : Elles ont bien des pensées, et je n'en ai qu'une ; ma pensée unique, à la longue, l'emportera sur leurs pensées multiples. Il essaya de les regrouper en les acculant à une clôture, mais elles parvenaient toujours à s'échapper.

Il s'aperçut qu'elles lui faisaient décrire un grand cercle autour de la pompe et du réservoir qu'il avait remarqués de la ferme, la veille. De plus près, il vit que le réservoir carré, en ciment, était plein à déborder ; à des mètres à la ronde, des herbes des marais poussaient dans de l'eau boueuse, et, en s'approchant, il entendit des grenouilles sauter. Ce ne fut qu'après avoir bu qu'il s'intrigua de cette luxuriance et se demanda qui veillait à ce que le réservoir soit plein. Plus tard

dans l'après-midi, tandis qu'il poursuivait sa chasse obstinée, les chèvres flânant maintenant devant lui d'une flaue d'ombre à la suivante, il eut la réponse à sa question : un vent léger se leva, l'éolienne grinça et se mit à tourner, la pompe émit un claquement métallique, et un filet d'eau intermittent s'écoula de la canalisation.

Affamé, épuisé, s'étant trop engagé dans la poursuite pour l'abandonner maintenant, craignant de perdre sa proie pendant la nuit dans l'étendue immense de ce veld inconnu, il alla chercher ses sacs, fit son lit à même la terre, sous la pleine lune, aussi près des chèvres qu'il l'osait, et sombra dans un sommeil agité. Au milieu de la nuit, il fut éveillé par des bruits d'eau jaillissante et des reniflements : les chèvres buvaient. Encore étourdi de fatigue, il se leva et s'avança vers elles en titubant. L'espace d'un instant, elles se serrèrent les unes contre les autres, tournées vers lui, dans l'eau jusqu'aux jarrets ; puis il se jeta à l'eau, et elles se dispersèrent en tous sens comme sous l'effet d'un coup de tonnerre. L'une d'elles glissa et trébucha presque sous ses pieds, se débattant dans la boue comme un poisson pour retrouver son équilibre. K se laissa tomber sur elle de tout son poids. Une pensée se forma dans sa tête : je dois être dur, je dois aller jusqu'au bout, je ne dois pas flétrir. Il sentait l'arrière-train de la chèvre palpiter sous lui ; elle bêlait, terrifiée ; son corps était secoué de spasmes. K l'enfourcha, serra ses mains autour de son cou, et appuya de toutes ses forces, enfonçant la tête de l'animal en dessous de la surface de l'eau et dans la vase épaisse qui couvrait le fond. L'arrière-train s'agitait mais, entre les genoux de K, le corps était coincé comme dans un étau. À un moment, la bête se débattit plus faiblement et il faillit lâcher prise. Mais cette impulsion ne dura pas. Longtemps après le dernier râle, le dernier frisson, il continua à enfoncer la tête de la chèvre sous la boue. Ce ne fut que lorsque le froid de l'eau eut commencé à engourdir ses membres qu'il se leva et sortit péniblement du réservoir.

Pendant ce qu'il restait de la nuit, il ne dormit pas, mais piétina dans ses vêtements trempés, claquant des dents, pendant que la lune traversait le ciel. Quand l'aube vint et qu'il fit assez clair pour y voir, il retourna à la ferme et, sans plus se

poser de questions, brisa une vitre d'un coup de coude. Le dernier tintement du dernier éclat de verre s'éteignit, et le silence se referma, aussi profond que jamais. Il défit le loquet et ouvrit largement la fenêtre. Il erra de pièce en pièce. À l'exception de quelques gros meubles – armoires, lits, placards – il n'y avait rien. Ses pieds laissaient des empreintes sur le plancher poussiéreux. Quand il entra dans la cuisine, il y eut un grand bruit d'ailes : des oiseaux s'envolèrent par le trou du toit. Tout était couvert de fiente ; des gravats s'entassaient contre le mur du fond, à l'endroit où le pignon s'était effondré, et, sur le tas de décombres, une minuscule plante du veld poussait.

La cuisine donnait sur un petit cellier. K ouvrit la fenêtre et repoussa les volets. Un des murs était bordé d'une rangée de barils en bois, tous vides sauf un qui semblait contenir du sable et des crottes de souris. Une étagère était garnie de divers ustensiles de cuisine, de vaisselle provenant de services dépareillés, de tasses en plastique, de bocaux en verre : tout était couvert de poussière et de toiles d'araignée. Sur un autre rayon, s'alignaient des bouteilles d'huile et de vinaigre à moitié vides, des bocaux de sucre glace et de lait en poudre, et trois pots de confitures faites à la maison. K en ouvrit un, extirpa la rondelle de cire, et engloutit une partie du contenu, qui avait un goût d'abricot. La saveur sucrée des fruits se mêlant à l'odeur de vase croupie qui montait de ses vêtements humides lui donna la nausée. Il emporta le bocal dehors et, debout au soleil, le termina plus posément.

Il repartit vers le réservoir – presque deux kilomètres de veld. Malgré la tiédeur de l'air, il frissonnait encore.

Telle une bosse brunâtre, enduite de boue, le flanc de la chèvre émergeait. Il entra dans l'eau et banda ses forces pour dégager le cadavre en le tirant par les pattes de derrière. Les dents étaient à nu, les yeux jaunes grands ouverts ; un filet d'eau coulait de la bouche. C'était une femelle. La faim pressante qui s'était emparée de lui la veille avait disparu. L'idée de découper et de dévorer cette chose hideuse aux poils humides et emmêlés lui répugnait. Debout sur un monticule, à quelque distance, les autres chèvres pointaient leurs oreilles vers lui. Il avait du mal à croire qu'il avait passé une journée à

leur courir après comme un fou, le couteau à la main. Il revit sa chevauchée funèbre sur le dos de la chèvre, il se revit l'enfonçant sous la boue dans le clair de lune, et il frémit. Il aurait voulu enterrer la bête et oublier toute l'histoire ; mieux encore, il aurait voulu lui flanquer une claqué sur la croupe et la voir se mettre debout et partir au petit trot. Il mit des heures à la traîner derrière lui à travers le veld, jusqu'à la maison. Il était impossible d'ouvrir les portes : il dut la soulever et la faire passer par une fenêtre de la cuisine. Puis il se dit qu'il était absurde de la dépecer à l'intérieur – si du moins l'on pouvait considérer que la cuisine faisait partie de l'intérieur, avec ses plantes et ses oiseaux. Et il la hissa de nouveau jusqu'à la fenêtre, pour la faire passer dehors. Il eut le sentiment que quelque chose lui échappait, qu'il ne savait plus très bien pourquoi il avait fait tant de centaines de kilomètres, et dut marcher de long en large pendant un moment, les mains sur la figure, avant de se sentir mieux.

Il n'avait jamais, jusqu'alors, vidé un animal. Il n'avait pas d'autre instrument que son couteau de poche. Il fendit le ventre et enfonça le bras dans la fente ; alors qu'il s'attendait à rencontrer la chaleur du sang, il retrouva à l'intérieur de la chèvre l'humidité froide et collante de la vase. Il empoigna ce qu'il trouvait et tira, et les viscères vinrent rouler à ses pieds, bleus, violacés, roses ; il dut tirer la carcasse un peu plus loin avant de pouvoir continuer. Il enleva autant de peau que possible, mais pour couper les pieds et la tête, il lui fallut fouiller dans le hangar et y trouver une scie à élaguer. La carcasse écorchée qu'il suspendit finalement au plafond du cellier paraissait minuscule, comparée à la montagne de déchets qu'il enroula dans un sac et enfouit dans le gradin le plus élevé du jardin de rocaille. Ses mains et ses manches étaient ensanglantées ; il n'y avait pas d'eau à proximité ; il eut beau se récurer avec du sable, une escorte de mouches le suivit quand il repartit vers la maison.

Il nettoya la cuisinière et alluma du feu. Il n'avait ni pot ni marmite. Il découpa une cuisse et la tint au-dessus de la flamme jusqu'à ce qu'elle soit noircie à l'extérieur et que du jus en dégouline. Il mangea sans plaisir, une seule idée en tête : Que ferai-je une fois que la chèvre sera consommée ?

Il était sûr d'avoir pris froid. Sa peau lui paraissait brûlante et sèche, il avait mal à la tête, il avalait avec difficulté. Il prit des bocaux de verre qu'il alla remplir d'eau au réservoir. Sur le chemin du retour, ses forces l'abandonnèrent soudain et il dut s'asseoir. Assis au milieu du veld désert, la tête entre les genoux, il se permit de s'imaginer couché dans un lit propre, entre des draps blancs empesés. Il toussa, puis poussa un hululement de hibou, et entendit les sons se détacher de lui sans rendre le moindre écho. Bien que sa gorge lui fît mal, il recommença. C'était la première fois qu'il entendait sa propre voix depuis Prince Albert. Il pensa : Ici, je peux faire le bruit que je veux.

Quand la nuit tomba, il avait de la fièvre. Il traîna les sacs qui lui servaient de lit dans la première pièce et dormit là. Il fit un rêve : il était couché dans le dortoir de Huis Norenus, dans une obscurité totale. Il tendit la main et toucha la tête du lit de fer ; le matelas en coco dégageait une odeur de vieille urine. Ne voulant pas bouger de peur d'éveiller les garçons qui dormaient tout autour de lui, il resta allongé, les yeux ouverts pour ne pas sombrer à nouveau dans les périls du sommeil. Il est quatre heures, se dit-il ; à six heures, il fera jour. Aussi grands qu'il ouvrit les yeux il ne parvenait pas à distinguer l'emplacement de la fenêtre. Ses paupières s'alourdirent. Je tombe, pensa-t-il. Au matin, il se sentit plus robuste. Il mit ses souliers et partit à l'aventure dans la maison. Sur le haut d'une armoire, il trouva une valise ; mais elle ne contenait que des jouets cassés et des pièces de puzzle. Il n'y avait dans la maison rien qui pût lui être utile, rien qui lui donnât la moindre indication sur les raisons du départ de ces Visagie qui avaient vécu là avant lui.

La cuisine et le cellier vibraient de bourdonnements de mouches. Bien qu'il n'eût pas d'appétit, il fit un feu et fit bouillir un peu de viande de chèvre dans de l'eau, dans une boîte de conserve ayant contenu de la confiture. Dans le cellier il trouva des feuilles de thé dans un bocal ; il prépara du thé et retourna se coucher. Il commençait à tousser.

La boîte de cendres attendait dans un coin de la salle de séjour. Il espérait que sa mère, qui, dans un sens, se trouvait dans la boîte, et, dans un autre sens, n'y était pas, libérée,

devenue un esprit se mouvant librement dans l'air, était plus paisible maintenant qu'elle s'était rapprochée de sa terre natale.

Il trouvait une sorte de plaisir à s'abandonner à la maladie. Il ouvrit toutes les fenêtres et resta allongé à écouter les colombes, ou le silence. Tantôt il somnolait, tantôt il s'éveillait ; la journée se passa ainsi. Quand le soleil de l'après-midi déversa ses rayons sur lui, il ferma les volets.

Quand vint le soir, il délira à nouveau. Il tentait de traverser un paysage aride qui basculait et menaçait de le renverser par-dessus bord. Étendu à plat, il enfonça ses doigts dans le sol et se sentit chavirer dans les ténèbres.

Au bout de deux jours, les accès de chaleur et de froid cessèrent ; encore un jour, et il commença à recouvrer la santé. Dans le cellier, la chèvre puait. La leçon, s'il y avait une leçon, si des leçons se trouvaient enchâssées au sein des événements, semblait être qu'il ne fallait pas tuer d'animaux aussi gros. Il coupa une baguette en forme de fourche et se confectionna, avec la languette d'une vieille chaussure et des lanières de caoutchouc prélevées sur une chambre à air, un lance-pierres qui lui permettrait d'abattre les oiseaux dans les arbres. Il enterra les restes de la chèvre.

Il explora les baraqués d'une seule pièce qui s'élevaient à flanc de colline, derrière la ferme. Elles étaient bâties en brique et en mortier, avec un sol cimenté et un toit de tôle. Elles ne pouvaient pas être vieilles d'un demi-siècle. Mais, à quelques mètres de là, un petit rectangle de briques en pisé rongées par le temps se détachait sur le sol nu. Était-ce là que sa mère était née, au milieu d'un verger de figuiers de Barbarie ? Il alla chercher la boîte de cendres dans la maison, la posa au milieu du rectangle, et s'assit pour attendre. Ce qu'il attendait, il n'en savait rien ; de toute façon, cela n'arriva pas. Un scarabée détala. Le vent soufflait. Une boîte en carton était posée en plein soleil sur une dalle de boue séchée, et c'était tout. Il y avait, semblait-il, encore une tâche à effectuer ; laquelle ? il ne pouvait l'imaginer.

Il suivit tout du long la clôture qui entourait le domaine sans déceler de traces de la présence de voisins. Dans une auge

couverte d'une plaque de tôle, il trouva de la nourriture pour les moutons, moisie ; il prit une poignée de maïs concassé et la mit dans sa poche. Il retourna à la pompe et la manipula jusqu'à ce qu'il comprît comment fonctionnait le mécanisme de freinage. Il rattacha le câble cassé et mit fin à la danse folle et vaine de l'éolienne.

Il continuait à dormir dans la maison, mais il ne s'y sentait pas à l'aise. Errant d'une pièce à l'autre, il se sentait aussi peu substantiel que de l'air. Il chantait tout seul et entendait l'écho de sa voix rebondir sur les murs et le plafond. Il transporta son lit dans la cuisine, d'où il pouvait au moins voir quelques étoiles à travers le trou du toit.

Il passait ses journées près du réservoir. Un matin, il enleva tous ses vêtements et les lava en les battant contre le mur de ciment, debout dans l'eau jusqu'à la poitrine ; tout le reste du jour, pendant que les vêtements séchaient, il dormit à l'ombre d'un arbre.

Le moment vint de rendre sa mère à la terre. Il essaya de creuser un trou à l'ouest du réservoir, sur la crête de la colline, mais à deux centimètres de la surface, sa bêche se heurta au rocher. Il alla donc à la limite de ce qui avait été de la terre cultivée, en contrebas du réservoir, et creusa un trou où il pouvait enfoncer le bras jusqu'au coude. Il plaça le sachet de cendres dans le trou et déversa dessus la première pelletée de terre. Puis il fut saisi de doutes. Il ferma les yeux et se concentra, espérant qu'une voix viendrait l'assurer que ce qu'il faisait était bien – la voix de sa mère, si elle avait encore une voix, ou bien une voix n'appartenant à personne, ou même sa propre voix, qui lui disait parfois ce qu'il convenait de faire. Mais rien ne vint. Il sortit donc le sachet du trou, assumant personnellement la responsabilité de ce geste, et entreprit de défricher un carré de quelques mètres au milieu du champ. Puis, se courbant pour éviter qu'elles ne soient emportées par le vent, il répartit sur le sol les fines paillettes grises, après quoi il retourna la terre méthodiquement à la bêche.

Ce fut le début de sa vie de cultivateur. Sur une étagère, dans le hangar, il avait trouvé un paquet de graines de potiron, dont il avait déjà grillé et mangé quelques-unes pour passer le

temps ; il avait toujours les grains de maïs, et il avait même ramassé par terre, dans le cellier, un haricot unique. Il mit une semaine à défricher le terrain près du réservoir et à rétablir le réseau de rigoles qui permettait l'irrigation. Ensuite, il sema un petit carré de potiron et un petit carré de maïs ; un peu plus loin, au bord de la rivière, à un endroit où il faudrait porter l'eau, il planta son haricot, qui pourrait ainsi, s'il poussait, grimper aux épineux.

Il vivait essentiellement d'oiseaux qu'il tuait avec son lance-pierres. Il partageait ses journées entre cette forme de chasse, à laquelle il se livrait à proximité de la ferme, et le travail de la terre. Il connaissait son moment de plaisir le plus intense au coucher du soleil, lorsqu'il tournait le robinet du réservoir et voyait l'eau ruisseler, courir dans les canaux et imbiber la terre, dont l'ocre clair passait alors au brun foncé. C'est que je suis un jardinier, se disait-il ; telle est ma nature. Il affûta sur une pierre la lame de sa bêche, pour mieux apprécier encore l'instant où elle fendait le sol. Le désir de planter avait été ranimé en lui ; il suffit de quelques semaines pour que toutes ses heures de veille soient étroitement assujetties à cette parcelle de terre qu'il avait commencé à cultiver et aux graines qu'il y avait semées. Il arrivait, surtout le matin, qu'un accès de jubilation s'emparât de lui à l'idée que seul, à l'insu de tous, il faisait fleurir cette terre abandonnée. Mais parfois, à la jubilation succédait une souffrance qui avait un lien obscur avec l'avenir ; et ce n'était qu'en se mettant vigoureusement au travail qu'il pouvait éviter de sombrer dans la tristesse.

À force de pomper, le trou de forage tarissait, et ne fournissait plus qu'un filet d'eau maigre et intermittent. Le souhait le plus ardent de K devint alors de voir se rétablir le débit de l'eau jaillie du sol. Il ne pompait que la quantité nécessaire pour son jardin, laissant le niveau baisser dans le réservoir au point de ne plus atteindre que quelques centimètres, et regardant sans émotion le marécage se dessécher, la boue se transformer en croûte, l'herbe flétrir, les grenouilles se mettre sur le dos et mourir. Il ignorait le processus par lequel les eaux souterraines se recréent, mais il savait que la prodigalité était un mal. Il n'arrivait pas à imaginer ce qui s'étendait sous ses pieds : lac, rivière, vaste

mer intérieure, étang profond au point de ne pas avoir de fond ? Chaque fois qu'il défaisait le frein, que la roue de l'éolienne tournait et que l'eau coulait, il lui semblait assister à un miracle ; il se penchait par-dessus le mur du réservoir, fermait les yeux, et laissait l'eau ruisseler sur ses doigts.

Il vivait au rythme du lever et du coucher du soleil, dans une enclave qui échappait au temps. Le Cap, la guerre, le parcours qui l'avait amené à la ferme s'enfonçaient de plus en plus dans l'oubli.

Un jour, revenant à la maison à midi, il trouva la porte de devant grande ouverte ; il contemplait encore ce spectacle stupéfiant lorsqu'un personnage surgi de l'intérieur se matérialisa dans la lumière du soleil. C'était un jeune homme pâle et grassouillet vêtu d'un uniforme kaki. « Vous travaillez ici ? » Telles furent les premières paroles de l'inconnu. Debout en haut des marches, il avait une attitude de propriétaire. K ne put que hocher la tête. « C'est la première fois que je vous vois, reprit le nouveau venu, vous vous occupez du domaine ? » K fit oui de la tête. « Quand est-ce que la cuisine s'est effondrée comme ça ? » demanda-t-il. Cherchant ses mots, K bafouilla. L'inconnu ne détachait pas son regard de la bouche déformée de K. Il parla à nouveau. « Vous ne savez pas qui je suis, n'est-ce pas ? Je suis le petit-fils du patron Visagie. »

K enleva ses sacs de la cuisine et les installa dans une des baraques de la colline, laissant la maison au nouveau Visagie. Il se sentait envahi par la stupidité sans espoir qui lui était jadis familière, et dont il s'efforça de contrecarrer la montée. Peut-être ne restera-t-il qu'un jour ou deux, pensa-t-il, quand il aura vu qu'ici, il n'y a rien d'assez bon pour lui ; ce sera peut-être lui qui partira, et moi qui resterai.

Mais il s'avéra que le petit-fils ne pouvait pas partir.

Le soir même, comme K avait allumé un feu sur la colline et faisait griller deux ramiers pour son dîner, le jeune homme sortit de l'ombre et traîna si longtemps alentour que K se sentit obligé de lui proposer une part de son repas. Il dévora avec un appétit d'adolescent affamé. Il n'y en avait pas assez pour deux. Puis il raconta enfin son histoire. « Quand vous irez à

Prince Albert, je vous demande de ne dire à personne que je suis ici », commença-t-il. Il révéla à K qu'il avait déserté. La veille au soir, il était descendu furtivement d'un train militaire arrêté sur une voie de garage à Kruidfontein et il avait marché à travers champs toute la nuit, pour arriver enfin à la ferme qui avait marqué ses souvenirs d'écolier. « Dans le temps, on passait tous les Noëls ici, en famille, raconta-t-il. De la famille, il en arrivait ici jusqu'à ce que la maison soit pleine à craquer. Je n'ai jamais vu des repas comme on en faisait à l'époque. Jour après jour, ma grand-mère entassait des plats sur la table, rien que de la bonne nourriture de la campagne, et on les mangeait jusqu'à la dernière miette. De l'agneau du Karoo comme on n'en déguste plus jamais. » Assis sur ses talons à tisonner le feu, K écoutait à peine, se disant : Je me suis laissé croire que j'avais trouvé une de ces îles qui n'ont pas de propriétaire. Maintenant, j'apprends la vérité. Maintenant, j'apprends ma leçon.

Plus le petit-fils parlait, plus il devenait vêtement. Il était anémique, proclama-t-il ; il avait le cœur fragile, c'était dans son dossier, personne ne le niait, et pourtant, voilà qu'ils l'envoyaient au front. Ils rappelaient les employés, les fonctionnaires, et ils les envoyaient au front. Est-ce qu'ils croyaient pouvoir se passer d'employés ? Est-ce qu'ils pensaient pouvoir faire la guerre sans trésorier-payeur, sans administration du Trésor ? Si la police venait à sa recherche, que ce soit la police civile ou la police militaire, s'ils venaient pour le reprendre et faire de lui un exemple, K devrait faire l'imbécile. Il fallait qu'il joue les idiots et qu'il ne révèle rien. Entre-temps, lui, le petit-fils, s'aménagerait une cachette. Il connaissait la maison : il se trouverait un endroit où ils n'auraient jamais l'idée de le chercher. Il vaudrait mieux que K ne connaisse pas sa cachette. K pourrait-il lui trouver une scie ? Il lui fallait une scie ; il voulait se mettre au travail dès le lendemain matin. K promit de chercher. Il y eut un long silence. « C'est tout ce que vous mangez ? » demanda le petit-fils. K hocha la tête. « Vous devriez planter des pommes de terre, dit le petit-fils. Pommes de terre, oignons, maïs – tout peut pousser ici, à condition d'arroser suffisamment. C'est de la bonne terre. Je serais bien étonné que vous ne fassiez pas pousser deux ou trois légumes pour vous du côté du

réervoir. » K sentit son cœur se serrer de déception : même le réservoir était connu. « Mes grands-parents ont eu de la chance de te trouver, continua le petit-fils. Ce n'est pas facile, de nos jours, de trouver de bons domestiques. Comment t'appelles-tu ? — Michael », répondit K. La nuit était tombée. Le petit-fils se leva, hésitant. « Tu n'as pas de lampe ? demanda-t-il. — Non », répondit K ; et il le regarda descendre la pente précautionneusement au clair de lune.

Le matin vint ; il n'avait plus rien à faire. Il ne pouvait pas aller au réservoir sans trahir l'existence de son potager. Il s'assit sur ses talons, adossé au mur de la baraque, sentant le soleil chauffer son corps, sentant le temps s'écouler, jusqu'au moment où le petit-fils gravit à nouveau la pente. Il a dix ans de moins que moi, se dit K. L'escalade lui mettait le feu au visage.

« Michael, il n'y a rien à manger ! se plaignit le jeune homme. Tu ne vas donc jamais faire les courses ? » Sans attendre de réponse, il ouvrit la porte de la baraque et jeta un coup d'œil à l'intérieur. Il sembla sur le point de faire une réflexion, mais s'interrompit.

— Combien est-ce qu'ils te paient, Michael ? demanda-t-il.

Il me prend vraiment pour un idiot, pensa K. Il me prend pour un idiot qui dort par terre comme un animal, qui vit d'oiseaux et de lézards, qui ignore l'existence de l'argent. Il regarde l'insigne de mon béret et se demande quel enfant me l'a donné après l'avoir trouvé dans une pochette surprise.

— Deux rands, répondit K. Deux rands par semaine.

— Et quelles nouvelles as-tu de mes grands-parents ? Ils ne viennent jamais ici ?

K resta muet.

— D'où viens-tu ? Tu n'es pas d'ici, n'est-ce pas ?

— Je me suis promené un peu partout, dit K. J'ai même été au Cap.

— Il n'y a pas de moutons sur les terres ? demanda le petit-fils. Il n'y a pas de chèvres ? Il me semble que j'ai vu des

chèvres hier, une douzaine de chèvres au-delà du réservoir ? » Il regarda sa montre. « Viens, allons chercher les chèvres.

K se rappela la chèvre dans la boue.

— Ces chèvres-là sont devenues sauvages, dit-il. Vous n'arriverez jamais à les attraper.

— Nous les attraperons au réservoir. À deux, on se débrouillera.

— Elles viennent au réservoir la nuit, dit K. Pendant la journée, elles vont dans le veld. » Il se dit en lui-même : un soldat sans arme. Un petit garçon qui joue à l'aventure. Pour lui, le domaine n'est qu'un lieu d'aventure. Il reprit : « Oubliez les chèvres, je vais vous trouver de quoi manger. »

Pendant qu'un bruit de scie venait de la maison, K prit son lance-pierres et descendit à la rivière, où, en une heure, il tua trois moineaux et un ramier. Il apporta les oiseaux morts à la porte de devant et frappa. Le petit-fils, torse nu, couvert de sueur, vint lui ouvrir.

— Très bien, dit-il. Peux-tu me les nettoyer rapidement ? Merci d'avance.

K leva devant lui les quatre oiseaux morts, leurs pattes réunies dans un enchevêtement de griffes. Du sang perlait au bout du bec d'un des moineaux.

— Si petits que vous ne les sentez pas passer, dit-il. Vous ne risquez pas de vous salir, même pas le petit doigt.

— Nom de Dieu, qu'est-ce que ça veut dire ? lança le petit-fils Visagie. Qu'est-ce que c'est que ces conneries ! Si tu veux dire quelque chose, dis-le ! Pose ça là, je m'en occuperai !

K déposa donc les quatre oiseaux sur le stoep, devant l'entrée principale, et s'en alla.

Les premières feuilles de potiron, larges et courtes, pointaient du sol ici et là. K ouvrit la vanne une dernière fois et regarda l'eau se répandre dans le champ lentement, assombrissant la terre. Au moment où on a le plus besoin de moi, pensa-t-il, j'abandonne mes enfants. Il referma la vanne et plia vers le bas la tige de la soupape jusqu'à ce que le

robinet soit bloqué en position fermée, empêchant ainsi l'eau de parvenir jusqu'à l'abreuvoir où buvaient les chèvres.

Il rapporta quatre bocaux pleins d'eau, qu'il mit sur les marches. Portant de nouveau sa chemise, le petit-fils, debout, les mains dans les poches, contemplait le lointain. Au bout d'un long silence, il parla. « Michael, dit-il, ce n'est pas moi qui te paie, et je ne peux pas me permettre de te renvoyer de la ferme comme ça. Mais il faut que nous travaillions ensemble, sans quoi... » Il tourna les yeux vers K.

Ce fut comme si ces paroles, malgré leur signification incertaine – accusation, menace, réprimande ? –, étouffaient K. C'est un genre qu'il se donne, se dit-il pour se rassurer ; restons calme. Il sentit cependant la stupidité monter à nouveau en lui comme un brouillard. Il ne savait plus que faire de sa figure. Il se frotta la bouche et fixa les souliers bruns du petit-fils, pensant : On ne trouve plus de chaussures comme ça dans les magasins. Il s'efforça de se raccrocher à cette pensée pour retrouver son équilibre.

« Je veux que tu ailles à Prince Albert pour moi, Michael, dit le petit-fils. Je vais te donner une liste de choses dont j'ai besoin, et de l'argent. Je te donnerai aussi quelque chose pour toi. Ne parle à personne. Ne dis pas que tu m'as vu, ne dis pas pour qui tu fais des achats. Ne dis pas que tu fais des achats pour quelqu'un. Ne prends pas tout dans la même boutique. Prends-en la moitié chez Van Rhyn et l'autre moitié au café. Ne t'arrête pas pour bavarder, tu n'as qu'à dire que tu es pressé. Tu comprends ? »

Fais que je ne m'égare pas, pensa K. Il hocha la tête. Le petit-fils continua.

« Michael, je m'adresse à toi comme un être humain peut parler à un autre. C'est la guerre ; des gens meurent. Moi, je ne suis en guerre avec personne. J'ai fait la paix ; ma paix personnelle. Tu comprends ? Je fais la paix avec tout le monde. Ici, à la ferme, il n'y a pas de guerre. Toi et moi, nous pouvons vivre ici tranquillement jusqu'à ce qu'ils aient fait la paix partout. Personne ne viendra nous déranger. Un jour ou l'autre, nécessairement, la paix viendra.

« J'ai travaillé au bureau du payeur aux armées, Michael, je sais ce qui se passe. Je sais combien d'hommes s'éclipsent chaque mois, lieu de résidence inconnu, paie suspendue, dossier ouvert. Tu sais de quoi je parle ? Je pourrais te donner des chiffres qui t'étonneraient. Je ne suis pas le seul. Bientôt, je te le dis, ils ne vont plus avoir assez d'hommes, non, ils n'auront plus assez d'hommes pour poursuivre ceux qui s'enfuient ! Le pays est vaste ! Regarde autour de toi ! Tous ces endroits où aller ! Tous ces endroits où se cacher !

« Tout ce que je veux faire, c'est me rendre invisible pendant un petit moment. Ils ne tarderont pas à renoncer. Je ne suis qu'un petit poisson dans un grand océan. Mais j'ai besoin de ta coopération, Michael. Il faut que tu m'aides. Sans quoi nous n'avons pas d'avenir, ni l'un ni l'autre. Tu comprends ? »

K quitta donc le domaine, muni de la liste des articles dont le petit-fils avait besoin et d'une somme de quarante rands, en billets. Il ramassa une vieille boîte de conserve au bord du chemin et, arrivé à la barrière du domaine, mit l'argent dans la boîte de conserve et la cacha sous une pierre. Puis il partit à travers champs, gardant le soleil sur sa gauche et évitant les habitations. Dans l'après-midi, il commença à grimper, jusqu'au moment où les maisons blanches et proprettes de la ville de Prince Albert apparurent en dessous de lui, à l'ouest. Restant dans les collines, il contourna la ville et rejoignit la route qui montait au Swartberg. Il cheminait lentement dans l'ombre qui s'épaississait, portant le manteau de sa mère pour se protéger du froid.

Arrivé bien au-dessus de la ville, il partit à la recherche d'un endroit où dormir et trouva une grotte qui avait visiblement déjà été utilisée par des campeurs. Il y avait un foyer de pierres, et une litière de thym sec et parfumé couvrait le sol. Il fit un feu et grilla un lézard qu'il avait tué à coups de pierre. Le rond de ciel qu'il voyait au-dessus de lui devint bleu foncé, et des étoiles apparurent. Il se pelotonna sur lui-même, glissa ses mains dans ses manches, et s'abandonna au sommeil. Il était déjà difficile de croire qu'il avait connu un homme qui se présentait comme le petit-fils des Visagie et qui avait essayé de le transformer en domestique. Il lui suffirait

d'un jour ou deux, se dit-il, pour oublier le jeune homme et ne plus se rappeler que le domaine.

Il pensa aux feuilles de potiron qui sortaient de la terre. Demain sera leur dernier jour, pensa-t-il : le lendemain, elles se flétriront, et le surlendemain, elles mourront, pendant que moi, je suis ici, dans la montagne. Si je partais au lever du soleil et que je courais toute la journée, j'arriverais peut-être à temps pour les sauver, elles et toutes les autres graines qui vont mourir sous la terre, bien qu'elles ne le sachent pas, qui ne verront jamais la lumière du jour. Un cordon de tendresse partait de lui et s'étirait jusqu'au carré de terre près du réservoir ; il fallait le couper. Il lui semblait qu'on ne pouvait couper ce genre de cordon qu'un certain nombre de fois avant de le condamner à ne plus jamais repousser.

Il passa une journée dans l'oisiveté, assis à l'entrée de sa grotte, contemplant les pics lointains sur lesquels persistaient des plaques de neige. Il avait faim, mais ne fit rien pour soulager sa faim. Au lieu d'écouter les protestations de son corps, il s'efforça d'écouter le grand silence qui l'entourait. Il s'endormit facilement et rêva qu'il courait aussi vite que le vent le long d'une route dégagée, tandis que le chariot flottait derrière lui sur des pneus qui effleurait à peine le sol.

Les versants de la vallée étaient si abrupts que le soleil n'émergeait pas avant midi et qu'il descendait derrière les sommets de l'ouest dès le milieu de l'après-midi. Tout le temps, il avait froid. Il alla donc plus haut, montant en zigzag jusqu'à ce que la route du col disparût à sa vue ; il parvint ainsi à dominer la vaste plaine du Karoo, et vit Prince Albert à des kilomètres en dessous de lui. Il découvrit une autre grotte et coupa des broussailles pour en couvrir le sol. Il pensa : Maintenant, à coup sûr, je suis arrivé aussi loin que l'homme peut arriver ; à coup sûr, personne ne sera assez fou pour traverser ces plaines, gravir ces montagnes, explorer ces rochers pour me trouver ; à coup sûr, maintenant que dans le monde entier je suis le seul à savoir où je suis, je peux me considérer comme perdu.

---

<sup>1</sup> *Stoep* : sorte de grand perron (*NdT*).

Tout le reste était derrière lui. Le matin, quand il se réveillait, il n'était confronté qu'à l'énorme bloc du jour à venir, un seul jour à la fois. Il se voyait sous l'aspect d'un terme se frayant un chemin à travers un rocher. Il semblait n'y avoir rien d'autre à faire que de vivre. Assis, il bougeait si peu qu'il n'aurait pas été surpris de voir des oiseaux venir se percher sur ses épaules.

Au prix d'un effort de vision, il parvenait parfois à distinguer un petit insecte qui était une voiture, rampant là-bas, tout en bas, dans la rue principale de la ville-jouet posée sur la plaine ; mais même par les jours les plus calmes, aucun son ne l'atteignait, hormis le trottinement des bestioles sur le sol, le bourdonnement des mouches qui ne l'oubliaient pas, et le battement du sang dans ses oreilles.

Il ne savait pas ce qui allait se passer. L'histoire de sa vie n'avait jamais été intéressante ; jusqu'alors, il s'était toujours trouvé quelqu'un pour lui dire ce qu'il devait faire, au fur et à mesure ; mais à présent, il n'y avait plus personne, et la meilleure attitude semblait être d'attendre.

Il se rappela Wynberg Park, un des endroits où il avait travaillé autrefois. Il revit les jeunes mères qui amenaient leurs enfants jouer sur les balançoires, et les couples allongés à l'ombre des arbres, et les canards vert et brun dans l'étang. Sans doute l'herbe n'avait-elle pas cessé de pousser à Wynberg Park sous prétexte qu'il y avait une guerre, sans doute les feuilles n'avaient-elles pas cessé de tomber. On aurait toujours besoin de gens pour tondre l'herbe et ramasser les feuilles. Mais il n'était plus sûr qu'il lui convenait désormais de vivre au milieu des pelouses vertes et des chênes. Le souvenir de Wynberg Park évoquait en lui une terre plus végétale que minérale, formée des feuilles décomposées de l'année précédente et de l'année d'avant et ainsi de suite depuis le commencement des temps, une terre si molle qu'on pouvait la creuser sans jamais venir à bout de sa mollesse ; à Wynberg Park, on pouvait creuser jusqu'au centre de la terre, et ne rencontrer tout du long que du frais, de l'obscur, de l'humide, du mou. Je n'ai plus d'amour pour ce genre de terre, pensa-t-il, je ne désire plus sentir ce genre de terre entre mes

doigts. Ce que je veux, ce n'est plus le vert et le brun, mais le jaune et le rouge ; plus l'humide, mais le sec ; plus le sombre, mais le clair ; plus le mou, mais le dur. Je deviens une autre espèce d'homme, pensa-t-il, s'il existe deux espèces d'hommes. Si je me coupais, pensa-t-il, tendant les poignets, regardant ses poignets, le sang ne jaillirait plus de moi, il suinterait, et après avoir un peu suinté, la coupure sécherait et guérirait. De jour en jour, je deviens plus petit, plus sec, plus dur. Si je devais mourir ici, assis à l'entrée de ma grotte, le regard tourné vers la plaine, les genoux sous le menton, une journée suffirait pour que le vent me dessèche et je serais conservé tout entier, tel quel, comme un voyageur du désert englouti dans une tempête de sable.

Au cours des premières journées qu'il passa dans la montagne, il alla se promener, retourna des pierres, rongea des racines et des bulbes. Une fois, il ouvrit un nid de fourmis et mangea des larves une à une. Elles avaient un goût de poisson. Mais peu à peu, il cessa de vivre comme une aventure la recherche de la nourriture et de la boisson. Il n'explora pas son nouvel univers. Il ne transforma pas sa grotte en maison, il ne tint aucun décompte des jours qui s'écoulaient. Il n'y avait rien à espérer, rien à attendre, sinon un spectacle renouvelé chaque matin : l'ombre de la cime qui descendait vers lui de plus en plus vite jusqu'au moment où, d'un seul coup, il se retrouvait baigné de soleil. Il restait assis ou allongé à l'entrée de la grotte, plongé dans une sorte d'hébétude, trop fatigué pour remuer, ou peut-être trop inerte. Quelquefois, il passait l'après-midi entier à dormir. Il se demandait s'il avait atteint ce qu'on appelle la félicité. Un jour, il y eut des nuages sombres et de la pluie, après quoi de minuscules fleurs roses surgirent partout dans la montagne, des fleurs dénuées de feuilles, autant qu'il put voir. Il mangea des poignées de fleurs et il eut mal au ventre. Plus les jours devenaient chauds, plus les torrents coulaient vite : il ne voyait pas pourquoi. À cette eau de montagne, fraîche et pure, il manquait la saveur amère de l'eau venue des profondeurs de la terre. Ses gencives saignaient ; il buvait ce sang.

Enfant, K avait eu faim, comme tous les enfants de Huis Norenius. La faim en avait fait des animaux qui volaient dans

les assiettes de leurs voisins et escaladaient la clôture de la cour de la cuisine pour chiper dans les poubelles des os et des épluchures. Mais avec l'âge, cette exigence avait disparu. Quelle qu'eût été la nature de la bête qui hurlait autrefois en lui, la faim la réduisit au silence. Les dernières années qu'il passa à Huis Norenius furent les meilleures : il n'y avait plus de grands pour le tourmenter, et il pouvait se réfugier dans son recoin favori, derrière le hangar, sans que personne vînt l'ennuyer. Un des professeurs avait coutume de forcer ses élèves à rester assis les mains sur la tête, les lèvres serrées et les yeux fermés, pendant qu'il passait dans les rangs, sa longue règle à la main. Avec le temps, cette posture cessa de représenter une punition pour K et devint une voie d'accès à la rêverie ; il se revoyait assis les mains sur la tête au long des chauds après-midi, au son du roucoulement des pigeons dans les eucalyptus et de la mélopée venue des autres salles de classe, luttant contre une torpeur délicieuse. Maintenant, devant sa caverne, il nouait parfois ses doigts derrière sa tête, fermait les yeux et vidait son esprit, ne désirant rien, n'espérant rien.

D'autres fois, il revenait en pensée au jeune Visagie dans sa cachette, où qu'elle fût, qu'il fût dans le noir, sous le plancher, au milieu des crottes de souris, ou enfermé dans un placard du grenier, ou encore tapi derrière un buisson, dans le veld de son grand-père. Il se rappelait la belle paire de brodequins : quel gâchis de les porter quand on vivait dans un trou.

Il lui devint difficile de ne pas fermer ses yeux éblouis par le soleil. Une pulsation vibrait en lui, qui ne le quittait plus ; des élancements lumineux lui transperçaient le crâne. Puis il lui fut impossible de rien garder ; même l'eau lui donnait des nausées. Un jour, il se sentit trop fatigué pour se lever de son lit dans la grotte ; le manteau noir cessa de lui tenir chaud. Il tremblait sans cesse. Il lui apparut qu'il risquait de mourir, lui ou son corps, c'était la même chose, qu'il allait peut-être rester couché là jusqu'à ce qu'au-dessus de lui les lichens s'assombrissent devant ses yeux, que ses os allaient peut-être blanchir en ce lieu lointain, mettant un point final à son histoire.

Il mit un jour entier à descendre de la montagne. Ses jambes chancelaient, des coups résonnaient dans sa tête ; chaque fois qu'il regardait en bas, il était pris de vertiges et devait s'accrocher au sol jusqu'à ce que le tournis s'arrête. Quand il se trouva enfin au niveau de la route, la vallée était déjà plongée dans l'ombre ; les dernières lueurs du jour s'éteignaient lorsqu'il entra dans la ville. Une odeur de fleurs de pêcher l'enveloppa. Il y avait aussi une voix qui venait de partout, la voix calme et unie qu'il avait entendue le jour où il avait vu Prince Albert pour la première fois. Debout au début de la Grand-Rue, au milieu des jardins verdoyants, il ne parvenait pas, bien qu'il tendît l'oreille, à distinguer un mot du chant lointain et monotone qui, au bout d'un moment, se mêla au gazouillis des oiseaux dans les arbres pour laisser enfin place au son de la musique.

Il n'y avait personne dans la rue. K se coucha sur le seuil de l'agence locale de la Volkskas, un petit tapis en caoutchouc glissé sous sa tête. Dès que son corps se fut refroidi, il se mit à frissonner. Il dormit par à-coups, serrant les mâchoires tant la tête lui faisait mal. La lumière d'une lampe-torche le réveilla, mais il ne pouvait la dissocier du rêve dans lequel il était pris. Il répondit aux questions de la police d'une façon confuse, par des cris et des halètements. « Non !... Non !... Non !... » : le mot jaillissait de ses poumons comme un râle. Ne comprenant rien, écœurés par son odeur, ils le poussèrent dans le car, le conduisirent au poste et l'enfermèrent avec cinq autres hommes dans une cellule où il retomba dans son sommeil fiévreux, coupé d'accès de tremblements.

Au matin, quand ils firent sortir les prisonniers pour la toilette et le petit déjeuner, K avait retrouvé sa raison, mais ne pouvait se tenir debout. Il s'en excusa auprès du planton : « J'ai des crampes aux jambes, ça va passer », expliqua-t-il. Le planton appela l'agent de service. Ils observèrent pendant un moment le personnage squelettique qui, adossé au mur, frottait ses mollets mis à nu ; puis, à eux deux, ils transportèrent K dans la cour, où il se crispa sous le soleil brillant, et ordonnèrent d'un geste à un autre prisonnier de lui donner à manger. K accepta une tranche d'épaisse bouillie de maïs,

mais avant même que la première cuillerée n'eût atteint sa bouche, il fut saisi de nausées.

Personne ne savait d'où il venait. Il n'avait pas de papiers sur lui, pas même une carte verte. Sur le registre d'écrou, il fut désigné comme : « Michael Visagie – Âge apparent : 40 – SDF – Sans emploi » ; les chefs d'inculpation suivants furent retenus contre lui : avoir quitté sans autorisation sa circonscription de résidence, être dépourvu de pièce d'identité, avoir violé le couvre-feu, et avoir fait du tapage en état d'ébriété. Attribuant sa faiblesse physique et son incohérence aux ravages de l'alcool, ils lui permirent de rester dans la cour alors que les autres prisonniers étaient ramenés à leurs cellules, puis, à midi, ils le chargèrent à l'arrière du car et le conduisirent à l'hôpital. Là, on le déshabilla et on l'allongea, nu, sur une alèse en caoutchouc où une jeune infirmière le lava, le rasa et lui passa une chemise blanche. Il n'éprouva aucune honte. « Dites-moi, demanda-t-il à l'infirmière, j'ai toujours voulu savoir qui était le prince Albert ? » Elle ne prêta aucune attention à sa question. « Et le prince Alfred, qui était-ce ? Il y a bien un prince Alfred, n'est-ce pas ? » Il attendit que le linge chaud et doux touche son visage, fermant les yeux, souhaitant ce contact.

Il se retrouva donc à nouveau couché dans des draps propres, à l'écart du bâtiment principal, dans une annexe située à l'arrière de l'hôpital, longue construction en bois et en tôle qui n'hébergeait, autant qu'il put voir, que des enfants et des vieillards. Au bout de longs fils, une rangée d'ampoules électriques pendaient des poutres nues et se balançaient à contretemps. Un tuyau reliait son bras à un flacon suspendu à un support ; s'il le désirait, il pouvait regarder du coin de l'œil le niveau baisser d'heure en heure.

Une fois, en s'éveillant, il vit une infirmière et un policier, à l'entrée de la salle, regarder dans sa direction et échanger des chuchotements. Le policier avait sa casquette sous le bras.

Le soleil de l'après-midi déversait par la fenêtre une lumière éclatante. Une mouche se posa sur ses lèvres. Il la chassa de la main. Elle décrivit un cercle et revint se poser. Il

se laissa faire ; sa lèvre se soumit aux investigations froides de la minuscule trompe.

Un garçon de salle entra avec un chariot. Tout le monde reçut un plateau sauf K. L'odeur de la nourriture lui fit venir l'eau à la bouche. C'était la première fois qu'il avait faim depuis longtemps. Il n'était pas sûr qu'il désirait être de nouveau asservi à la faim ; mais un hôpital, semblait-il, était un lieu destiné aux corps, où les corps réclamaient leur dû.

Le crépuscule tomba, puis la nuit. Quelqu'un alluma les lumières, en deux fois, par groupe de trois ampoules.

K ferma les yeux et s'endormit. Quand il les rouvrit, les lumières étaient encore allumées. Puis il les vit baisser et s'éteindre. Le clair de lune tombait des fenêtres, dessinant sur le sol quatre dalles d'argent. Quelque part dans le voisinage, un moteur Diesel crachota. La lumière revint, mise en veilleuse. Il s'endormit.

Le matin, il mangea et garda un petit déjeuner de bouillie pour bébé et de lait. Il se sentait assez fort pour se lever, mais n'osa pas le faire jusqu'au moment où il vit un vieil homme passer une robe de chambre sur son pyjama et quitter la salle. Il fit alors les cent pas le long de son lit ; il se sentait bizarre, avec sa longue chemise d'hôpital.

Il y avait dans le lit d'à côté un jeune garçon dont le bras n'était plus qu'un moignon couvert de pansements. « Qu'est-ce qui s'est passé ? » demanda K. Le garçon se détourna sans rien répondre.

Si je pouvais récupérer mes habits, pensa K, je m'en irais. Mais à côté de son lit, le placard était vide.

À midi, il mangea de nouveau. « Mange tant que tu peux, dit le garçon de salle qui lui apporta son repas, la grande faim est encore à venir. » Puis il reprit son parcours, poussant devant lui le chariot chargé de nourriture. Cette remarque avait quelque chose d'étrange. K le suivit des yeux à travers la salle. Arrivé à l'autre bout, le garçon de salle sentit le regard de K et lui adressa un sourire mystérieux ; mais quand il revint chercher le plateau, il ne voulut rien dire de plus.

Le soleil qui frappait le toit de tôle transformait la salle en fournaise. K somnolait, les jambes écartées. À un moment, il s'éveilla de sa torpeur pour voir, debout au-dessus de lui, le même policier et la même infirmière. Il referma les yeux ; quand il les ouvrit, ils étaient partis. La nuit tomba.

Le matin, une infirmière vint le chercher et le conduisit jusqu'au banc, dans le bâtiment principal, où il attendit son tour pendant une heure. « Comment vous sentez-vous aujourd'hui ? » demanda le médecin. K hésita, ne sachant que répondre, et le médecin cessa d'écouter. Il dit à K de respirer et écouta le bruit de sa respiration dans sa poitrine. Il chercha à détecter des signes éventuels d'infection vénérienne. L'examen dura deux minutes. Il écrivit quelque chose dans un classeur marron posé sur son bureau. « Avez-vous déjà consulté un médecin pour votre bouche ? demanda-t-il tout en écrivant. — Non, répondit K. — Vous pourriez la faire rectifier, vous savez », dit le médecin ; mais il ne proposa pas de la rectifier.

K regagna son lit et attendit, les mains sous la tête, le retour de l'infirmière, qui lui apporta des vêtements : un caleçon, une chemise et un short kaki, bien repassés. « Mettez-les », dit-elle ; et elle partit s'affairer ailleurs. Assis dans son lit, K s'habilla. Le short était trop grand. Debout, il devait le retenir par la ceinture pour éviter qu'il ne descende. Il aperçut alors le policier à l'entrée de la salle. « Il est trop grand, dit-il à l'infirmière. Je ne peux pas avoir mes vêtements à moi ? — On va vous rendre vos vêtements au bureau », répondit-elle. Le policier le conduisit tout le long du couloir jusqu'au bureau d'accueil et reçut des mains de la réceptionniste un paquet enveloppé dans du papier d'emballage. Aucune parole ne fut échangée. Un car bleu était garé dans le parc de stationnement. K attendit que l'arrière soit ouvert ; le goudron était si chaud sous ses pieds nus qu'il lui fallait danser sur place.

Il s'attendait à être ramené au poste de police, mais ils traversèrent la ville et firent cinq kilomètres le long d'un chemin de terre jusqu'à un camp qui se dressait au milieu du veld. Depuis son poste d'observation dans la montagne, K avait vu le rectangle ocre de Jakkalsdrif, mais il avait supposé qu'il s'agissait d'un chantier. Il n'avait pas imaginé un instant

qu'il pouvait s'agir d'un camp de réinsertion, que des gens demeuraient dans les tentes et dans les baraquements en bois nu et en tôle, que l'ensemble des constructions était entouré d'une palissade de trois mètres de haut surmontée d'un fil barbelé. Quand il descendit du car, tenant d'une main la ceinture de son short, il le fit sous les yeux curieux de cent adultes et enfants internés dans le camp qui s'étaient rangés le long de la clôture de chaque côté de l'entrée.

Près de l'entrée, il y avait une petite baraque pourvue d'une véranda où deux plantes grasses identiques, d'un vert grisâtre, poussaient dans deux caisses de terre. Sous l'auvent se tenait un gros homme portant un uniforme militaire. K reconnut le béret bleu du Free Corps. Le policier salua l'homme et ils se retirèrent ensemble dans la baraque. Son colis sous le bras, K dut subir seul les regards inquisiteurs de la foule. Il fixa d'abord un point lointain, puis ses pieds ; il ne savait quelle contenance adopter. « Où est-ce que t'as fauché cette culotte ? » lança quelqu'un. « Sur la corde à linge du sergent ! » répliqua une autre voix ; des rires fusèrent.

Puis un autre militaire du Free Corps sortit de la hutte. Il ouvrit la grille d'entrée du camp et guida Michael au-delà de la foule, à travers la cour de rassemblement en terre battue, jusqu'à un des baraquements en bois et en tôle. Il faisait sombre à l'intérieur ; il n'y avait pas de fenêtre. Il désigna une couchette vide. « C'est ta maison, dorénavant, dit-il. C'est la seule que tu aies : tiens-la propre. » K se hissa sur la couchette et s'étendit sur un matelas de mousse sans enveloppe ; en allongeant le bras, il pouvait toucher le toit de tôle. Dans la pénombre, dans la chaleur étouffante, il attendit que le gardien s'en aille.

Tout l'après-midi, allongé sur sa couchette, il écouta les bruits de la vie du camp, au-dehors. Une fois, une bande d'enfants entrèrent en courant et se poursuivirent bruyamment, montant sur les couchettes et se glissant en dessous. En partant, ils claquèrent la porte. Il essaya de dormir, mais en vain. Il avait la gorge desséchée. Il pensa à la fraîcheur de sa grotte, là-haut dans la montagne, aux torrents qui coulaient sans cesse. C'est comme Huis Norenius, se dit-il : me voilà de retour à Huis Norenius, mais cette fois-ci, je suis trop vieux

pour le supporter. Il ôta la chemise et le short kaki et ouvrit le paquet ; mais les vêtements dont l'odeur avait été simplement son odeur à lui avaient acquis en quelques jours un relent âcre et moisi qui lui était étranger. Couché les bras en croix sur le matelas chaud, vêtu de son seul caleçon, il attendit que l'après-midi s'achève.

Quelqu'un ouvrit la porte et traversa la pièce sur la pointe des pieds. K fit semblant de dormir. Des doigts touchèrent son bras nu. Il tressaillit à ce contact. « Ça va ? » dit une voix d'homme. Un soleil éblouissant brillait par la porte ouverte et, dans le contre-jour, il ne pouvait discerner les traits de l'inconnu. « Ça va bien », dit-il ; les mots semblaient venir de très loin. L'homme repartit sur la pointe des pieds. K pensa : J'aurais eu besoin d'une mise en garde, il fallait me prévenir qu'on allait me renvoyer parmi les hommes.

Plus tard, il remit les vêtements kaki et sortit. Le soleil était accablant, il n'y avait pas un souffle de vent. Deux femmes étaient étendues côté à côté sur une couverture, à l'ombre d'une tente. L'une d'elles dormait, l'autre tenait contre son sein un enfant endormi. Elle sourit à K ; il fit un signe de tête et passa son chemin. Il trouva la citerne et but abondamment. Au retour, il aborda la femme. « Y a-t-il un endroit où je pourrais laver des vêtements ? » demanda-t-il. Elle lui indiqua le lavoir. « Vous avez du savon ? » dit-elle. Il mentit : « Oui. »

Au lavoir, il trouva deux cuves et deux douches. Il aurait voulu prendre une douche, mais, quand il essaya le robinet, il constata qu'il n'y avait pas d'eau. Il lava la veste blanche d'ambulancier, le pantalon noir, la chemise jaune et le slip à l'élastique usé ; il trouva du plaisir à tremper son linge et à le tordre, à garder les yeux fermés, les bras plongés jusqu'aux coudes dans l'eau froide. Il mit ses chaussures. Plus tard, quand il alla étendre sa lessive sur la corde, il vit la pancarte peinte fixée au mur : CAMP DE RÉINSERTION DE JAKKALSDRIF / HORAIRES DES DOUCHES / HOMMES 6-7 H / FEMMES 7.30-8.30 H / DIRECTIVE OFFICIELLE / ÉCONOMISEZ L'EAU / PAS DE GASPILLAGE. Suivant du regard la canalisation au départ de la citerne, il vit qu'elle passait sous la clôture du camp et rejoignait, un peu plus loin, une pompe située sur une hauteur.

La femme au bébé l'arrêta au passage pour le mettre en garde : « Laissez vos vêtements là et ils seront partis demain matin. » Il alla donc reprendre son linge humide et l'étala sur sa couchette.

Le soleil se couchait ; il y avait plus de gens dehors qu'auparavant, et on voyait des enfants partout. Trois vieux jouaient aux cartes devant la baraque d'à côté. Il passa un moment à les observer.

Il compta trente tentes réparties régulièrement sur le terrain, et sept baraques, plus le lavoir et les latrines. On avait posé les fondations d'une deuxième rangée de baraques ; des tiges rouillées sortaient du béton.

Il marcha jusqu'à l'entrée. Sur la véranda du poste de garde, une des deux sentinelles du Free Corps somnolait dans une chaise longue, la chemise ouverte jusqu'à la taille. K appuya sa tête contre le grillage ; il aurait voulu que le garde s'éveille. Il avait des questions à lui poser : « Pourquoi m'a-t-on envoyé ici ? Combien de temps faudra-t-il que j'y reste ? » Mais le garde dormait toujours, et K n'eut pas le courage de crier.

Il retourna à sa baraque, et de là erra jusqu'à la citerne. Il ne savait comment s'occuper. Une jeune fille arriva avec un seau à remplir, mais elle s'arrêta net en le voyant et repartit. Il s'éloigna vers l'autre côté du camp, s'approcha de la clôture et contempla le veld désert.

Dans quelques-uns des foyers de pierre aménagés entre les tentes, des feux brûlaient maintenant ; il y avait toute une animation, des allées et venues ; le camp se mettait à vivre.

Un car de police bleu arriva dans un nuage de poussière et fit halte à la porte, suivi par un camion découvert à l'arrière duquel étaient entassés des hommes debout. Tous les enfants du camp se ruèrent vers l'entrée. Le garde laissa entrer le car, qui roula lentement jusqu'à la quatrième baraque de la rangée, celle qui avait une cheminée. Deux femmes descendirent et ouvrirent la porte fermée à clé ; elles furent suivies par le conducteur du car qui portait une boîte en carton. De sa place près de la clôture du fond, K entendait faiblement les

craquements de la radio du car. Une première bouffée de fumée noire sortit bientôt de la cheminée.

Des hommes descendus du camion en déchargeaient des fagots qu'ils entassaient près de l'entrée.

Le policier regagna son car et, assis à l'avant, se peigna les cheveux. Une des femmes, la grosse en pantalon, apparut à la porte de la baraque et se mit à taper sur un triangle. Avant que la dernière note se fût évanouie, une foule se pressait devant l'entrée : enfants tenant des gobelets, des assiettes, des boîtes de conserve, et mères portant leurs nourrissons. La femme dégagea l'accès et commença à laisser entrer les enfants deux par deux. K vint s'intégrer au dernier rang de la foule. Quand les enfants sortaient, constata-t-il, ils avaient de la soupe et des tranches de pain.

Un petit garçon, bousculé à la sortie, renversa sa soupe sur ses jambes. Marchant précautionneusement, comme s'il avait mouillé sa culotte, il reprit la file d'attente. Quelques enfants s'asseyaient par terre devant la baraque pour manger, d'autres emportaient leur dîner jusqu'à leur tente.

K aborda la femme qui se tenait à la porte. « Excusez-moi, dit-il, puis-je avoir quelque chose à manger ? Je n'ai pas d'assiette. Je sors de l'hôpital. — C'est seulement pour les enfants », répondit la femme, qui se détourna aussitôt.

Il regagna sa baraque et enfila le pantalon noir, qui était encore humide. Il jeta le short kaki sous une couchette.

Il s'adressa au policier assis dans le car.

— Où est-ce que je peux trouver de quoi manger ? Je n'ai pas demandé à venir ici. Alors, comment est-ce que je fais pour me nourrir ?

— Ce n'est pas la prison, ici, dit le policier, c'est un camp ; si tu veux manger, tu travailles, comme tous les gens du camp.

— Comment puis-je travailler alors que je suis enfermé ici ? Où est-ce que je trouve du travail ?

— Fous le camp, dit le policier. Demande à tes copains. Pour qui te prends-tu pour croire que je vais te nourrir à ne rien faire ?

C'était mieux dans la montagne, pensa K. C'était mieux à la ferme, c'était mieux sur la route. C'était mieux au Cap. Il pensa à la baraque étouffante et sombre, aux inconnus entassés autour de lui sur leurs couchettes, à l'air même qu'il respirait, un air pétri de dérision. C'est comme un retour à l'enfance, pensa-t-il ; c'est comme un cauchemar.

D'autres feux encore avaient été allumés, et ça sentait la cuisine, et même la viande grillée. La femme en pantalon lui fit signe de venir la rejoindre, et lui tendit un seau en plastique. « Lave ça, dit-elle, et remets-le à l'intérieur. Ferme la porte à clé. Tu sais te servir d'un cadenas ? » K hocha la tête. Il restait de la soupe épaisse au fond du seau. Les deux femmes montèrent dans le car où se trouvait le policier ; K remarqua en les voyant partir qu'ils regardaient tout droit devant eux, comme si le camp n'offrait plus rien qui pût susciter leur curiosité.

La nuit tomba. Autour des feux, des groupes de gens mangeaient et causaient ; plus tard, quelqu'un se mit à jouer de la guitare, et certains dansèrent. Au début, K regarda ce qui se passait, à demi caché dans l'ombre ; puis, se sentant idiot, il partit s'allonger sur sa couchette dans la baraque vide.

Quelqu'un entra ; il se tourna vers la silhouette sombre qui s'approchait de lui. « Tu veux une cigarette ? » dit une voix. K accepta la cigarette et s'assit contre le mur, le dos rond. À la flamme de l'allumette, il vit un homme plus âgé que lui.

— D'où viens-tu ? demanda l'homme.

— Cet après-midi, j'ai longé la clôture du fond, dit K. N'importe qui peut passer par-dessus. Un enfant mettrait une minute à l'escalader. Pourquoi les gens restent-ils ici ?

— Ce n'est pas une prison, dit l'homme. Tu n'as pas entendu le policier te dire que ce n'était pas une prison ? Ici, c'est Jakkalsdrif. C'est un camp. Tu ne sais pas ce que c'est, un camp ? Un camp, c'est pour les gens qui n'ont pas d'emploi. C'est pour tous les gens qui vont de ferme en ferme quémander du travail parce qu'ils n'ont rien à manger, parce qu'ils n'ont pas de toit au-dessus de leur tête. Ils rassemblent tous ces gens-là dans un camp pour qu'ils n'aient plus besoin

de mendier. Tu me demandes pourquoi je ne m'enfuis pas. Mais pourquoi veux-tu que des gens qui n'ont nulle part où aller fuient la bonne vie que nous avons ici ? Pourquoi fuir, quand nous avons des lits confortables, du bois gratuit, et un garde à l'entrée avec un fusil qui empêche les voleurs de venir la nuit nous prendre notre argent ? D'où sors-tu, pour ne pas savoir tout ça ?

K garda le silence. Il ne comprenait pas qui était visé par ce ton de reproche.

— Escalade la clôture, continua l'homme, et tu auras quitté ton domicile. Jakkalsdrif est ton domicile, maintenant. Bienvenue. Tu quittes ton domicile, ils t'embarquent, et tu es un vagabond. Sans domicile. La première fois, c'est Jakkalsdrif. La deuxième, Brandvlei. Tu as envie d'aller à Brandvlei, pénitencier, travaux forcés, briqueterie, gardiens avec des fouets ? Escalade la clôture, ils t'embarquent, récidive, tu vas à Brandvlei. Rappelle-toi : tu as le choix. Tu veux aller où, d'abord ? » Il baissa la voix. « Tu veux aller dans les montagnes ? »

K ne comprit pas ce qu'il voulait dire. L'homme lui assena une claqué sur la jambe.

— Allez, viens t'amuser avec tout le monde. Tu les as vus fouiller les gens à la porte ? Ils cherchent l'alcool. Pas d'alcool dans le camp, c'est la consigne. Alors, viens prendre un verre.

K se laissa donc entraîner vers le groupe rassemblé autour du guitariste. La musique s'interrompit. « Voici Michael, dit l'homme. Il est venu de loin passer ses vacances à Jakkalsdrif. Faisons-lui bon accueil. » On fit asseoir K, on lui offrit du vin dans une bouteille enveloppée d'un sac en papier, et on l'assaillit de questions : d'où venait-il ? Que faisait-il à Prince Albert ? Où s'était-il fait prendre ? Personne n'arrivait à comprendre pourquoi il avait quitté la ville pour venir dans ce coin perdu où l'on ne trouvait pas de travail et où des familles entières avaient été expulsées de domaines où elles vivaient depuis plusieurs générations.

— Je devais amener ma mère à Prince Albert, pour y vivre, s'efforça d'expliquer K. Elle était malade, elle avait un

problème de jambes. Elle voulait vivre à la campagne, elle en avait assez de la pluie. Là où nous vivions, il pleuvait tout le temps. Mais elle est morte en route, à Stellenbosch, à l'hôpital de la ville. Elle n'a jamais revu Prince Albert. Elle était née ici.

— Pauvre dame, dit une femme. Mais vous n'avez pas d'aide sociale au Cap ? » Elle n'attendit pas la réponse de K. « Il n'y a pas d'aide sociale ici. Notre aide sociale, c'est ça. »

Elle fit un grand geste, qui englobait le camp.

K poursuivit :

— Après, j'ai travaillé au chemin de fer. J'ai aidé à dégager la voie, qui était bloquée. Après, je suis venu ici.

Il y eut un silence. Maintenant, il faut que je parle des cendres, pensa K, pour aller jusqu'au bout, pour raconter toute l'histoire. Mais il s'aperçut qu'il ne pouvait pas le faire ; pas encore. L'homme à la guitare se mit à jouer une autre mélodie. K sentit qu'il ne captait plus l'attention du groupe, attiré par la musique. « Au Cap non plus, il n'y a pas d'aide sociale, reprit-il. L'aide sociale, c'est fini. » La tente d'à côté était éclairée de l'intérieur par une bougie ; dans cette lueur, on voyait des silhouettes plus grandes que nature se déplacer contre les parois. Il se pencha en arrière et contempla les étoiles.

— Il y a maintenant cinq mois que nous sommes ici », dit une voix près de lui. C'était l'homme de la baraque. Il s'appelait Robert. « Ma femme, mes enfants – trois filles et un garçon –, ma sœur et ses enfants à elle. Je travaillais près de Klaarstroom, dans un domaine. J'y étais depuis longtemps : douze ans. Et puis d'un seul coup, il n'y a plus eu de marché de la laine. Et puis ils ont lancé le système des quotas : tant de laine par éleveur, et pas plus. Et puis ils ont fermé une des routes qui allaient à Oudtshoorn, et puis ils ont fermé l'autre, et puis ils les ont rouvertes toutes les deux, et puis ils les ont fermées pour de bon. Alors un jour il est venu me voir, l'éleveur, et il m'a dit : "Il faut que tu partes. Trop de bouches à nourrir, je n'ai plus les moyens. — Où est-ce que je vais aller ? je lui ai dit ; vous savez qu'on ne trouve pas de travail. — Désolé, il m'a dit, je n'ai rien contre toi, mais je n'ai plus

les moyens, c'est tout." Et il m'a renvoyé, moi et ma famille, et il a gardé un homme qui était là depuis peu de temps, un homme jeune, un célibataire. Rien qu'une bouche à nourrir – ça, il avait les moyens. Je lui ai dit : "Maintenant, je n'ai plus de travail ; vous croyez que j'en ai les moyens ?" Enfin, on a fait nos bagages et on est partis ; et sur la route, je ne mens pas, *sur la route*, les policiers nous ont ramassés, il leur avait téléphoné, ils nous ont ramassés, et le soir même, nous étions ici, à Jakkalsdrif, derrière les barbelés. "Pas de domicile fixe ?" Je leur ai dit : "La nuit dernière, j'avais un domicile fixe, comment savez-vous que je n'en aurai pas un ce soir ?" Ils ont dit : "Où est-ce que tu préfères dormir, en plein veld, sous un buisson, comme une bête, ou dans un camp, avec un vrai lit et de l'eau courante ?" Moi, je leur demande : "J'ai le choix ?" Ils me disent : "Oui, tu as le choix, et tu choisis Jakkalsdrif. Parce qu'on ne va pas laisser des gens vagabonder dans le pays et créer des problèmes." Mais la vraie raison, je vais vous la dire ; je vais vous dire pourquoi ils ont si vite fait de nous ramasser. Ils veulent empêcher les gens de disparaître dans les montagnes pour revenir une nuit cisailleur leurs clôtures et disperser leur bétail. Tu sais combien il y a d'hommes dans ce camp – d'hommes jeunes ? » Il se pencha vers K et baissa la voix. « Trente. Avec toi, ça fait trente et un. Et combien y a-t-il de femmes, d'enfants, de vieillards ? Regarde autour de toi et fais le compte. Alors je te le demande, où sont les hommes qui ne sont pas ici avec leur famille ?

— J'ai été dans les montagnes, dit K. Je n'ai vu personne.

— Mais demande à toutes ces femmes où sont leurs hommes, elles te diront : "Il a trouvé du travail, il m'envoie de l'argent tous les mois", ou bien : "Il est parti, il m'a quittée." Qui sait ? »

Il y eut un long silence. Une petite lumière étincelante fusa dans le ciel. K tendit un doigt : « Une étoile filante », dit-il.

Le lendemain matin, K alla travailler. La Compagnie des Chemins de Fer avait priorité pour réquisitionner les hommes de Jakkalsdrif, suivie par le Conseil cantonal de Prince Albert, puis par les éleveurs de la région. Le camion vint les chercher à six heures trente, et à sept heures trente ils étaient au travail

au nord de Leeu-Gamka, débroussaillant le lit de la rivière en amont et en aval d'un pont du chemin de fer, creusant des trous et préparant du ciment en vue d'une clôture de sécurité. Le travail était dur ; dès le milieu de la matinée, K se sentit flancher. Le temps que j'ai passé dans la montagne a fait de moi un vieillard, se dit-il.

Robert s'arrêta près de lui. « Avant de te casser les reins, ami, lui dit-il, rappelle-toi ce qu'ils te paient. Tu touches le salaire normal : un rand par jour. Je touche un rand cinquante parce que j'ai des personnes à charge. Ne te tue pas au travail. Va donc pisser un coup. Tu sors de l'hôpital, tu n'es pas en bonne santé. »

Plus tard, à la pause de midi, il offrit un de ses sandwichs à K et s'allongea près de lui à l'ombre d'un arbre. « Avec tes cinq ou six rands par semaine, lui dit-il, il faut que tu t'achètes de quoi manger. Le camp n'est qu'un endroit où dormir. Les dames de l'ACVV – celles que tu as vues hier –, elles viennent trois fois par semaine, mais ça, c'est de la bienfaisance, c'est seulement pour les enfants. Ma femme travaille en ville comme employée de maison, trois demi-journées par semaine. Elle emmène le bébé et laisse les autres enfants à ma sœur. À nous deux, ça nous fait à peu près douze rands par semaine. Là-dessus, il nous faut nourrir neuf personnes, trois adultes et six enfants. Il y a des gens qui s'en sortent plus mal. Quand il n'y a pas de travail, tant pis : on reste assis derrière les barbelés, et on se serre la ceinture.

« L'argent que tu gagnes, il n'y a qu'un endroit où tu peux le dépenser : c'est Prince Albert. Et quand tu entres dans un magasin de Prince Albert, les prix augmentent d'un seul coup. Pourquoi ? Parce que tu viens du camp.

Ils ne veulent pas de camp aussi près de leur ville. Ils n'en ont jamais voulu. Au début, ils ont fait une grande campagne contre le camp. Nous sommes contagieux, d'après eux. Pas d'hygiène, pas de moralité. Un repaire du vice, où les hommes et les femmes sont mélangés. À les entendre, il faudrait construire une barrière au milieu du camp ; les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, et des chiens la nuit pour faire des rondes. Ce qui leur plairait, en fait, à mon avis, c'est que le

camp soit à des kilomètres d'eux, au beau milieu du Koup, hors de portée du regard. À ce moment-là, nous pourrions venir sur la pointe des pieds, en pleine nuit, comme des fées, et faire leur travail, bêcher leurs jardins, laver leur vaisselle, et être déjà partis le matin, en laissant tout bien propre derrière nous.

« Mais tu vas me demander qui est favorable au camp ? Je vais te le dire. D'abord, les Chemins de Fer. Les Chemins de Fer aimeraient bien qu'il y ait des Jakkalsdrif tout le long de la voie, un tous les quinze kilomètres. Ensuite, il y a les éleveurs. Un éleveur peut faire travailler une brigade venue de Jakkalsdrif toute une journée pour pas grand-chose, et, à la fin de la journée, le camion vient chercher les hommes, et les voilà partis, et il n'a pas de souci à se faire ni pour eux ni pour leur famille, ils peuvent crever de faim, peler de froid, il n'en sait rien, ça ne le regarde pas. »

Un peu plus loin, trop loin pour pouvoir les entendre, le contremaître était assis sur un petit pliant. K le regarda se verser du café contenu dans une bouteille thermos. Ses doigts longs et plats ne tenaient pas tous à la fois sur l'anse du gobelet. Deux doigts levés en l'air, il but son café. Par-dessus le bord du gobelet, son regard croisa celui de K. Qu'est-ce qu'il voit ? se demanda K. Que suis-je pour lui ? Le contremaître posa son gobelet, porta son sifflet à ses lèvres, et, sans se lever, poussa un long coup de sifflet.

Plus tard dans l'après-midi, pendant qu'il s'attaquait aux racines d'un épineux, le même contremaître vint se camper derrière lui. En coulant un regard par-dessous son bras, il vit les deux souliers noirs et la baguette de rotin qui tapotait le sol d'un geste nonchalant, et trembla ; il sentait revenir en lui sa vieille nervosité. Il continua à cogner sur la racine, mais il n'avait plus de force dans les bras. Il fallut que le contremaître reparte pour qu'il commence à se ressaisir.

Le soir, il se sentit trop fatigué pour manger. Il porta son matelas dehors et, allongé là, regarda les étoiles apparaître une par une dans le ciel violet. Puis quelqu'un qui allait aux latrines trébucha sur lui. Il y eut tout un remue-ménage, dont il s'écarta discrètement. Ayant remporté le matelas dans la

baraque, il s'étendit sur sa couchette dans le noir, sous les tôles du toit.

Le samedi, on les paya, et le camion d'alimentation passa. Le dimanche, un pasteur vint au camp pour célébrer un office, après quoi on ouvrit les portes jusqu'à l'heure du couvre-feu. K assista à l'office. Debout parmi les femmes et les enfants, il chanta avec les autres. Puis le pasteur inclina la tête et pria. « Que la paix entre à nouveau dans nos cœurs, Seigneur, et fais que nous rentrions chez nous en ne nourrissant de rancœur à l'égard de personne, résolus à vivre fraternellement unis en Ton nom, dans l'obéissance à Tes commandements. » Après la prière, il parla à quelques-uns des vieilles gens, puis monta dans le car bleu qui l'attendait à la porte et s'en alla.

Ils étaient maintenant libres d'aller à Prince Albert, ou de rendre visite à des amis, ou d'aller simplement se promener dans le veld. K vit une famille de huit personnes entreprendre la longue marche vers la ville, l'homme et la femme vêtus de dignes vêtements noirs, les filles en robes rose et blanc avec des chapeaux blancs, les garçons en cravates et costumes gris, les pieds serrés dans des souliers noirs vernis. D'autres suivaient : une bande de gamines rieuses, se tenant par le bras ; l'homme à la guitare, avec sa sœur et sa petite amie. « Et si on y allait ? proposa K à Robert. — Les jeunes peuvent y aller, si ça les amuse, répondit Robert. Qu'est-ce que ça a de merveilleux, Prince Albert le dimanche ? J'ai vu ce que c'était, ça ne m'intéresse pas. Vas-y, si tu veux. Commande une limonade, assieds-toi devant le café et gratte tes puces. Il n'y a rien d'autre à faire. Moi, je dis que puisqu'on est en prison, il vaut mieux rester en prison que de faire semblant. »

K quitta cependant le camp. Il flâna le long de la Jakkalsrivier jusqu'au moment où les barbelés, les baraques et la pompe sortirent de son champ de vision. Il s'allongea alors dans le sable gris et chaud, le béret sur la figure, et s'endormit. Il se réveilla en sueur. Il souleva le béret et cligna des yeux dans la lumière. Toutes les couleurs de l'arc-en-ciel papillotaient dans ses paupières ; le soleil emplissait le ciel. Je suis comme une fourmi qui ne retrouve plus sa fourmilière, pensa-t-il. Il enfonça ses mains dans le sable et le laissa couler indéfiniment entre ses doigts.

La moustache qu'ils avaient rasée à l'hôpital recommençait à couvrir sa lèvre supérieure. Il avait pourtant du mal à se détendre avec Robert et sa famille, autour du feu, parce que les yeux des enfants étaient constamment fixés sur lui. Il y avait en particulier un petit garçon qui le poursuivait partout où il s'asseyait, s'agrippant à son visage. La mère de l'enfant, gênée, le prenait, sur quoi il pleurnichait et se tortillait pour se libérer, tant et si bien que K ne savait plus que faire ni où poser les yeux. Il soupçonnait les grandes filles de se moquer de lui derrière son dos. Il n'avait jamais su comment se comporter avec les femmes. Les dames de la Vrouevereniging, peut-être parce qu'il était si maigre, ou bien parce qu'elles avaient décidé qu'il était simple d'esprit, lui laissaient régulièrement le soin de nettoyer le baquet de soupe : trois fois par semaine, cela lui faisait un repas. Il donnait la moitié de sa paie à Robert et gardait le reste dans sa poche. Il n'avait rien à acheter ; il n'allait jamais en ville. Robert s'occupait toujours de lui de diverses manières, mais lui épargnait ses discours sur le camp. « Je n'ai jamais vu personne d'aussi endormi que toi, dit Robert. — Oui », répondit K, surpris que Robert l'ait remarqué, lui aussi.

Le chantier du pont de la voie ferrée était terminé. Les hommes se retrouvèrent au chômage pendant deux jours, puis le camion du Conseil cantonal vint les chercher pour refaire une route. K attendit près de l'entrée avec les autres hommes, mais au dernier moment, il refusa de monter dans le camion. « Je suis malade, je ne peux pas travailler, dit-il au garde. — Fais comme tu veux, mais tu ne seras pas payé », dit le garde.

K sortit son matelas et s'allongea à l'ombre, près de la baraque, un bras sur le visage, pendant que la vie du camp continuait autour de lui. Son immobilité était si parfaite que les petits enfants, après avoir gardé leurs distances, essayèrent d'abord de le faire bouger, puis, comme il refusait de bouger, intégrèrent son corps à leurs jeux. Ils lui grimpaiet dessus et tombaient sur lui comme s'il avait fait partie de la terre. Se cachant toujours la figure, il roula sur le ventre et s'aperçut que les petits corps dont son dos était chargé ne l'empêchaient pas de sommeiller. Il tirait de ces jeux un plaisir inattendu. Il

lui semblait que le contact des enfants lui communiquait une santé nouvelle ; quand des hommes envoyés par le Conseil vinrent couler de la chaux dans la fosse des latrines et que les petits filèrent assister à ce spectacle, il en fut peiné.

K parla au garde à travers la clôture :

— Est-ce que je peux sortir ?

— Je croyais que tu étais malade. Ce matin, tu m'as dit que tu étais malade.

— Je ne veux pas travailler. Pourquoi faut-il que je travaille ? Ce n'est pas une prison, ici.

— Tu ne veux pas travailler, mais tu veux te faire nourrir par les autres.

— Je n'ai pas tout le temps besoin de manger. Quand j'aurai besoin de manger, je travaillerai.

Le garde était assis dans sa chaise longue sur la véranda de son minuscule poste, sa carabine posée près de lui contre le mur. Il eut un sourire lointain.

— Pouvez-vous ouvrir la porte ? demanda K.

— Le seul moyen de sortir d'ici, c'est avec l'équipe de travail, dit le garde.

— Et si j'escalade la clôture ? Qu'est-ce que vous ferez si je passe par-dessus ?

— Passe par-dessus la clôture, et je te tire dessus, je jure devant Dieu que je n'hésiterai pas un instant, alors n'essaie pas.

K effleura le grillage comme pour soupeser le risque couru.

— Laisse-moi te dire une chose, ami, dit le garde ; c'est pour ton bien, parce que tu es nouveau venu ici. Si je te laisse sortir maintenant, tu seras de retour dans trois jours et tu me supplieras de te laisser rentrer. Je le sais. Dans trois jours. Tu seras là à la porte, les larmes aux yeux, et tu me supplieras de te laisser revenir au camp. Pourquoi veux-tu t'échapper ? Tu as une maison ici, tu as de quoi manger, tu as un lit. Tu as du travail. Les gens ont la vie dure là-bas dehors, dans le monde :

tu as pu le voir, ce n'est pas la peine que je te l'explique. Pourquoi veux-tu aller te mêler à eux ?

— Je ne veux pas être dans un camp, c'est tout, dit K. Laissez-moi passer par-dessus la clôture. Tournez le dos. Personne ne s'apercevra que je suis parti. Vous ne savez même pas combien de gens vous avez là-dedans.

— Passez par-dessus la clôture, mon bon monsieur, et je vous tue. Sans rancune. Te voilà prévenu.

Le lendemain matin, K resta au lit pendant que les autres hommes allaient travailler. Plus tard, il marcha de nouveau jusqu'à la porte. C'était le même garde qui était de service. Ils parlèrent football. « J'ai du diabète, dit le garde. C'est pour ça qu'ils ne m'ont jamais envoyé au nord. Ça fait trois ans maintenant qu'on m'a mis aux paperasses au magasin, aux corvées de garde. Tu trouves que c'est dur au camp ? Essaie de rester assis ici douze heures par jour sans rien d'autre à faire que de regarder les broussailles. Mais je vais quand même te dire une chose, ami, et c'est la vérité vraie : le jour où je recevrai l'ordre de partir pour le Nord, je me tire. Ils ne me reverront jamais. Ce n'est pas ma guerre. Qu'ils se battent, s'ils veulent : c'est leur guerre. »

Il voulut savoir ce qui était arrivé à la bouche de K (« Je suis curieux »), et K le lui expliqua. Il hocha la tête. « C'est ce que je pensais. Mais je me suis dit que tu avais peut-être pris un coup de couteau. »

Il avait dans le poste de garde un petit réfrigérateur qui marchait au pétrole. Il en sortit du poulet froid et partagea avec K son déjeuner de poulet et de pain, lui passant la nourriture à travers le grillage. « On ne vit pas trop mal, hein, dit-il, quand on pense que c'est la guerre. » Il sourit d'un air entendu.

Il parla des femmes du camp, des visites qu'il recevait la nuit, lui et son collègue. « Elles sont assoiffées de sexe », dit-il. Il bâilla et alla retrouver sa chaise longue.

Le lendemain matin, Robert vint secouer K. « Habille-toi, il faut aller au travail », dit Robert. K écarta son bras. « Viens, dit Robert, ils réclament tout le monde aujourd'hui, pas d'excuses, pas de prétextes, il faut que tu viennes. » Dix

minutes plus tard, K était debout devant la porte dans le vent froid du petit matin ; on les comptait en attendant le camion. Ils roulèrent dans les rues de Prince Albert puis sortirent de la ville dans la direction de Klaarstroom ; ils prirent un chemin domanal, dépassèrent une vaste demeure ombragée et s'arrêtèrent près d'un champ de luzerne luxuriant où deux miliciens munis de leur brassard et armés de carabines faisaient le planton. En descendant du camion, ils reçurent des fauilles des mains d'un ouvrier agricole qui resta bouche close et évita leur regard. Un homme de grande taille, portant un pantalon kaki fraîchement repassé, apparut. Il brandit une fauille. « Vous savez tous vous servir d'une fauille, lança-t-il. Vous avez deux morgen<sup>2</sup> de à couper. Allez-y ! »

Alignés à trois pas d'intervalle, les hommes entreprirent la traversée du champ, se courbant, rassemblant les plants, coupant, avançant d'un demi-pas, à une cadence telle que K fut bientôt pris de vertiges et trempé de sueur. « Coupe net, coupe net ! » hurla une voix juste derrière lui. K se retourna et se trouva face au fermier en kaki ; il était assez près de lui pour sentir l'odeur douceâtre de son déodorant. « Où est-ce que t'as été élevé, espèce de singe ? brailla le fermier. Coupe bas, coupe net ! » Il prit la fauille des mains de K, l'écarta, rassembla dans sa main la touffe de luzerne suivante, et la coupa net et bas. « Tu vois ? » cria-t-il. K hocha la tête. « Alors vas-y, mon gars, vas-y ! » cria-t-il. K se courba et faucha la touffe suivante à ras de terre. « Où est-ce qu'ils ramassent des déchets pareils ? entendit-il le fermier lancer à l'un des miliciens. Il est à moitié mort ! Bientôt, ils vont nous livrer des cadavres déterrés au cimetière ! »

— Je ne peux pas continuer ! dit K à Robert dans un halètement, dès la première pause. J'ai les reins cassés ; chaque fois que je me redresse, tout tourne autour de moi.

— Va lentement, conseilla Robert. Ils ne peuvent pas te forcer à en faire plus que tu ne peux.

K regarda l'andain désordonné qu'il avait coupé.

— Tu veux savoir qui c'est ? murmura Robert. Ce type-là, c'est le beau-frère du chef de la police, Oosthuizen. Sa machine tombe en panne : qu'est-ce qui se passe ? Il prend son

téléphone, appelle le poste de police et, le lendemain à l'aube, il a trente paires de bras pour lui couper sa luzerne. Voilà comment ça fonctionne ici, le système.

Ils finirent de faucher le champ dans la quasi-obscurité, laissant le bottelage pour le lendemain. K vacillait d'épuisement. Assis dans le camion, il ferma les yeux et se sentit projeté à travers un espace infini et désert. De retour à la baraque, il sombra dans un sommeil de plomb. Au milieu de la nuit, il fut réveillé par un bébé qui pleurait. Autour de lui, les hommes murmuraient, mécontents ; apparemment, plus personne ne dormait. Pendant un temps qui parut infiniment long, ils restèrent éveillés à écouter, tandis que dans une des tentes, le bébé passait par des phases successives de gémissements, de cris plaintifs et de hurlements d'où il émergeait haletant. En proie à un poignant désir de dormir, K sentit la colère l'envahir. Étendu les poings serrés sur sa poitrine, K aspira à l'anéantissement du bébé.

À l'arrière du camion, dans le rugissement de l'air déplacé par leur progression rapide, K parla du bébé braillard.

— Tu sais comment ils ont fini par le faire taire ? dit Robert. Avec de l'eau-de-vie. De l'eau-de-vie et de l'aspirine. Il n'y a que ça comme médicaments. Pas un médecin dans le camp, pas une infirmière. » Il se tut un instant. « Je voudrais te raconter ce qui s'est passé quand ils ont ouvert le camp, quand ils ont ouvert ce nouveau foyer qu'ils avaient bâti pour tous les sans-logis, pour les squatters de Boontjeskraal et de l'Onderdorp, les mendians qui dormaient dans les rues, les chômeurs, les vagabonds des montagnes, les ouvriers agricoles expulsés. Moins d'un mois après qu'ils eurent ouvert les portes, tout le monde était malade. La dysenterie, puis la rougeole, puis la grippe, tout ça à la suite. À être entassés comme des bêtes en cage. L'infirmière de district est venue, et tu sais ce qu'elle a fait ? Demande aux gens qui étaient là à l'époque, ils te diront. Elle s'est plantée au beau milieu du camp, là où tout le monde pouvait la voir, et elle a pleuré. Elle regardait les enfants qui n'avaient que la peau sur les os et elle ne savait pas quoi faire ; alors elle s'est plantée là, et elle a pleuré. Une femme robuste, énergique. L'infirmière du district.

— Bref, continua Robert, ils ont eu une belle peur. C'est là qu'ils ont commencé à mettre des comprimés dans l'eau, à creuser des latrines, à vaporiser de l'insecticide, à apporter des baquets de soupe. Mais tu crois qu'ils font ça par amour pour nous ? Tu parles. Ils aiment mieux que nous restions en vie, parce qu'on fait trop mauvais effet quand on tombe malade et qu'on meurt. Si on devenait simplement de plus en plus maigres, si on se transformait en papier, puis en cendres, et que le vent nous emportait, ils n'en auraient rien à faire. Ils ne veulent pas se sentir mal à l'aise. Ils veulent pouvoir s'endormir en se sentant vertueux.

— Je ne sais pas, dit K. Je ne sais pas.

— Tu ne vas pas au fond des choses, dit Robert. Examine un peu le fond de leurs cœurs, et tu verras.

K haussa les épaules.

— Tu n'es qu'un bébé, dit Robert. Tu as passé toute ta vie à dormir. Il est temps que tu te réveilles. À ton avis, pourquoi est-ce qu'ils vous font la charité, aux enfants et à toi ? Parce que pour eux, vous êtes inoffensifs, vous n'avez pas encore ouvert les yeux, vous ne savez pas voir la vérité autour de vous.

Deux jours après, le bébé qui avait pleuré dans la nuit mourut. Selon une règle inflexible venue d'en haut, un cimetière ne devait en aucun cas être établi dans un camp, quel qu'il soit, ou à proximité ; le bébé fut donc enterré dans la section la plus reculée du cimetière municipal. Au retour du service funèbre, la mère, une fille de dix-huit ans, refusa de manger. Elle ne pleurait pas ; assise près de sa tente, elle gardait le regard fixé dans la direction de Prince Albert. Des amis s'efforçaient de la consoler, mais elle ne les entendait pas ; quand ils la touchaient, elle repoussait leur main. Michael K passa des heures à l'observer, debout près de la clôture, hors de portée de sa vue. Est-ce que je fais mon apprentissage ? se demandait-il. Est-ce dans ce camp que j'apprends enfin ce que c'est que la vie ? Il avait le sentiment que la vie se jouait devant lui scène après scène et que toutes ces scènes avaient une évidente cohérence. Il pressentait une

signification unique vers laquelle elles convergeaient ou menaçaient de converger, mais qui lui échappait encore.

Toute une nuit, tout un jour, la jeune fille continua à veiller, puis elle se retira sous sa tente. Le bruit courait qu'elle refusait toujours de manger, et ne pleurait pas. Chaque matin, la première pensée de K était : La verrai-je aujourd'hui ? Elle était petite et ronde ; personne ne savait exactement qui était le père de l'enfant, mais on murmurait qu'il était parti dans la montagne. K se demandait s'il n'était pas enfin amoureux. Puis, au bout de trois jours, la jeune fille sortit et reprit sa vie accoutumée. En la voyant au milieu des autres, K ne percevait rien qui l'en différenciait. Il ne lui adressa jamais la parole.

Une nuit de décembre, tirés de leur lit par des cris excités, les habitants du camp virent s'épanouir à l'horizon, dans la direction de Prince Albert, une immense fleur orange qui se détachait, splendide, contre le ciel enténébré. Certains restèrent bouche bée, d'autres sifflèrent, stupéfaits. « Combien vous pariez que c'est le poste de police ! » cria quelqu'un. Pendant une heure, ils regardèrent le spectacle de l'incendie qui jaillissait comme une fontaine, brûlant et se brûlant lui-même. Par moments, ils furent certains d'entendre des cris, des hurlements et le rugissement des flammes à travers des kilomètres de veld désert. Puis, graduellement, la fleur rougit et ternit, la fontaine perdit de sa vigueur, et quand il n'y eut plus rien à voir qu'une lueur fumeuse dans le lointain, les enfants s'étant endormis dans les bras de leurs parents ou se frottant les yeux, le moment fut venu de retourner se coucher.

La police attaqua à l'aube. Une escouade de vingt hommes, réguliers et auxiliaires de la milice, avec des chiens et des fusils, commandés par un officier debout sur le toit d'un car qui criait des ordres dans un mégaphone, évolua rangée par rangée, arrachant les piquets de tente, renversant les tentes, cognant sur les formes qui se débattaient dans les plis. Ils se ruèrent dans les baraques et frappèrent les dormeurs dans leur lit. Un jeune homme qui s'était sauvé après avoir esquivé leurs coups fut poursuivi, acculé dans un coin derrière les latrines, et assommé à coups de pied ; un petit garçon renversé par un chien fut retrouvé hurlant de terreur, le cuir chevelu lacéré et sanglant. À demi vêtus, priant, pleurant ou abasourdis par la

peur, les hommes, les femmes et les enfants furent poussés comme un troupeau jusqu'au terrain découvert qui s'étendait devant les baraques et reçurent l'ordre de s'asseoir. De là, surveillés par des chiens et des hommes qui tenaient leur arme en position de tir, ils purent regarder le reste de la troupe se répandre comme un essaim de sauterelles entre les tentes qu'ils démantelèrent, jetant à l'extérieur tout ce qu'elles avaient contenu, vidant les valises et les coffres, jusqu'à ce que le camp ressemble à une décharge, avec ses allées jonchées de vêtements, de literie, de nourriture, d'ustensiles de cuisine, de vaisselle, d'objets de toilette ; cela fait, ils passèrent aux baraques, qu'ils saccagèrent de la même manière.

Pendant tout ce temps, K resta assis, son béret tiré sur les oreilles pour se protéger du vent matinal. La femme assise à côté de lui avait un bébé aux fesses nues, qui pleurait, et deux petites filles qui s'accrochaient à elle, une à chaque bras. « Viens t'asseoir ici avec moi », chuchota K à la plus petite. Sans détacher ses yeux des ravages qui s'abattaient sur eux, elle passa par-dessus les jambes de K et, à l'abri du cercle de ses bras, suça son pouce. Sa sœur vint la rejoindre. Les deux enfants, debout, se serrèrent l'une contre l'autre ; K ferma les yeux ; le bébé ne cessait de s'agiter et de geindre.

On les aligna devant la porte et on les fit sortir un par un. On les força à laisser tout ce qu'ils avaient avec eux, même les couvertures que certains portaient par-dessus leurs vêtements de nuit. Un maître-chien arracha une petite radio à une femme qui était devant K ; il la jeta par terre et la piétina. « Pas de radios », expliqua-t-il.

De l'autre côté de la porte, on rangea les hommes à gauche, les femmes et les enfants à droite. On ferma les battants à clé sur le camp désormais vide. Puis le capitaine, l'homme blond et fort qu'ils avaient vu crier des ordres dans son mégaphone, fit sortir les deux gardes du Free Corps et les confronta aux hommes alignés devant la clôture. Les gardes étaient sans arme et leurs vêtements étaient en désordre : K se demanda ce qui s'était passé dans le poste de garde. « Eh bien, dit le capitaine, qui sont les manquants ? »

Trois hommes manquaient à l'appel ; ils couchaient dans une autre baraque, et K n'avait jamais échangé un mot avec eux.

Pour parler aux gardes qui s'étaient mis au garde-à-vous devant lui, le capitaine criait à tue-tête. K crut d'abord qu'il criait parce qu'il avait l'habitude du mégaphone ; mais il devint bientôt évident que c'était la rage qui l'incitait à prendre ce ton. « Qui est-ce que nous entretenons ici, derrière chez nous ! hurla-t-il. Un repaire de criminels ! Criminels, saboteurs, fainéants ! Et vous ! vous deux ! Vous bouffez, vous dormez, vous engraissez, et du jour au lendemain, vous ne savez pas où sont passés les gens que vous êtes censés garder ! Qu'est-ce que vous croyez que vous faites ici ? Vous animez un camp de vacances ? C'est un camp de travail, mon gars ! C'est un camp où on apprend aux flemmards à travailler ! À travailler ! Et s'ils ne travaillent pas, nous, on ferme le camp ! On le ferme, et on vire tous ces vagabonds ! Partez, et ne revenez pas ! On vous a donné votre chance ! » Il se tourna vers le groupe d'hommes. « Oui, salauds, ingrats, c'est de vous que je parle ! cria-t-il. Vous ne savez pas reconnaître un bienfait ! Qui bâtit des maisons pour vous quand vous êtes sans logis ? Qui vous donne des tentes et des couvertures quand vous tremblez de froid ? Qui vous soigne, qui veille sur vous, qui vient ici jour après jour vous apporter de quoi manger ? Et comment sommes-nous payés de retour ? Eh bien maintenant, vous pouvez crever de faim ! »

Il respira profondément. Au-dessus de son épaule, le soleil apparut, pareil à une boule de feu. « Vous m'entendez bien ? cria-t-il. Je veux que tout le monde m'entende ! Vous voulez la guerre, vous aurez la guerre ! C'est mes hommes que je vais mettre de garde ici – merde pour l'Armée ! C'est mes hommes que je vais mettre de garde, et je ferme les portes à clé, et si mes hommes voient l'un de vous, homme, femme, ou enfant, de l'autre côté de la clôture, ils ont l'ordre de tirer, sans sommation ! Personne ne quitte le camp, sauf pour travailler. Pas de visites, pas de sorties, pas de pique-niques. On fait l'appel matin et soir, et tout le monde est là pour répondre. On a été assez longtemps gentils avec vous.

« Et j'enferme ces macaques avec vous ! » Il leva un bras et indiqua d'un geste pompeux les deux hommes du Free Corps, toujours au garde-à-vous. « Je les boucle pour leur apprendre qui commande ici ! Vous ! Vous croyez que je ne vous tiens pas à l'œil, tous les deux ? Vous croyez que je ne suis pas au courant de votre vie de patachon ? Vous croyez que je ne suis pas au courant des parties de jambes en l'air que vous vous offrez quand vous devriez être de garde ? » Cette pensée parut attiser sa colère, car il fit brusquement demi-tour, se rua dans le poste de garde, et apparut un instant plus tard sur le seuil serrant contre son ventre un petit réfrigérateur émaillé de blanc. L'effort faisait rougeoyer son visage ; sa casquette frotta le linteau et tomba. Il s'avança jusqu'au bord de la véranda, souleva le réfrigérateur aussi haut qu'il put, et le lâcha. Il heurta le sol bruyamment ; un filet d'essence suinta du moteur. « Vous voyez ? » haleta-t-il. Il fit basculer le réfrigérateur sur le côté. La porte s'ouvrit et laissa échapper, s'entrechoquant, une bouteille d'un litre de ginger beer, une boîte de margarine, un collier de saucisses, des pêches et des oignons en vrac, une gourde à eau en plastique, et cinq bouteilles de bière. « Vous voyez ! » haleta-t-il de nouveau en roulant des yeux furieux.

Ils passèrent la matinée assis en plein soleil, à attendre, tandis que deux jeunes policiers et un auxiliaire en tee-shirt bleu orné devant et derrière de l'inscription SAN JOSE STATE fouillaient les débris avec une lenteur zélée. Ils trouvèrent dans les baraques des cachettes abritant des bouteilles de vin, qu'ils vidèrent sur le sol. Ils jetèrent en tas toutes les armes qu'ils trouvèrent : un *kierie*, une barre de fer, un morceau de tuyau, une paire de ciseaux à tondre, plusieurs canifs. À midi, on déclara la fouille achevée. Les policiers firent rentrer les habitants du camp, verrouillèrent les portes, et démarrèrent sans traîner, laissant sur les lieux deux d'entre eux, qui passèrent l'après-midi assis sous l'auvent à regarder les gens de Jakkalsdrif trier la pagaille pour tenter de récupérer leurs affaires.

Ils apprirent plus tard d'un de leurs nouveaux gardiens ce qui avait fait s'abattre sur eux le courroux d'Oosthuizen. Au milieu de la nuit, une violente explosion avait retenti dans

l'atelier de soudure de la Grand-Rue, suivie par un incendie impossible à maîtriser qui avait gagné l'immeuble voisin et de là le musée d'histoire culturelle de la ville. Avec son toit de chaume et ses plafonds et planchers de bois jaune, le musée avait flambé en une heure, bien qu'on ait pu sauver une partie du matériel agricole ancien exposé dans la cour. En explorant à la lumière de leurs lampes-torches les décombres fumants de l'atelier de soudure, les policiers avaient décelé des indices d'effraction ; et lorsqu'un de leurs chauffeurs se rappela que la veille, au crépuscule, il avait interpellé trois inconnus sur deux bicyclettes près de l'embranchement de Jakkalsdrif (il les avait avertis qu'ils étaient sur le point de transgresser le couvre-feu ; ils avaient expliqué qu'ils se pressaient de rentrer dans l'Onderdorp, où ils vivaient ; il les avait crus, et n'avait pas été chercher plus loin), il parut évident que des gens du camp étaient mêlés à un incendie criminel dirigé contre la ville.

K n'eut pas trop de difficulté à rassembler ses quelques possessions ; mais d'autres occupants des baraqués, anciennement propriétaires de malles ou de valises, erraient, mornes, parmi les débris, à la recherche de leur bien. Une bagarre éclata à propos d'un simple peigne en plastique. K s'éloigna.

On était mercredi, et pourtant les dames à la soupe ne vinrent pas. Une délégation de femmes alla à l'entrée demander la permission d'utiliser le fourneau qui se trouvait dans la cuisine du camp ; mais les gardiens affirmèrent qu'ils n'avaient pas la clé. Quelqu'un – un enfant, peut-être – lança une pierre dans la fenêtre de la cuisine.

Le camion ne vint pas non plus le lendemain chercher l'équipe de travail. Au milieu de la matinée, les policiers de garde furent relevés par deux autres hommes. « Ils vont nous affamer, dit Robert assez fort pour qu'on entende autour de lui. Cet incendie, c'était le prétexte qu'ils cherchaient. Et maintenant, ils vont faire ce qu'ils ont toujours eu envie de faire : nous enfermer et nous laisser mourir. »

Debout face au grillage, les yeux perdus dans le veld, K retourna dans sa tête les paroles de Robert. Il ne lui paraissait plus si étrange de penser au camp comme à un endroit où l'on

reléguait les gens pour les y oublier. Ce n'était sans doute pas par accident qu'on ne pouvait voir le camp de la ville, que la route qui y conduisait ne menait nulle part ailleurs. Mais il n'arrivait pas encore à croire que les deux jeunes gens assis sur la véranda du poste de garde pouvaient rester là en paisibles spectateurs, bâillant, fumant, allant de temps à autre faire un somme à l'intérieur pendant que, sous leurs yeux, des êtres humains mouraient. Quand les gens mouraient, ils laissaient des corps derrière eux. Même les gens qui mouraient de faim laissaient des corps derrière eux. Les corps morts pouvaient être aussi embarrassants que les corps vivants, s'il était vrai qu'un corps vivant pouvait être embarrassant. Si ces gens voulaient vraiment se débarrasser de nous, pensa-t-il (curieux, il regarda cette pensée se dérouler dans sa tête, comme une plante aux différentes étapes de sa croissance), s'ils voulaient vraiment nous oublier pour toujours, il faudrait qu'ils nous distribuent des pioches et des pelles et qu'ils nous ordonnent de creuser ; puis, lorsque nous nous serions épuisés à creuser, que nous aurions creusé un grand trou au milieu du camp, il faudrait qu'ils nous ordonnent de descendre dans le trou et de nous allonger au fond ; et quand nous serions tous allongés là, jusqu'au dernier, il faudrait qu'ils démolissent les baraques et les tentes, et qu'ils arrachent la clôture, et qu'ils jettent sur nous les baraques, la clôture, les tentes, et tout ce qui nous appartenait, et qu'ils nous recouvrent de terre, et qu'ils aplanaient la terre. *À ce moment-là*, peut-être qu'ils pourraient entreprendre de nous oublier. Mais qui pourrait creuser un trou pareil ? Sûrement pas trente hommes, même avec l'aide des femmes, des enfants et des vieillards, pas dans l'état où nous sommes, pas avec des pelles et des pioches, dans ce veld au sol dur comme de la pierre.

C'était plus dans le style de Robert que dans le sien, tel qu'il se connaissait, d'avoir des pensées de ce genre-là. Devrait-il dire que la pensée appartenait à Robert et s'était simplement logée en lui, ou pouvait-il dire que le germe venait de Robert mais que la pensée s'était développée en lui, était maintenant à lui ? Il n'en savait rien.

Le lundi matin, le camion du Conseil cantonal vint les chercher comme d'habitude pour les emmener au travail.

Avant qu'ils ne montent à bord, les gardes cochèrent leurs noms sur une liste ; à cela près, rien ne semblait avoir changé. On les déposa dans diverses fermes de la région, en fonction d'une feuille de mission détenue par le conducteur. Avec deux camarades, K fut désigné pour réparer des clôtures. Le travail était lent, car ils utilisaient non pas du fil neuf, mais des bouts de vieux fil qui s'enroulaient sur eux-mêmes et partaient dans toutes les directions quand on essayait de les raccorder. K appréciait le caractère paisible de ce travail et son côté répétitif. Arrivant le matin et repartant le soir, ils passèrent une semaine dans le même domaine ; certains jours, ils ne faisaient pas plus de quelques centaines de mètres de clôture. Une fois, le fermier prit K à part, lui donna une cigarette, et le félicita. « Vous avez le doigté avec le fil, lui dit-il. Vous devriez vous lancer dans la clôture. Quoi qu'il arrive, on aura toujours besoin de bons poseurs de clôtures dans ce pays. Quand on élève du bétail, on a besoin de clôtures ; ça n'est pas plus compliqué que ça. »

Lui aussi, il aimait le fil, poursuivit-il. Ça lui faisait de la peine d'être forcée d'utiliser des matériaux de bric et de broc, mais il n'avait pas le choix. À la fin de la semaine, il donna aux trois hommes le salaire habituel, mais en y ajoutant des fruits et du maïs frais, et de vieux vêtements. Il avait un chandail pour K, et remit aux deux autres un carton de linge pour leur femme et leurs enfants. Dans le camion, sur le chemin du retour, un des compagnons de K trouva en fouillant dans la boîte une culotte de femme de grande taille, en coton. Il la tint à bonne distance, du bout des doigts, fronça le nez et la lâcha. Aspirée par l'appel d'air, elle partit en tourbillonnant. Il jeta alors toute la boîte par-dessus bord.

Ce soir-là, il y avait de l'alcool dans le camp, et une bagarre éclata. Lorsque K leva de nouveau les yeux, un des hommes du Free Corps, celui qui disait souffrir de diabète, debout dans la lueur des flammes, se tenait la cuisse et appelait au secours. Du sang luisait sur ses mains ; la jambe de son pantalon était humide. « Qu'est-ce qui va m'arriver ? » criait-il sans cesse. On voyait même le sang filtrer entre ses doigts, aussi visqueux que de l'huile. Des gens accoururent de tous les côtés, attirés par le spectacle.

K se précipita vers la porte où les deux policiers, debout, scrutaient la nuit dans la direction du brouhaha. « Cet homme a été poignardé, bafouilla-t-il, il saigne, il faut le conduire à l'hôpital. »

Les gardes échangèrent un coup d'œil. « Amène-le ici, dit l'un d'eux, on verra. »

K repartit en courant. Le blessé, assis, le pantalon autour des chevilles, parlait sans arrêt, la main sur sa cuisse dont le sang continuait à jaillir. « Il faut l'emmener à l'entrée ! » cria K. C'était la première fois qu'il élevait la voix dans le camp, et les gens le regardèrent avec curiosité. « Emmenons-le à l'entrée, et ils l'emmèneront à l'hôpital ! » L'homme à terre approuva vigoureusement de la tête. « Emmenez-moi à l'hôpital, regardez tout le sang que je perds ! » cria-t-il.

Son camarade, l'autre homme du Free Corps, se fraya un chemin jusqu'à lui, muni d'une serviette qu'il s'efforça de nouer autour de la blessure. Quelqu'un donna un coup de coude à K ; c'était un homme d'une autre baraque. « Laissez-les, qu'ils s'arrangent entre eux », dit-il. La foule commença à se disperser. Il ne resta bientôt plus que des enfants, et K, qui regardait le plus jeune des deux bander la cuisse de son ainé dans la lueur vacillante.

K ne sut jamais qui avait poignardé le garde, ni s'il guérit, car ce fut sa dernière nuit au camp. Pendant que tous les autres allaient se coucher, K emballa discrètement ses affaires dans le manteau noir, se glissa au-dehors et se tapit derrière la citerne, où il attendit que les dernières braises se soient éteintes, qu'il n'y ait plus rien à entendre que le vent sur le veld. Il attendit encore une heure, frissonnant d'être resté assis immobile si longtemps. Puis il enleva ses chaussures, les pendit à son cou, marcha sur la pointe des pieds jusqu'à la clôture, derrière les latrines, lança le baluchon de l'autre côté, et grimpa. À un moment, à cheval sur la clôture, son pantalon accroché au barbelé, il dessina une belle cible devant le ciel d'argent bleuté ; mais il se libéra et fila, avançant à pas de loup sur un terrain étonnamment identique à celui qu'on connaissait de l'autre côté de la clôture.

Il marcha toute la nuit sans éprouver de lassitude, tremblant parfois d'excitation à l'idée d'être libre. Quand le jour apparut, il quitta la route et prit par la campagne. Il ne vit aucun être humain, mais il sursauta plus d'une fois en voyant une antilope débusquée bondir et s'enfuir dans les collines. L'herbe sèche et blanche ondulait dans le vent, le ciel était bleu, son corps débordait de vigueur. Décrivant de larges boucles, il évita une première ferme, puis une autre. Le paysage était si vide que parfois, il pouvait facilement se croire le premier à poser le pied à un endroit donné ou à déplacer tel ou tel caillou. Mais tous les deux ou trois kilomètres, une clôture lui rappelait qu'il ajoutait au délit d'évasion le viol de propriété privée. Se faufilant à travers les clôtures, il éprouvait un plaisir d'homme du métier à rencontrer du fil si bien tendu qu'il résonnait quand on le pinçait. Il ne pouvait cependant s'imaginer passant sa vie à enfoncer des poteaux dans le sol, à dresser des clôtures, à diviser le pays. Il ne se voyait pas comme un corps pesant qui laissait des traces derrière lui ; dans la mesure où il avait une image de lui-même, c'était celle d'une poussière à la surface d'une terre trop profondément endormie pour remarquer le grattement des pattes de fourmi, le grincement des dents de papillon, l'effritement des mottes.

Il gravit la dernière côte, le cœur battant plus vite. Quand il atteignit la crête, la maison apparut en contrebas : d'abord le toit et le pignon effondré, puis les murs blanchis à la chaux ; rien n'avait changé. Sûrement, pensa-t-il, sûrement ai-je survécu au dernier des Visagie ; sûrement chaque jour que j'ai passé à me nourrir d'air dans les montagnes ou à être dévoré par le temps dans le camp a-t-il été aussi long à supporter pour ce garçon, qu'il ait mangé ou qu'il ait eu faim, qu'il ait dormi ou veillé dans sa cachette.

La porte de derrière n'était pas fermée à clé. K poussa le battant du haut et un animal lui sauta presque en pleine figure et tourna le coin en courant : c'était un chat, un énorme chat à la fourrure tachetée de noir et de roux. Jusque-là, il n'avait jamais vu de chat dans le domaine.

La maison sentait la chaleur et la poussière, mais aussi la graisse rance et le cuir non tanné. Plus il se rapprochait de la cuisine, plus la puanteur était forte. Devant la porte de la

cuisine, il hésita. J'ai encore le temps, pensa-t-il ; j'ai le temps d'effacer l'empreinte de mes pas et de repartir sur la pointe des pieds. Quelle que soit la raison pour laquelle je suis revenu, ce n'est pas pour vivre comme les Visagie ont vécu, pour dormir où ils ont dormi, pour m'asseoir sur leur stoep à contempler leur terre. Si cette maison devait être concédée comme demeure aux fantômes de toutes les générations de Visagie, cela ne m'importerait pas. Ce n'est pas pour la maison que je suis revenu.

La cuisine, éclairée par un rayon de soleil qui brillait par le trou du toit, était vide ; l'odeur provenait du cellier. K, plongeant son regard dans l'ombre, y distingua un flanc de mouton ou de chèvre suspendu à un crochet. Autour de la carcasse, dont il ne subsistait pourtant guère que des os rattachés par une peau grise et parcheminée, des mouches bourdonnaient encore.

Il quitta la cuisine et parcourut toute la maison, cherchant dans la pénombre des traces du jeune Visagie ou des indices révélant le lieu de sa cachette. Il ne trouva rien. Les planchers étaient couverts d'une couche de poussière récente. La porte du grenier était cadenassée de l'extérieur. Les meubles se dressaient là où ils s'étaient toujours dressés ; il ne vit aucune marque révélatrice. Debout au milieu de la salle à manger, il retint son souffle, l'oreille aux aguets, prêt à percevoir le mouvement le plus tenu au-dessus ou en dessous de lui ; mais le cœur même du petit-fils, s'il y avait un petit-fils et qu'il était vivant, battait au même rythme que le sien.

Il sortit dans le soleil et prit la piste qui menait, à travers le veld, jusqu'au réservoir et au champ où il avait épargné autrefois les cendres de sa mère. Il reconnaissait chaque pierre, chaque buisson le long du chemin. Il se sentait chez lui près du réservoir comme jamais il ne s'était senti dans la maison. Il s'étendit pour se reposer, le manteau noir roulé en dessous de sa tête, contemplant la grande sphère du ciel au-dessus de lui. Je veux vivre ici, se dit-il ; je veux vivre ici pour toujours, ici où ma mère et ma grand-mère ont vécu. C'est aussi simple que ça. Quel dommage que pour vivre en des temps comme ceux-ci, un homme doive être prêt à vivre comme une bête. Un homme qui veut vivre ne peut pas vivre dans une maison où il

y a de la lumière aux fenêtres. Il doit vivre dans un trou et se cacher pendant le jour. Pour vivre, il faut qu'il ne laisse aucune trace de sa vie. Voilà où nous en sommes arrivés.

Le réservoir était à sec, l'herbe qui l'entourait, autrefois verdoyante, était cassante, jaunie, morte. Il n'y avait pas trace des potirons et du maïs qu'il avait semés. Les plantes du veld avaient envahi le carré qu'il avait retourné et poussaient vigoureusement.

Il défit le frein de la pompe. L'éolienne grinça, s'agita, frémît et se mit à tourner. Le piston plongea et remonta. De l'eau jaillit, en gouttes d'abord brunies par la rouille, puis claires. Tout était comme auparavant, comme le souvenir qui lui en revenait quand il était dans la montagne. Il mit sa main dans l'eau qui coulait et sentit la force du flot repousser ses doigts ; il grimpa dans le réservoir et, debout sous le jet, le visage tourné vers le haut comme une fleur, but et se laissa inonder ; son désir d'eau était inépuisable.

Il dormit en plein air, et s'éveilla d'un rêve où le jeune Visagie, roulé en boule dans le noir sous les lames du plancher, couvert d'araignées, écrasé par le poids énorme de l'armoire, émettait des paroles – supplications, plaintes ou ordres, il ne savait – qu'il ne pouvait ni entendre ni comprendre. Il s'assit, contracté, épisé. Je ne veux pas qu'il me vole mon premier jour ! gémit-il en lui-même. Je ne suis pas revenu pour jouer les bonnes d'enfant ! Il s'est débrouillé tout seul depuis des mois, qu'il continue encore un peu ! Enroulé dans le manteau noir, il serra les mâchoires et attendit l'aube, douloureusement impatient de se livrer aux plaisirs qu'il s'était promis, de biner et de semer, pressé aussi de se construire enfin un logis.

Toute la matinée, il arpenta le veld, longeant les ravines peu profondes qui partaient des coteaux et les failles où le rocher se brisait net. À trois cents mètres du réservoir, deux collines basses pareilles à des seins dodus s'arrondissaient l'une vers l'autre. À leur point de rencontre, leurs pentes formaient une crevasse aux versants peu abrupts, s'élevant à peu près jusqu'à la ceinture ; la crevasse était longue de trois ou quatre mètres. Les versants s'écaillaient en un fin gravier bleu foncé, qui recouvrait le fond. Ce fut l'emplacement que

choisit K. Il alla chercher ses outils dans le hangar près de la ferme : une bêche et un burin. Il retira du toit d'un abri à moutons une plaque de tôle ondulée d'un mètre cinquante. Il dégagea laborieusement trois piquets du tas confus de débris de clôture qui gisait derrière le verger mort. Tous ces matériaux une fois rassemblés, il les porta jusqu'au réservoir et se mit au travail.

Il commença par creuser les versants de la crevasse de façon à la rendre plus large en bas qu'en haut et par aplanir la couche de gravier. Il obstrua l'extrémité la plus étroite avec un tas de pierres. Puis il plaça les trois piquets de clôture en travers de la crevasse, et posa sur eux la plaque de tôle, maintenue par des dalles de pierre. Il disposait maintenant d'une sorte de grotte ou de tanière d'un mètre cinquante de profondeur. Mais quand il recula vers le réservoir pour examiner son travail, il repéra immédiatement le trou sombre de l'entrée. Il passa donc le reste de l'après-midi à chercher un moyen de la dissimuler. Quand vint le crépuscule, il s'aperçut avec surprise que c'était la deuxième journée qu'il passait sans manger.

Le lendemain matin, il remplit des sacs de sable de rivière et les traîna jusqu'à l'abri pour en recouvrir le sol. Il détacha des lames de pierre du flanc stratifié de la colline et s'en servit pour édifier le mur de façade, ne ménageant pour toute ouverture qu'une fente irrégulière par laquelle il pouvait se glisser. Il prépara un torchis de boue et d'herbe sèche dont il bourra l'intervalle entre le toit et les murs. Il étala du gravier sur le toit. De toute la journée, il ne mangea ni n'éprouva le besoin de manger ; mais il remarqua qu'il travaillait plus lentement, et qu'à certains moments il restait debout ou agenouillé devant sa tâche, l'esprit ailleurs.

Tandis qu'il tassait de la boue dans les fentes et qu'il la lissait, la pensée lui vint que, dès la première pluie un peu violente, tout le mortier qu'il avait posé avec tant de soin serait emporté par l'eau ; qui plus est, la pluie coulerait le long du ravin et viendrait inonder sa maison. J'aurais dû mettre une couche de pierres sous le sable ; et j'aurais dû prévoir un avant-toit. Mais il pensa ensuite : Cette maison que je bâtais près du réservoir, je ne la bâtais pas pour la transmettre aux

générations futures. Il convient que ce que je fais soit peu soigné, improvisé, un simple abri à abandonner sans un serrement de cœur. De la sorte, s'ils retrouvent un jour cette construction ou ses ruines, et disent en secouant la tête : Quels êtres négligents, comme ils tiraient peu de fierté de leur travail ! cela n'aura pas d'importance.

Dans le hangar, il restait une dernière poignée de graines de potiron et de melon. Le quatrième jour après son retour, K entreprit de les semer, défrichant un petit espace pour chaque graine dans l'océan d'herbes du veld qui ondulait au-dessus du cimetière des premières semaines. Il n'osait plus irriguer toute la parcelle, car le vert de l'herbe nouvelle pourrait le trahir. Il arrosa donc les graines une par une, transportant l'eau depuis le réservoir dans un vieux bidon à peinture. Cette besogne accomplie, il ne lui resta plus rien à faire, sinon attendre que les semences germent, si elles y parvenaient. Couché dans sa tanière, il pensait à cette seconde génération de pauvres enfants qui se lançaient dans la lutte, entamant leur ascension à travers la terre obscure, vers le soleil. Il avait une inquiétude : en les semant dans les derniers jours de l'été, il ne leur avait pas donné toutes leurs chances.

Tandis qu'il s'occupait des graines et surveillait, attendant que la terre porte des fruits nourrissants, son propre besoin de nourriture s'amenuisait de plus en plus. La faim était une sensation qu'il n'éprouvait pas et dont il se souvenait à peine. S'il se nourrissait, mangeant ce qu'il pouvait trouver, c'était qu'il n'avait pas encore rejeté la croyance que les organismes qui ne s'alimentent pas meurent. Ce qu'il mangeait ne signifiait rien pour lui et n'avait pas de goût, ou bien un goût de poussière.

Quand il sortira de la nourriture de cette terre, se dit-il, je retrouverai l'appétit, car elle aura de la saveur.

Après les privations subies dans la montagne et au camp, son corps n'était plus fait que d'os et de muscles. Ses vêtements, à présent en haillons, pendaient autour de lui, informes. Et pourtant, tandis qu'il marchait dans son champ, son être physique lui inspirait une joie intense. Sa démarche

était si légère qu'il frôlait à peine le sol. Il semblait possible de voler ; il semblait possible d'être à la fois corps et esprit.

Il se remit à manger des insectes. Puisque le temps se déversait sur lui en un flot infini, il pouvait passer des matinées entières couché sur le ventre au-dessus d'une fourmilière à en extraire les larves une à une à l'aide d'un brin d'herbe et à les mettre dans sa bouche. Ou bien il détachait l'écorce d'un arbre mort et en sortait des larves de hanneton ; ou encore, il abattait des sauterelles dans l'air, d'un coup de veste, leur arrachait la tête, les pattes et les ailes, et réduisait les corps en une purée qu'il faisait sécher au soleil.

Il mangeait aussi des racines. Il n'avait pas peur de s'empoisonner, car il semblait connaître la différence entre une amertume anodine et une amertume dangereuse, comme s'il avait jadis été un animal et avait conservé dans son âme la connaissance des bonnes et des mauvaises plantes.

Son abri était à moins de deux kilomètres de la piste qui traversait le domaine, puis décrivait une boucle pour rejoindre la route secondaire menant au fin fond de la Moordenaarsvallei. Bien que la piste fût peu fréquentée, elle justifiait pourtant que l'on prît des précautions. À plusieurs reprises, entendant le bourdonnement lointain d'un moteur, K dut courir se cacher. Une fois qu'il marchait nonchalamment dans le lit de la rivière, il leva les yeux par hasard et vit une charrette tirée par un âne passer à portée de voix ; elle était conduite par un vieil homme accompagné d'une autre personne, une femme ou un enfant. L'avaient-ils vu ? N'osant bouger et risquer ainsi d'attirer l'attention, il resta figé sur place, visible de quiconque aurait eu l'idée de regarder, suivant des yeux la lente progression de la charrette le long de la piste, jusqu'au moment où la colline suivante vint la cacher.

Autant que de cette vigilance incessante, il souffrait de devoir restreindre son usage de l'eau. On ne devait jamais voir bouger les pales de la pompe, et le réservoir devait toujours paraître vide ; aussi n'était-ce qu'au clair de lune, ou bien au crépuscule, mais anxieusement, qu'il osait défaire le frein, pomper quelques centimètres d'eau, et porter à boire à ses plantes.

Une ou deux fois, il repéra sur la terre humide l'empreinte de sabots d'antilope, mais il n'y attacha pas d'attention. Puis, une nuit, il fut éveillé par des renâclements et un grand bruit de sabots. Il se faufila au-dehors, les sentant avant de les voir : les chèvres qu'il avait crues enfuies pour toujours quand le réservoir s'était tari. Titubant à leur suite, criant des insultes, jetant des pierres, engourdi de sommeil mais poussé par le désir de sauver son jardin, il tomba et s'enfonça une épine dans la paume de la main. Toute la nuit, il surveilla son lopin. Les chèvres apparurent dans la lumière du petit matin, dispersées sur les pentes par groupes de deux ou trois, attendant son départ ; et il dut monter la garde toute la journée, tentant parfois contre elles à coups de pierres des actions de harcèlement.

Ce furent ces chèvres sauvages, qui menaçaient ses cultures mais, de plus, rendaient le lopin voyant par leur présence, qui le décidèrent : dorénavant, il se reposerait le jour et veillerait la nuit pour protéger sa terre et la cultiver. Au début, il ne pouvait travailler que lorsque la lune brillait ; les nuits sans lune, dans les ténèbres épaisse, il restait paralysé, étendant les mains devant lui, craignant les formes menaçantes qu'il imaginait tout autour. Mais avec le temps, il acquit peu à peu l'assurance d'un aveugle ; tenant devant lui une baguette, il suivait à tâtons le chemin qu'il avait usé de ses pas entre sa maison et le champ, défaisait le frein de la pompe, ouvrait le robinet, remplissait son bidon et portait de l'eau aux pousses, une par une, écartant l'herbe pour les retrouver. Il perdit peu à peu toute peur de la nuit. Parfois même, s'éveillant dans la journée et jetant un coup d'œil à l'extérieur, il se crispait sous la lumière trop vive et retournait se coucher en gardant derrière les paupières une étrange lueur verte.

C'était la fin de l'été, et il y avait maintenant plus d'un mois qu'il avait quitté le camp de Jakkalsdrif. Il n'avait pas recherché le jeune Visagie, et il ne semblait pas qu'il dût jamais le faire. Il essayait de ne pas penser à lui, mais il se surprenait parfois à se demander si le jeune homme ne s'était pas aménagé dans le veld un terrier personnel, s'il ne menait pas quelque part dans le domaine une vie parallèle à la sienne,

mangeant des lézards, buvant l'eau de la rosée, attendant que l'armée l'oublie. Cela paraissait peu probable.

Il évitait la maison, qui lui paraissait être la demeure des morts, sauf quand il devait s'y procurer des objets nécessaires à la vie quotidienne. Il lui fallait un moyen de faire le feu, et il eut la chance de trouver dans la valise de jouets cassés un télescope en plastique rouge, dont une lentille permettrait de concentrer les rayons du soleil suffisamment pour que de la fumée accepte de sortir d'une poignée d'herbe sèche. Une peau d'antilope trouvée dans le hangar, découpée en lanières, lui permit de se confectionner un lance-pierres pour remplacer celui qu'il avait perdu.

Il aurait pu prendre beaucoup d'autres choses pour se rendre la vie plus facile : un gril, un faitout, une chaise pliante, des cubes de caoutchouc mousse, des sacs en toile. Il fouilla le bric-à-brac entassé dans le hangar, et ne trouva pas un objet auquel il n'aurait pu imaginer un usage. Mais il se méfiait de transporter les restes des Visagie jusqu'à sa maison dans la terre et d'entamer ainsi un trajet qui risquait de l'amener à rééditer leurs malheurs. La pire erreur, se dit-il, serait de chercher à fonder une maison nouvelle, une lignée rivale, sur le tout petit soubassement édifié près du réservoir. Même ses outils devaient être en bois, en cuir, en boyau : des matériaux que les insectes rongeraient le jour où il n'en aurait plus besoin.

Debout, adossé au pied de l'éolienne, il sentit vibrer en lui la secousse qui ébranlait toute sa structure chaque fois que le piston arrivait en bout de course, il entendit au-dessus de sa tête la grande roue trancher l'air de la nuit sur ses roulements bien graissés. Quelle chance que je n'aie pas d'enfants, pensa-t-il ; quelle chance que je n'aie pas le désir d'être père. Je ne saurais pas quoi faire d'un enfant ici, au cœur même du pays ; il lui faudrait du lait, des vêtements, des amis, de l'instruction. Je manquerais à mes devoirs, je serais le pire des pères. Tandis qu'il n'est pas difficile de vivre une vie qui consiste simplement à passer le temps. Je suis un de ces êtres heureux qui échappent à toute vocation. Il pensa au camp de Jakkalsdrif, aux parents qui élevaient des enfants derrière les barbelés, leurs enfants et les enfants des cousins germains et

issus de germains, sur une terre foulée jour après jour par tant de pas, cuite et recuite par tant de journées de soleil, que plus rien n'y pousserait jamais. Ma mère est la femme dont j'ai ramené les cendres, pensa-t-il, et mon père, c'est Huis Norenius. J'ai eu pour père le règlement affiché sur la porte du dortoir, les vingt et une règles dont la première était : « Le silence régnera à tout moment dans les dortoirs », et le professeur de menuiserie à qui il manquait des doigts et qui me tordait l'oreille quand la ligne n'était pas droite, et les dimanches matin où nous mettions nos chemises kaki et nos shorts kaki et nos socquettes noires et nos chaussures noires, et défilions deux par deux jusqu'à l'église de Papegaai Street pour y être pardonnés. Voilà qui a été mon père, et ma mère est enterrée et pas encore ressuscitée. Voilà pourquoi c'est une bonne chose que moi qui n'ai rien à transmettre, je passe mon temps ici où je ne gêne personne.

Depuis un mois qu'il était revenu, il n'y avait eu, à la connaissance de K, aucun visiteur. Les seules traces de pas récemment imprimées dans la poussière du plancher de la ferme étaient les siennes et celles du chat, qui allait et venait comme il lui plaisait ; K ne savait pas par où il entrait. Mais un jour, K, qui se promenait souvent à l'aube, fut stupéfait de voir en passant devant la maison que la porte d'entrée, toujours fermée, était entrebâillée. Il se figea à moins de trente pas de cet œil ouvert, se sentant soudain aussi nu qu'une taupe en plein jour. Il fila sur la pointe des pieds jusqu'à la protection du lit de la rivière, puis regagna furtivement sa tanière.

Pendant toute une semaine, il ne s'approcha pas de la ferme, et rampa dans la nuit pour s'occuper de son lopin, craignant que le moindre tintement d'un caillou contre un autre caillou ne résonne dans le veld, révélant sa présence. Les jeunes feuilles de potiron semblaient maintenant des bannières vertes clamant à tous les vents son occupation du réservoir : il disposa méticuleusement une couche d'herbe sur les pousses, et pensa même à les tailler. Incapable de dormir, allongé sur son lit d'herbes, sous la tôle du toit aussi chaude qu'une plaque de four, il tendit l'oreille, guettant les bruits qui lui annonceraient qu'il était découvert.

Pourtant, par moments, ses craintes paraissaient absurdes ; durant ses périodes de lucidité, il réalisait que, coupé de toute société humaine, il était en passe de devenir plus peureux qu'une souris. Quelles raisons avait-il de penser que la porte ouverte signifiait le retour des Visagie ou l'arrivée de la police qui allait l'expédier au sinistre camp de Brandvlei ? Dans un vaste pays dont la surface était sillonnée, jurement, par des centaines de milliers d'individus trottinant comme des cafards, affolés par la guerre, pourquoi s'alarmer si un quelconque réfugié venait se cacher dans une ferme déserte, au milieu d'un paysage désolé ? À coup sûr, lui, ou eux (K eut la vision d'un homme poussant une brouette chargée d'ustensiles de ménage, et d'une femme cheminant lourdement derrière lui, et de deux enfants, l'un tenant la femme par la main, l'autre assis au sommet de la pile, dans la brouette, serrant contre lui un chaton plaintif, tous exténués, le vent couvrant leurs visages de poussière et chassant dans le ciel de lourds nuages gris) – à coup sûr, ces gens avaient davantage de raison de le craindre, lui, ce sauvage décharné, en haillons, qui émergeait du sol à l'heure où volent les chauves-souris, qu'il n'en avait de les craindre ?

Mais d'autres pensées succédaient à celles-là : Et s'ils faisaient partie de l'autre espèce, soldats en fuite, policiers en congé venus consacrer leurs loisirs à la chasse aux chèvres, gaillards robustes qui se tiendraient les côtes de rire devant mes ruses pitoyables, mes potirons cachés dans l'herbe, mon terrier tartiné de boue, qui me donneraient des coups de pied dans le cul et me diraient de me ressaisir et feraient de moi leur serviteur, chargé de couper le bois et de porter l'eau et de rabattre les chèvres à portée de leurs fusils pour qu'ils puissent manger des côtelettes grillées pendant que, tapi derrière un buisson, je me nourrirais de déchets ? Ne vaudrait-il pas mieux se cacher nuit et jour, ne vaudrait-il pas mieux s'enfouir dans les entrailles de la terre, plutôt que de devenir leur chose ? (Et auraient-ils même l'idée de faire de moi leur serviteur ? En voyant un sauvage marcher à leur rencontre à travers le veld, n'engageraient-ils pas des paris sur celui d'entre eux dont la balle transperceraît l'insigne de cuivre de son couvre-chef ?)

Les jours s'écoulèrent, et rien ne se passa. Le soleil brillait, les oiseaux sautillaient de buisson en buisson, le grand silence vibrait d'un horizon à l'autre, et K reprit confiance. Il passa une journée entière à l'affût, à surveiller la ferme, tandis que le soleil suivait sa trajectoire de gauche à droite et que les ombres se déplaçaient sur le stoep de droite à gauche. La bande plus sombre qu'il distinguait au centre était-elle une porte ouverte ou fermée ? Il était trop loin pour en juger. Quand vint la nuit et que la lune se leva, il s'aventura jusqu'au verger mort. Il n'y avait pas de lumière dans la maison, pas de bruit. Il traversa la cour à pas de loup, se mettant à découvert, et s'avança jusqu'au pied des marches, d'où il vit enfin que la porte était ouverte, comme elle avait dû l'être tout ce temps. Il monta l'escalier et pénétra dans la maison. Dans l'obscurité complète du vestibule, il tendit l'oreille. Tout était silence.

Il passa le reste de la nuit à attendre, allongé sur un sac dans le hangar. Il dormit même, bien qu'il n'eût pas l'habitude de dormir la nuit. Le matin, il entra de nouveau dans la maison. Le plancher avait été récemment balayé, ainsi que l'âtre. Une vague odeur de fumée planait encore dans les coins. Sur le tas d'ordures, derrière le hangar, il trouva six boîtes de corned-beef neuves et brillantes, sans étiquette.

Il regagna sa tanière et resta caché tout le jour, troublé par la certitude que des soldats étaient venus au domaine, et qu'ils étaient venus à pied. S'ils traquaient des rebelles dans les montagnes, s'ils poursuivaient des déserteurs, ou s'ils étaient simplement en tournée d'inspection, pourquoi n'étaient-ils pas venus en Jeep ou en camion ? Pourquoi cette attitude furtive, pourquoi couvraient-ils leurs traces ? Il y avait bien des explications possibles, mille explications possibles, il ne lisait pas dans leurs pensées ; tout ce qu'il savait, c'était que seule la chance l'avait sauvé.

Il évita de pomper de l'eau ce soir-là, espérant que le soleil et le vent sécheraient le fond du réservoir. Il arracha de l'herbe à grandes brassées et l'étala sur les pousses de courges révélatrices. Il resta sur ses gardes et se tint tranquille.

Un jour passa, puis un autre jour. Alors, au coucher du soleil, étant sorti de chez lui pour se dégourdir les jambes, il

aperçut des silhouettes qui se déplaçaient sur la plaine. Il s'aplatit sur le sol. Il avait vu un homme à cheval qui se dirigeait vers le réservoir, accompagné d'un homme à pied ; il avait aussi distingué nettement le canon d'un fusil qui pointait au-dessus de l'épaule du cavalier. Il entreprit de ramper vers son trou comme un ver, une seule idée en tête : que la nuit tombe vite, que la terre m'engloutisse et me protège.

À l'abri du sommet du tertre, près de l'ouverture de son trou, K leva la tête, risquant un dernier regard.

Ce n'était pas un cheval, mais un âne, un âne si petit que les pieds du cavalier touchaient presque terre. Plus loin venait un second âne, sans cavalier mais portant de chaque côté deux ballots gris de bonne taille attachés par des courroies ; entre les deux ânes, il dénombra huit hommes ; un neuvième suivait à la queue de la colonne. Ils avaient tous des fusils ; certains semblaient également porter des ballots. L'un d'eux avait un pantalon bleu, un autre en avait un jaune, mais à cela près, ils étaient tous en tenue de camouflage.

Aussi silencieusement que possible, K se glissa à reculons dans le trou. Par l'ouverture, il ne pouvait plus rien voir d'eux, mais l'air était calme, et ils les entendit descendre de leurs montures près du réservoir, il entendit les anneaux de la chaîne s'entrechoquer quand ils défirent le frein de la pompe, il entendit même un murmure de voix. Quelqu'un grimpa à l'échelle qui menait à la plate-forme, bien haut au-dessus du sol, puis redescendit.

Il faisait de plus en plus sombre ; bientôt, seuls les reniflements des ânes révélèrent à quel point les inconnus étaient proches. K entendit une hache s'abattre avec un bruit sourd, au fond du lit de la rivière ; plus tard, la crête du monticule, au-dessus de lui, se détacha sur la faible lueur orange de leur feu. Il y eut une bourrasque ; la barre de direction bascula, le métal grinça, la roue de l'éolienne fit un tour et s'arrêta. « Pourquoi n'y a-t-il pas d'eau ? » – ces mots lui parvinrent nettement. Il y eut d'autres paroles qu'il ne put discerner, suivies d'un éclat de rire. Puis le vent souffla à nouveau, la pompe grinça et se mit en action, et par les paumes de ses mains et les plantes de ses pieds K perçut le premier

choc du piston dans les profondeurs de la terre. Il entendit des acclamations assourdies. Le vent apporta une odeur de viande grillée.

K ferma les yeux et posa son visage sur ses mains. Il voyait bien maintenant que ce n'étaient pas des soldats qui bivouquaient près du réservoir, qui avaient déjà campé une fois dans la maison, mais des hommes venus des montagnes, de ces hommes qui faisaient sauter les voies ferrées, minaient les routes, attaquaient les fermes, dispersaient le bétail, coupaient les communications entre les villes, de ces hommes dont la radio annonçait l'extermination massive et dont les journaux publiaient des photos, les bras en croix, la bouche ouverte, gisant dans une mare de sang. Voilà qui étaient ses visiteurs. Pourtant, ils évoquaient plutôt pour lui une équipe de football : onze jeunes gens qui abandonnent le terrain après un match difficile, fatigués, contents, affamés.

Son cœur martelait sa poitrine. Demain matin, quand ils partiront, pensa-t-il, je pourrais sortir de ma cachette et trotter derrière eux comme un enfant qui suit une fanfare. Au bout d'un moment, ils me remarqueraient et s'arrêteraient pour me demander ce que je veux. Et moi, je pourrais dire : Donnez-moi un baluchon à porter ; permettez-moi de couper le bois et de faire le feu à la fin de la journée. Ou bien je pourrais dire : Revenez donc au réservoir quand vous passerez par là, et je vous donnerai à manger. J'aurai des potirons, des courges, des melons, j'aurai des pêches, des figues et aussi des figues de Barbarie, vous ne manquerez de rien. Et ils reviendraient la fois d'après, sur le chemin des montagnes, si c'est bien là qu'ils vont la nuit, et je leur donnerais à manger, et ensuite je m'assiérais autour du feu avec eux et je boirais leurs paroles. Les histoires qu'ils raconteront seront différentes des histoires que j'ai entendues au camp, parce que le camp est fait pour les laissés-pour-compte, pour les femmes et les enfants, les vieux, les aveugles, les infirmes, les idiots, pour des gens qui n'ont à raconter que l'histoire de leur survie. Tandis que ces jeunes gens ont survécu à des aventures, des victoires, des défaites, des dangers évités de justesse. Ils auront des histoires à raconter longtemps après la fin de la guerre, ils ont des

histoires pour le restant de leur vie, des histoires que leurs petits-enfants pourront écouter bouche bée.

Pourtant, au moment même où il se pencha pour vérifier que ses lacets étaient noués, K sut qu'il ne sortirait pas de son trou, qu'il ne franchirait pas la frontière entre l'obscurité et la lueur du feu pour se faire connaître. Il sut même pourquoi : parce que assez d'hommes étaient partis à la guerre en affirmant que le temps du jardinage viendrait une fois la guerre finie ; alors, il fallait que des hommes restent en arrière pour maintenir en vie le jardinage, ou au moins l'idée de jardinage ; parce qu'une fois que ce cordon serait coupé, la terre durcirait et délaisserait ses enfants. Telle est la raison.

Entre cette raison et le fait qu'il n'allait pas se faire connaître, il restait cependant un fossé plus large que la distance qui le séparait du feu de bois. Toujours, quand il tenta de s'expliquer devant lui-même, il subsista un fossé, un trou, une obscurité devant quoi son entendement se cabrait, qu'il était inutile de chercher à combler avec des mots. Les mots étaient engloutis, le fossé restait. Son histoire fut toujours une histoire trouée ; pas la bonne histoire, jamais la bonne histoire.

Il se rappelait Huis Norenius et la salle de classe. Paralysé par la terreur, il contemplait le problème posé devant lui pendant que le professeur arpentaient les rangs en comptant les minutes qui les séparaient du moment où il faudrait lâcher les crayons et où ils seraient divisés, les moutons d'un côté, les chèvres de l'autre. Douze hommes mangent six sacs de pommes de terre. Chaque sac contient six kilos de pommes de terre. Quel est le quotient ? Il se vit écrire 12, il se vit écrire 6. Il ne savait pas quoi faire de ces nombres. Il les barra tous les deux. Il contempla le mot *quotient*. Il ne changea pas, il ne s'évapora pas, il ne livra pas son mystère. Je mourrai, pensa-t-il, sans savoir ce que c'est qu'un quotient.

Il resta éveillé presque toute la nuit à écouter le réservoir se remplir lentement, jetant de temps à autre un coup d'œil au-dehors, à la lumière des étoiles, pour voir si les ânes s'étaient calmés ou s'ils continuaient à brouter ses courges. Sans doute finit-il par s'assoupir, car il reprit conscience pour entendre un lourd bruit de pas dans l'herbe ; quelqu'un piétinait et claquait

dans ses mains pour chasser les ânes, et déjà les montagnes se détachaient en bleu sur le ciel rose. Le vent était tombé, et l'air lui apportait des bruits légers : le tintement d'une boucle de ceinture, le choc d'une cuillère contre un quart en métal, une éclaboussure d'eau.

Maintenant, pensa-t-il, se réveillant complètement, c'est ma dernière chance : maintenant. Il se glissa hors de sa tanière, rampa à quatre pattes, et coula un regard par-dessus le sommet du tertre.

Un homme sortait du réservoir. Il émergea de l'eau froide de la nuit, se hissa sur le mur, et s'essuya avec une serviette blanche, la douce lumière du petit jour brillant sur son corps nu.

Deux hommes chargeaient un âne ; l'un d'eux tenait la bride, pendant que l'autre arrangeait sur son dos, puis fixait à l'aide de courroies, deux sacs de toile volumineux, ainsi qu'un paquet allongé également enveloppé de toile.

Le reste du groupe était caché par le mur du réservoir ; K voyait parfois une tête bouger.

L'homme qu'il avait vu debout sur le mur réapparut, habillé. Il se pencha et ouvrit le robinet. L'eau jaillit, coula le long des sillons que K avait creusés lors de son premier séjour, inonda le champ.

C'est une erreur, se dit K ; c'est un signe.

Le même homme bloqua le frein de la pompe.

En longue file désordonnée, ils partirent vers l'est à travers le veld, dans la direction des montagnes, un âne en tête de la colonne, l'autre en queue, le soleil, qui était maintenant au-dessus de l'horizon, les frappant en pleine figure. K les suivit des yeux, du haut de son tertre, jusqu'au moment où ils ne furent plus que des points sombres qui dansaient dans l'herbe jaune ; il pensait : il n'est pas trop tard pour leur courir après, il n'est pas encore trop tard. Puis, lorsqu'ils furent partis pour de bon, il quitta sa cachette et alla inspecter la parcelle inondée pour constater les dégâts commis par les ânes.

Ils avaient laissé leurs marques partout. Non seulement ils avaient brouté les tiges, mais, en bien des endroits, ils les avaient piétinées. De longues vrilles sectionnées serpentaient dans l'herbe, leurs feuilles déjà repliées et flétries ; les quelques fruits déjà formés, petites noix vertes pas plus grosses que des billes, avaient été dévorés. Il avait perdu la moitié de sa récolte. À cela près, les inconnus n'avaient laissé aucune trace de leur passage. À l'emplacement du feu, ils avaient répandu de la terre et des cailloux avec tant de soin qu'il ne put détecter l'endroit qu'à sa chaleur. Le réservoir était vide depuis longtemps ; il ferma le robinet.

Il grimpait sur la colline qui surplombait sa tanière et, couché sur la crête, fronça les yeux dans le soleil. On ne voyait rien. Ils s'étaient fondus dans le paysage.

Je suis comme une femme dont les enfants ont quitté la maison, pensa-t-il : il ne reste plus qu'à mettre de l'ordre et à écouter le silence. J'aurais aimé les nourrir, mais je n'ai nourri que leurs ânes, et ils auraient pu manger de l'herbe. Il se glissa dans la tanière, s'étendit, apathique, et ferma les yeux.

Plus tard dans la matinée, il fut éveillé par le bruit d'un hélicoptère qui survolait le domaine, suivant le cours de la rivière. Quinze minutes après, l'appareil était de retour, continuant sa trajectoire vers le nord.

Ils auront vu que la terre a été inondée, pensa-t-il. Ils auront vu que l'herbe est plus verte. Ils auront vu le vert des courges et des potirons. Ces feuilles sont comme des drapeaux brandis pour leur faire signe. Ils peuvent tout voir de là-haut, tout ce qui, par nature, ne se cache pas sous la terre. J'aurais mieux fait de cultiver des oignons. J'ai encore le temps de m'enfuir dans les montagnes, même si c'est seulement pour me cacher dans une grotte. Mais son apathie ne le lâchait pas. Qu'ils viennent, pensa-t-il, qu'est-ce que ça peut faire. Il se rendormit.

Pendant une semaine, K fut plus prudent que jamais. Il ne sortait pas du tout de son trou pendant le jour, et il arrosait les pousses survivantes avec une telle parcimonie que les feuilles penchèrent et que les vrilles se fanèrent. Il arracha les pousses qui avaient été broutées. Si toutes les fleurs donnent des fruits,

se dit-il en examinant ce qui subsistait, je n'aurai même pas quarante courges ; s'ils ramènent leurs ânes par ici, je n'en aurai pas une. Il n'était plus question d'obtenir une récolte abondante, mais tout au plus d'en tirer assez de semence pour assurer la récolte suivante. Il y aura une autre année, se dit-il pour se consoler, un autre été pour recommencer.

C'était la fin de l'été. Après plusieurs jours de chaleur étouffante et de nuages lourds, un orage éclata. La pluie inonda le ravin et chassa K de sa maison. Il se tapit à l'abri du mur du réservoir, trempé, se sentant comme un escargot sans sa coquille. Au bout d'une heure, la pluie cessa, les oiseaux se mirent à chanter, un arc-en-ciel apparut à l'ouest. Il sortit de sa tanière la paillasse d'herbe trempée et attendit que le torrent cesse de couler. Puis il prépara du torchis et entreprit d'enduire à nouveau le toit et les murs.

Les ânes ne revinrent pas, ni les onze hommes, ni l'hélicoptère. Les courges poussèrent. Chaque nuit, K rampait dans son jardin et caressait les écorces lisses. Chaque nuit, il sentait qu'elles avaient grossi. Avec le temps, il s'autorisa à espérer que tout irait bien. Il s'éveillait dans la journée et scrutait le lopin de loin ; de-ci, de-là, sous le camouflage d'herbe, une écorce luisante lui renvoyait un clin d'œil discret.

Parmi les graines qu'il avait semées, il y avait une graine de melon. Deux melons vert pâle poussaient maintenant au fond du champ. Dans son esprit, c'étaient deux sœurs, et il lui semblait qu'il les aimait encore mieux que les potirons et les courges, qu'il considérait comme une bande de frères. Il glissa des tampons d'herbe sous les melons pour que leur peau ne s'abîme pas.

Enfin vint le soir où le premier potiron fut assez mûr pour être cueilli. Il avait poussé avant les autres, et plus vite, au beau milieu du champ ; K l'avait repéré comme le premier fruit, l'aîné de la famille. L'écorce était tendre ; le couteau s'enfonça sans effort. La chair, bien qu'encore bordée de vert, était d'un orange foncé. Sur le gril en fil de fer qu'il avait fabriqué, il disposa des tranches de potiron au-dessus d'un lit de braises dont l'éclat devint de plus en plus brillant à mesure que l'obscurité s'épaississait. Le parfum de la chair brûlée

monta dans le ciel. Reprenant les mots qu'on lui avait appris, les dirigeant non plus vers le haut mais vers la terre sur laquelle il était agenouillé, il pria : « Pour ce que nous allons recevoir, rends-nous vraiment reconnaissants. » Il retourna les tranches à l'aide de deux piques en fil de fer et, ce faisant, sentit tout à coup son cœur déborder de gratitude. C'était exactement ce qu'ils avaient décrit : un jaillissement d'eau tiède. Maintenant, c'est fait, se dit-il. Il ne me reste plus qu'à vivre ici paisiblement jusqu'à la fin de mes jours, mangeant la nourriture que mon propre labeur a fait produire à la terre. Il ne me reste plus qu'à être un homme qui soigne la terre. Il porta à sa bouche la première tranche. Sous la peau calcinée, craquante, la chair était tendre et juteuse. Il mastiqua, les yeux pleins de larmes de joie. Le meilleur potiron, pensa-t-il ; absolument le meilleur de tous les potirons que j'aie jamais dégustés. Pour la première fois depuis qu'il était arrivé à la campagne, il prenait plaisir à manger. L'arrière-goût de la première tranche laissa dans sa bouche une volupté douloreuse. Il enleva le gril des braises et prit une deuxième tranche. Ses dents mordirent la croûte, entamèrent la pulpe tendre et chaude. Du potiron comme ça, pensa-t-il, du potiron comme ça, je pourrais en manger tous les jours de ma vie, et ne jamais rien vouloir d'autre. Et quelle perfection ce serait avec une pincée de sel – avec une pincée de sel, et une noix de beurre, et un saupoudrage de sucre, et un peu de cannelle pardessus ! Mangeant la troisième tranche, et la quatrième, et la cinquième, jusqu'à ce que la moitié du potiron fût mangée et que son ventre fût plein, K se délecta au souvenir des saveurs du sel, du beurre, du sucre, de la cannelle, une par une.

Mais la maturation des potirons amenait une nouvelle inquiétude. S'il avait été possible de dissimuler les tiges, les potirons, quant à eux, créaient des creux qui, même de loin, donnaient au champ un aspect bizarre, comme si un troupeau d'agneaux endormis habitait l'herbe haute jusqu'aux genoux. K s'efforça de replier l'herbe pardessus les potirons mais n'osa pas les recouvrir complètement, car ils avaient besoin pour mûrir du précieux soleil de l'été finissant. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était les cueillir aussi tôt que possible, avant que les tiges soient flétries, parfois même alors que l'écorce offrait encore des taches vertes, et les emporter.

Les jours devenaient plus courts, les nuits plus froides. Quelquefois K devait porter son manteau noir pour travailler dans le champ ; il dormait les pieds enroulés dans un sac et les mains entre les cuisses. Il dormait de plus en plus. Il ne s'attardait plus au-dehors une fois sa besogne finie, assis à regarder les étoiles, à écouter la nuit, il n'allait plus se promener dans le veld ; il se fourrait dans son trou et sombrait dans un sommeil profond. Il dormait toute la matinée. Vers midi, il émergeait dans un état intermédiaire, un monde de langueur et de rêves éveillés, baigné de la chaleur douce que dégageait le toit ; enfin, au coucher du soleil, il sortait, s'étirait, et descendait jusqu'au lit de la rivière pour couper du bois jusqu'au moment où il ne pouvait plus voir l'encoche qu'il visait.

Il avait creusé une fosse pour son feu, afin qu'on ne pût le voir de loin, et construit un conduit de tirage. Après avoir mangé, il posait sur la fosse deux dalles de pierre qu'il saupoudrait de terre. Les braises restaient ainsi incandescentes jusqu'à la nuit d'après. Dans la terre autour de la fosse, toutes sortes d'insectes se développaient, attirés par la chaleur douce et constante.

Il ne savait pas en quel mois on était ; avril, supposait-il. Il n'avait ni tenu le compte des jours ni pris note des phases de la lune. Ce n'était pas un prisonnier ni un naufragé ; sa vie près du réservoir n'était pas une condamnation à purger.

Il était devenu une créature du crépuscule et de la nuit, à tel point que ses yeux ne supportaient plus la lumière du jour. Il n'avait plus besoin de suivre des chemins quand il évoluait autour du réservoir. Un sens qui relevait plus du toucher que de la vue, une pression exercée sur ses yeux et sur la peau de son visage l'avertissaient de la présence d'un obstacle. Pendant des heures d'affilée, ses yeux cessaient d'accommoder sur un point, à la façon des yeux des aveugles. Il avait aussi appris à utiliser son odorat. Il emplissait ses poumons de l'odeur fraîche et suave de l'eau montée des profondeurs de la terre. Cette odeur l'enivrait, il ne pouvait s'en lasser. Bien qu'il n'en connût pas les noms, il pouvait distinguer les arbrisseaux les uns des autres à l'odeur de leurs feuilles. Il pouvait flairer la pluie dans l'air.

Mais surtout, comme l'été tirait à sa fin, il apprenait à aimer l'oisiveté, une oisiveté qui ne se réduisait plus à des fragments de liberté récupérés furtivement sur un labeur imposé, à des larcins clandestins savourés assis sur ses talons devant un parterre de fleurs, la binette tenue mollement au bout de doigts desserrés, mais qui était devenue un abandon de soi au temps, à un temps qui coulait lentement comme de l'huile d'un horizon à l'autre sur la face du monde, qui se répandait sur son corps, qui circulait dans ses aisselles et dans son aine, qui frémissoit dans ses paupières. Il n'était ni content ni mécontent quand il y avait du travail ; c'était pareil. Il pouvait passer l'après-midi étendu, les yeux ouverts, à regarder les ondulations de la tôle du toit et les marques de rouille : son esprit ne s'égarait pas, il ne voyait que de la tôle, les lignes ne se transformaient pas en dessins ou en motifs fantastiques : il était lui-même, allongé dans sa maison, la rouille n'était que de la rouille, rien ne bougeait que le temps qui l'emportait dans son cours. Une ou deux fois, l'autre temps, celui où la guerre existait, se rappela à lui dans le sifflement des chasseurs à réaction, bien haut au-dessus de sa tête. Mais à cela près, il vivait hors d'atteinte des calendriers et des horloges, dans un coin qu'avait touché la grâce de l'oubli, entre la veille et le sommeil. Comme un parasite endormi dans un boyau, pensa-t-il ; comme un lézard sous une pierre.

Parasite, c'était le mot qu'avait employé le chef de la police : le camp de Jakkalsdrif, un repaire de parasites accroché à la jolie ville baignée de soleil, se repaissant de sa substance sans rien lui rendre en échange. Mais pour K, couché sur son lit, inactif, songeant à tout cela sans passion (après tout, en quoi cela m'importe-t-il ? pensa-t-il), on ne pouvait plus dire avec évidence qui était l'hôte et qui le parasite, du camp ou de la ville. Si le ver dévorait le mouton, pourquoi le mouton avait-il avalé le ver ? Et s'il y avait des millions de gens, plus de millions qu'on ne pouvait soupçonner, vivant dans des camps, vivant d'aumônes, vivant dans la campagne, vivant de subterfuges, se faufilant dans des recoins pour échapper aux temps présents, trop malins pour agiter des drapeaux, attirer l'attention sur eux, se laisser recenser ? Et si le nombre d'hôtes était bien inférieur au nombre de parasites, les parasites de l'oisiveté et tous les

parasites secrets qu’abritaient l’armée, la police, les écoles, les usines, les bureaux, les parasites du cœur ? Pouvait-on encore, dans ce cas, parler de parasites ? Les parasites, eux aussi, avaient une chair, une substance ; les parasites pouvaient aussi avoir leurs prédateurs. En vérité, le choix entre les deux formulations : le camp, parasite de la ville, ou la ville, parasite du camp, dépendait peut-être simplement de celui qui faisait entendre sa voix avec le plus de force.

Il pensa à sa mère. Elle lui avait demandé de la ramener où elle était née, et il l’avait fait – bien que ce fût peut-être par un procédé verbal. Mais si ce domaine n’était pas vraiment son lieu de naissance ? Où était la remise aux murs de pierre dont elle avait parlé ? Il se contraignit à aller en plein jour visiter la cour de la ferme, les baraqués bâties à flanc de colline et près d’elles le rectangle de terre nu. Si ma mère a vécu ici, je le saurai sûrement, se dit-il. Il ferma les yeux et tenta de recréer en pensée les murs de pisé et le toit de roseaux de ses récits, le verger de figuiers de Barbarie, les poulets qui picoraient le grain répandu par la petite fille aux pieds nus. Et derrière cette enfant, dans l’embrasure de la porte, le visage plongé dans l’ombre, il chercha à discerner une autre femme, la femme qui avait mis sa mère au monde. Pendant que ma mère mourait à l’hôpital, pensa-t-il, quand elle a su que sa fin était proche, ce n’est pas vers moi qu’elle a tourné les yeux mais vers quelqu’un qui se dressait derrière moi : sa mère à elle, ou le fantôme de sa mère. À mes yeux, c’était une femme, mais en elle-même, elle était restée une enfant qui appelle sa mère à l’aide, qui lui demande de venir lui tenir la main. Et sa propre mère, dans cette vie secrète que nous ne voyons pas, était elle aussi une enfant. Je suis issu d’une lignée d’éternels enfants.

Il essaya d’imaginer un personnage qui se serait dressé seul à l’origine de la lignée, une femme portant une robe grise informe, née d’aucune mère ; mais quand il dut se représenter le silence dans lequel elle vivait, le silence du temps d’avant le commencement, son esprit s’y refusa.

Maintenant qu’il dormait tellement, des animaux revenaient piller son champ, des lièvres et de petites antilopes grises. Cela ne l’aurait pas gêné s’ils s’étaient contentés de mordiller le bout des tiges, mais des accès de rage morne

s'emparaient de lui quand ils sectionnaient une tige et laissaient le fruit se gâter. Il ne savait pas ce qu'il ferait s'il perdait ses deux melons bien-aimés. Il passa des heures à essayer de construire un piège en fil de fer, mais il n'arriva pas à le faire fonctionner. Une nuit, il fit son lit au milieu du champ. Le clair de lune l'empêcha de dormir ; il sursautait à chaque frôlement d'herbe, et le froid lui engourdissait les pieds. Comme tout cela serait plus facile, pensa-t-il, s'il y avait une clôture autour du réservoir, du grillage solide tendu entre des piquets enfoncés dans le sol sur trente centimètres pour empêcher les ravages des fouisseurs.

Il avait en permanence un goût de sang dans la bouche. Il avait la diarrhée, et souffrait d'étourdissements quand il se levait. Quelquefois, son estomac lui faisait l'effet d'être un poing serré au centre de son corps. Il se força à manger plus de potiron que son appétit ne l'exigeait ; cela apaisa les contractions de son estomac, mais n'améliora pas son état. Il essaya d'abattre des oiseaux, mais il avait perdu son adresse au lance-pierres et sa patience d'antan. Il tua un lézard et le mangea.

Les potirons mûrissaient tous ensemble ; les tiges tournaient au jaune et se flétrissaient. K n'avait pas réfléchi au problème de la conservation. Il essaya de découper la chair en tranches et de la faire sécher au soleil, mais les tranches pourrissent et attirèrent les fourmis. Il empila les trente potirons en pyramide près de sa tanière ; on aurait dit une balise lumineuse. On ne pouvait pas les enterrer ; ils avaient besoin de chaleur et de sécheresse, c'étaient des créatures du soleil. Il les déposa finalement à cinquante pas d'intervalle dans les broussailles le long du lit de la rivière ; pour les camoufler, il prépara un enduit de boue et peignit un motif irrégulier sur chaque écorce.

Puis les melons mûrissent. Il mangea ces deux enfants en deux jours, priant pour qu'ils lui apportent la santé. Il eut l'impression d'aller mieux après les avoir mangés, bien qu'il se sentît encore faible. La couleur de leur pulpe rappelait la teinte du limon orange des rivières, en plus foncé. Il n'avait jamais mangé de fruit aussi sucré. D'où venait cette suavité ? De la graine et de la terre : mais en quelles proportions ? Il

rassembla les graines des melons et les étala pour les faire sécher. Une seule graine en avait produit toute une poignée : voilà ce que c'était qu'une *terre généreuse*.

Un jour vint où, pour la première fois, K ne sortit pas de sa tanière. Il se réveilla dans l'après-midi ; il n'avait pas faim. Un vent froid soufflait, rien n'exigeait ses soins, sa besogne de l'année était achevée. Il se tourna sur le côté et se rendormit. Quand il reprit conscience, c'était l'aube et les oiseaux chantaient.

Il perdit toute conscience du temps. Quelquefois, s'éveillant emmitouflé dans le manteau noir, ses jambes entortillées dans le sac, il savait que c'était le jour. Pendant de longues périodes, il restait plongé dans une torpeur grise, trop las pour s'arracher au sommeil. Il sentait ses fonctions vitales se ralentir. Tu es en train d'oublier de respirer, se disait-il à lui-même ; et il continuait pourtant à ne pas respirer. Il soulevait une main lourde comme du plomb et il la posait sur son cœur ; très loin, comme dans un autre pays, il sentait quelque chose qui s'écartait et se refermait languissamment.

Au long de cycles entiers de la sphère céleste, il dormait. Il rêva une fois qu'un vieil homme le secouait. Le vieillard portait des guenilles répugnantes et sentait le tabac. Il se pencha sur K, lui empoignant l'épaule. « Tu dois quitter cette terre ! » dit-il. K essaya de se dégager de son étreinte, mais les doigts griffus le serrèrent de plus belle. « Tu vas avoir des ennuis ! » siffla le vieil homme.

Il rêva aussi de sa mère. Il marchait avec elle dans les montagnes. Malgré ses jambes lourdes, elle était jeune et belle. Il déployait ses bras d'un horizon à l'autre ; il était heureux, excité. Les lignes vertes qui marquaient le cours des rivières se détachaient sur la terre rousse ; on ne voyait ni routes ni maisons ; l'air était calme. Avec ses grands gestes, avec ses bras qui balayaient l'air comme un moulin à vent, il s'aperçut qu'il risquait de perdre pied et d'être entraîné au-delà du bord de la falaise dans le vaste espace aérien qui s'étendait entre ciel et terre ; mais il n'avait pas peur, il savait qu'il flotterait.

Il accédait parfois à l'état de veille sans savoir s'il avait dormi un jour, une semaine ou un mois. Il lui vint l'idée qu'il

n'était peut-être pas en pleine possession de lui-même. Il faut que tu manges, disait-il, et il s'efforçait de se lever et d'aller chercher un potiron. Mais il se laissait aller à nouveau, il étirait les jambes et bâillait, envahi par une volupté si douce qu'il ne désirait rien d'autre que de s'étendre et de la laisser monter en lui. Il n'avait pas d'appétit : manger, prendre des choses et les fourrer dans son gosier pour les faire pénétrer dans son corps, cela lui paraissait une activité bizarre.

Puis, graduellement, son sommeil devint plus léger et ses périodes d'éveil plus fréquentes. Des chaînes d'images venaient se dérouler en lui, si rapides et décousues qu'il ne pouvait pas les suivre. Il s'agitait sur son lit, ne trouvant pas de contentement dans le sommeil mais trop vidé de ses forces pour se lever. Il se mit à souffrir de maux de tête ; il grinçait des dents, tressaillant chaque fois que la pulsation du sang résonnait dans son crâne.

Il y eut un orage. Tant que les roulements du tonnerre restèrent lointains, K les remarqua à peine. Mais un nuage éclata juste au-dessus de lui, et ce fut le déluge. L'eau s'infiltra de chaque côté de la tanière ; coulant à flots dans le ravin, elle emporta l'enduit de boue et se répandit jusqu'à son Ut. Les épaules voûtées, la tête dans les genoux, il resta assis sous le toit. Il n'y avait pas de meilleur endroit où aller. Adossé dans un coin, au milieu du torrent, le manteau trempé serré autour de lui, il dormit par intermittence.

Il sortit au grand jour, tremblant de froid. Le ciel était couvert ; il n'y avait pas moyen de faire du feu. On ne peut pas vivre comme ça, pensa-t-il. Il erra dans le champ, dépassa la pompe. Tout lui était familier, et il avait pourtant l'impression d'être un étranger ou un fantôme. Il y avait des mares d'eau sur le sol et, pour la première fois, de l'eau dans la rivière : un torrent rapide, brunâtre, large de plusieurs mètres. Sur l'autre rive, un rond pâle se détachait sur le gravier gris-bleu. Qu'est-ce que c'est, s'étonna-t-il, un grand champignon blanc que la pluie a fait sortir ? Il s'aperçut, surpris, que c'était une courge.

Le tremblement ne le quittait plus. Ses membres étaient sans force ; quand il posait un pied devant l'autre, c'était avec prudence, comme un vieillard. Il dut s'asseoir subitement ; il

s'assit sur la terre humide. Les tâches qui l'attendaient paraissaient trop nombreuses et trop lourdes. Je me suis réveillé trop tôt, pensa-t-il, je n'avais pas fini de dormir. Il soupçonna qu'il lui fallait manger pour que les choses cessent d'être floues devant ses yeux, mais son estomac s'y refusait. Il se força à imaginer du thé, une tasse de thé chaud épaissi par le sucre ; à quatre pattes, il but l'eau d'une flaue.

Il était toujours assis lorsqu'ils le découvrirent. Les véhicules étaient encore loin lorsqu'il entendit leur grondement, qu'il prit pour des coups de tonnerre dans le lointain. Il fallut qu'ils atteignent la barrière, en contrebas de la maison, pour qu'il les voie et comprenne qui ils étaient. Il se mit debout, eut un vertige, se rassit. Un des véhicules s'arrêta devant la maison ; l'autre, une Jeep, cahota vers lui à travers le veld. Quatre hommes s'y trouvaient ; il les regarda venir ; le désespoir s'abattit sur lui.

Au début, ils étaient prêts à le prendre pour un simple vagabond, un égaré que la police aurait bien fini par ramasser et héberger à Jakkalsdrif. « Je vis dans le veld, dit-il en réponse à leur question, je n'habite nulle part. » Puis il dut poser sa tête sur ses genoux ; il y avait un martèlement dans son crâne et un goût de bile dans sa bouche. Un des soldats lui prit le bras entre deux doigts et le secoua. K ne se dégagea pas. Le bras lui semblait étranger, comme un bâton qui aurait dépassé de son corps. « De quoi vit-il, à votre avis ? demanda le soldat. De mouches ? De fourmis ? De sauterelles ? » K ne pouvait voir que leurs brodequins. Il ferma les yeux ; pendant un moment, il fut absent. Puis quelqu'un lui donna une claqué sur l'épaule et lui mit un objet devant les yeux : c'était un sandwich, deux épaisses tranches de pain blanc enfermant du salami. Il eut un mouvement de retrait. « Mange, mon gars ! dit son bienfaiteur. Prends un peu de forces ! » Il prit le sandwich et le mordit. Avant qu'il ait pu mâcher, son estomac fut secoué de nausées sèches. La tête entre les genoux, il cracha la bouchée de pain et de charcuterie et rendit le sandwich au soldat. « Il est malade », dit une voix. « Il a bu », soutint un autre homme.

Mais un peu plus tard, ils trouvèrent sa maison ; après la pluie, les pierres de la façade, mises à nu, sautaient aux yeux.

Tour à tour, ils se mirent à quatre pattes pour jeter un coup d'œil à l'intérieur. Puis ils soulevèrent le toit et découvrirent l'aménagement soigneux de la cabane, la bêche et la hache, le couteau, la cuillère, l'assiette et le gobelet rangés sur une étagère taillée dans la paroi, la loupe, le lit d'herbe mouillée. Ils amenèrent K pour le confronter à son œuvre, le maintenant debout de force, ayant perdu toute bienveillance à son égard. Des larmes ruisselaient sur son visage. « C'est toi qui as fait ça ? » demandèrent-ils. Il hocha la tête. « Tu es seul ici ? » Il hocha la tête. Le soldat qui le tenait lui tordit le bras dans le dos. K haleta de douleur. « La vérité ! dit le soldat. — C'est la vérité », dit K.

Le camion arriva à son tour ; l'air retentissait de voix et des couinements et crépitements de la radio de bord ; des soldats s'attroupaient pour voir K et la maison qu'il avait construite. « Déployez-vous ! cria l'un d'eux, je veux que toute la zone soit fouillée ! Nous cherchons des sentiers, nous cherchons des trous et des tunnels, nous cherchons des lieux de stockage, sous n'importe quelle forme ! » Il baissa la voix. Il était en tenue de camouflage, comme les autres ; K ne vit aucun insigne qui pût révéler ses fonctions de commandement. « Vous voyez comment ils sont », dit-il. Ses yeux se déplaçaient sans repos, il ne paraissait s'adresser à personne en particulier. « On croit qu'il n'y a rien, et pendant tout ce temps, le sol en dessous de vos pieds est pourri de tunnels. Jetez un coup d'œil à un endroit comme celui-ci, et vous jureriez qu'il n'y a pas âme qui vive à des kilomètres à la ronde. On tourne le dos, et ils sortent du sol en rampant. Demandez-lui depuis combien de temps il est ici. » Il se tourna vers K et éleva la voix.

— Alors ! Depuis combien de temps es-tu ici ?

— Depuis l'année dernière, répondit K, sans savoir si c'était un bon mensonge ou un mauvais.

— Et tes amis, quand est-ce qu'ils reviennent ? Quand est-ce qu'ils vont revenir, tes amis ?

K haussa les épaules.

— Demandez-le-lui encore, dit l'officier en s'éloignant. Continuez à lui demander. Demandez-lui quand ses amis vont venir. Demandez-lui quand ils sont venus. Voyons voir s'il a une langue. Voyons s'il est aussi abruti qu'il en a l'air.

Le soldat qui tenait K lui agrippa la nuque entre le pouce et l'index et le poussa vers le bas jusqu'au moment où il se retrouva à genoux, face contre terre. « Tu as entendu ce que l'officier a dit, lui dit-il, alors vas-y. Raconte-moi ton histoire. » Il chassa le béret d'un revers de main et enfonça le visage de K dans la terre. Le nez et les lèvres écrasés, K sentit le goût du terreau humide. Il soupira. Ils le soulevèrent et le tinrent en l'air. Il gardait les yeux fermés. « Allez, parle-nous de tes amis », dit le soldat. K secoua la tête. Il reçut un coup atroce au creux de l'estomac et s'évanouit.

Ils passèrent l'après-midi à chercher les réserves de nourriture et d'armes dont la présence dans le domaine ne faisait pour eux aucun doute. Ils passèrent d'abord au peigne fin le secteur du réservoir, puis ils poussèrent leurs investigations plus loin, en amont et en aval de la rivière. L'un d'eux utilisait un instrument comportant une boîte noire et des écouteurs ; K le vit se déplacer lentement sur la berge de la rivière, où la terre était meuble, enfonçant une tige dans la terre. La plupart des potirons, tous peut-être, furent découverts : sans arrêt, on voyait revenir des jeunes hommes chargés de potirons, qu'ils jetèrent en tas à la lisière du champ. Les potirons ne firent que renforcer leur conviction que des réserves étaient cachées quelque part (« Sans ça, pourquoi est-ce qu'ils auraient laissé ce macaque ici ? » entendit K par hasard).

Ils auraient voulu procéder à un nouvel interrogatoire, mais il était visiblement trop faible. Ils lui donnèrent du thé, qu'il but, et tentèrent de le raisonner. « Tu es malade, mon vieux, dirent-ils. Regarde dans quel état tu es. Regarde comment tes amis te traitent. Ce qui t'arrive, ça leur est bien égal. Tu veux rentrer chez toi ? On va t'emmener chez toi ; on va te donner un nouveau départ dans la vie. »

Ils l'adossèrent contre une roue de la Jeep. L'un d'eux alla récupérer le béret et le lâcha sur ses genoux. Ils lui donnèrent

une tranche de pain blanc tendre. Il en avala une bouchée, se pencha de côté et la vomit, ainsi que le thé. « Laissez-le, il est foutu », dit quelqu'un. K s'essuya la bouche sur sa manche. Ils étaient debout en cercle autour de lui ; il avait l'impression qu'ils ne savaient pas quoi faire.

Il parla. « Je ne suis pas ce que vous croyez, dit-il. Je dormais, et vous m'avez réveillé, c'est tout. » Ils ne parurent pas comprendre.

Ils établirent leurs quartiers dans la ferme. Ils installèrent leur propre fourneau dans la cuisine ; K sentit bientôt l'odeur de tomates qui cuisaients. Quelqu'un avait suspendu une radio à un crochet sur le stoep ; l'air vibrait de rythmes électriques fiévreux, qui le dérangeaient.

Ils le mirent dans la chambre à coucher au bout du couloir, sur une bâche pliée en quatre, avec une couverture sur lui. Ils lui donnèrent du lait chaud et deux comprimés dont ils dirent que c'était de l'aspirine, et qu'il garda. Plus tard, après la tombée de la nuit, un garçon lui apporta une assiettée de nourriture. « Essaie d'en manger ne serait-ce qu'une bouchée », dit-il. Il projeta sur l'assiette le faisceau d'une lampe-torche. K vit deux saucisses dans une sauce épaisse, et de la purée de pommes de terre. Il secoua la tête et se tourna vers le mur. Le garçon laissa l'assiette près de son lit (« Au cas où tu changerais d'avis »). Après cela, ils ne le dérangèrent plus. Il somnola quelque temps, mal à l'aise, gêné par l'odeur de la nourriture. Il finit par se lever pour mettre l'assiette dans un coin. Certains des soldats étaient sur le stoep, d'autres étaient dans la salle de séjour. Il y avait des rires et des bavardages, mais pas de lumière.

Le lendemain matin, la police arriva de Prince Albert, avec des chiens, pour aider à rechercher les tunnels et les stocks de ravitaillement cachés. Le capitaine Oosthuizen reconnut K aussitôt. « Comment voulez-vous que j'oublie un visage pareil ? dit-il. Ce bouffon s'est évadé de Jakkalsdrif en décembre. Son nom est Michaels. Quel nom vous a-t-il donné ? — Michael, dit l'officier de l'armée. — C'est Michaels », affirma le capitaine Oosthuizen. Du bout de sa

botte, il toucha les côtes de K. « Il n'est pas malade, il a toujours eu cette tête-là. Hein, Michaels ? »

Ils emmenèrent de nouveau K au réservoir, où il regarda les chiens traîner leurs maîtres dans tous les coins, à travers la parcelle d'herbe et le long des berges de la rivière, geignant d'excitation, tirant sur la laisse, mais incapables en fin de compte de les mener à autre chose qu'à des vieux terriers de porcs-épics ou de lièvres. Oosthuizen assena une manchette sur la tempe de K. « Alors, macaque, qu'est-ce que c'est que ça ? Tu te paies notre tête ? » On embarqua à nouveau les chiens dans la camionnette. Tout le monde se désintéressait des recherches. Debout au soleil, les jeunes soldats bavardaient et buvaient du café.

K s'assit, la tête entre les genoux. Il avait l'esprit clair, mais ne pouvait maîtriser les vertiges. Un filet de bave s'écoulait de sa bouche ; il ne se donna pas la peine de l'arrêter. Chaque atome de cette terre sera lavé par la pluie, se dit-il, et séché par le soleil et nettoyé par le vent, avant que la roue des saisons commence un autre tour. Pas un de ces atomes ne portera encore ma marque, de même que ma mère, après sa saison dans la terre, a été lavée, dispersée, et absorbée par les brins d'herbe.

Qu'est-ce donc, pensa-t-il, qui me lie à ce coin de terre comme à un foyer que je ne peux pas quitter ? Nous devons tous quitter la maison, après tout, nous devons tous quitter nos mères. Ou bien est-ce parce que je suis resté un enfant ? Enfant issu d'une lignée d'enfants, si enfants qu'aucun de nous ne peut partir, et que nous devons revenir mourir ici, la tête au creux des genoux de nos mères, moi sur ses genoux, elle sur ceux de sa mère, et ainsi de suite en remontant le temps, de génération en génération ?

Il y eut une explosion violente, suivie aussitôt par une deuxième explosion. L'air fut ébranlé, il y eut un grand bruit d'oiseaux, les collines grondèrent, répercutant l'écho. K tourna en tous sens des yeux égarés. « Regardez ! » dit un soldat, le doigt pointé.

À l'endroit où s'était dressée la maison Visagie, il y avait maintenant un nuage gris et orange qui n'était pas de la brume

mais de la poussière, comme si une trombe était venue emporter la maison. Puis le nuage cessa de croître, il perdit de sa densité, et un squelette émergea peu à peu : une partie du mur de derrière, avec la cheminée ; trois des piliers qui avaient soutenu la véranda. Une tôle de toiture traversa les airs et atterrit sans bruit. Les résonances continuaient, mais K ne savait plus si elles venaient des collines ou de sa tête.

Des hirondelles passèrent, si près du sol qu'il aurait pu les toucher en tendant la main.

D'autres explosions suivirent, mais il ne leva pas les yeux, supposant que les bâtiments annexes avaient sauté. Il pensa : Maintenant, les Visagie n'ont plus nulle part où se cacher.

La Jeep revint, cahotant à travers le veld. Tout autour de lui, on nettoyait, on remballait. Sur le lopin, pourtant, un soldat isolé travaillait encore. Il découpaient des mottes d'herbe qu'il rangeait soigneusement sur le côté. Saisi d'une certaine anxiété, K se leva et tituba jusqu'à lui. « Qu'est-ce que vous faites ? » lança-t-il. Le soldat ne répondit pas. Il entreprit de creuser une fosse peu profonde, déposant les déblais sur une feuille de plastique noir. K vit que c'était le troisième trou qu'il creusait : les deux autres étaient également flanqués de piles de déblais sur des feuilles de plastique et de touffes d'herbe dont les racines étaient encore pleines de terre. « Qu'est-ce que vous faites ? » demanda-t-il à nouveau. La vue de cet inconnu qui bêchait sa terre le troubloit plus qu'il n'aurait pu l'imaginer. « Laissez-moi faire, proposa-t-il, j'ai l'habitude de bêcher. » Mais le soldat l'écarta d'un geste. Ayant achevé le troisième trou, il recula de huit pas et disposa une autre feuille de plastique. En voyant la bêche mordre la terre, K s'accroupit et couvrit l'herbe de ses mains. « Je vous en prie, mon ami ! » dit-il. Le soldat recula, exaspéré. Quelqu'un tira K en arrière par la peau du cou. « Empêche-le de me gêner », dit le soldat.

Debout près de la pompe, K observa la suite des opérations. Quand il eut creusé cinq trous disposés en zigzag, le soldat déroula une longue corde blanche pour délimiter la zone. Deux de ses camarades apportèrent une caisse du camion et commencèrent à poser les mines. Chaque fois qu'ils en avaient

posé une et qu'ils l'avaient amorcée, le premier soldat plantait l'herbe et reversait la terre dans le trou poignée par poignée, aplaniissait la surface, puis effaçait toutes leurs empreintes avec une balayette, se déplaçant à reculons sur les mains et les genoux.

« Sors-toi de là, toi, dit quelqu'un derrière K. Va attendre là-bas, près du camion. » C'était l'officier. En partant, K entendit les ordres qu'il donnait : « Fixez-en deux dans les montants, à peu près au niveau de la ceinture. Mettez-en une autre en dessous de la plate-forme. Quand ils la mettront en marche, je veux que tout saute. »

Tout avait été chargé et ils étaient sur le point de démarrer, avec K à l'arrière du camion, au milieu des soldats, quand quelqu'un montra le tas de potirons qu'ils avaient laissé au bord du champ. « Embarquez-les ! » cria l'officier depuis la Jeep. Ils chargèrent les potirons. « Et arrangez sa niche, que rien n'ait l'air d'avoir changé ! » ordonna-t-il. Ils attendirent tous pendant qu'on remettait le toit en place. « Des pierres pour le maintenir, comme avant ! Dépêchez-vous ! »

Ils partirent, cahotant et bringuebalant sur le chemin de terre, la Jeep en tête. K s'agrippait à la courroie au-dessus de sa tête ; il sentait ses voisins se raidir pour éviter d'être projetés contre lui. Un nuage de poussière s'éleva, bientôt si dense qu'il ne vit plus rien de ce qu'il laissait derrière lui.

Il se pencha vers le jeune soldat qui lui faisait face.

— Vous savez, dit-il, un garçon était caché dans cette maison.

Le soldat ne comprit pas. K dut répéter sa phrase.

— Qu'est-ce qu'il dit ? demanda quelqu'un.

— Il dit qu'il y avait un autre garçon caché dans la maison.

— Dis-lui qu'il est mort maintenant. Dis-lui qu'il est au paradis.

Au bout d'un moment, ils atteignirent l'embranchement. Le camion accéléra, les pneus se mirent à ronfler, les soldats se détendirent, et la poussière se dissipa pour révéler derrière eux la longue ligne droite de la route de Prince Albert.

---

---

---

**2** *Morgen* : unité de mesure agraire équivalant à 8 563 m<sup>2</sup> (*NdT*).

Il y a un nouveau patient dans le service, un petit vieux qui s'est effondré pendant la gymnastique et qui a été amené ici avec une respiration et un rythme cardiaque très faibles. Il présente tous les signes d'une malnutrition prolongée : peau fendillée, plaies ulcérées aux mains et aux pieds, gencives saignantes. Ses articulations sont saillantes, il pèse moins de quarante kilos. Il paraît qu'on l'a ramassé tout seul au milieu de nulle part, dans le Karoo, où il gérait un gîte d'étape pour des guérilleros basés dans la montagne, planquant des armes et pratiquant des cultures vivrières, dont il ne consommait visiblement pas les produits. J'ai demandé aux gardiens qui l'aminaient pourquoi ils avaient obligé à faire de la gymnastique un homme qui était dans cet état. Ça s'est fait par mégarde, m'ont-ils dit : il est arrivé avec la nouvelle fournée, les formalités prenaient beaucoup de temps, le sergent de service a voulu leur donner une occupation en attendant, alors il les a fait courir sur place. Il ne pouvait pas s'apercevoir que cet homme-là en était incapable ? ai-je demandé. Le prisonnier n'a pas protesté, ont-ils répondu : il disait qu'il allait bien, qu'il avait toujours été maigre. Vous n'êtes pas capables de faire la différence entre un homme maigre et un squelette ? ai-je demandé. Ils ont haussé les épaules.

Me suis colleté avec Michaels, le nouveau patient. Il continue à affirmer qu'il n'est pas malade, qu'il voudrait seulement quelque chose contre le mal de tête. Il dit qu'il n'a pas faim. En fait, il ne garde pas sa nourriture. Je l'ai mis sous perfusion ; il essaie de s'en débarrasser.

Il a l'air d'un vieillard, mais il soutient qu'il n'a que trente-deux ans. C'est peut-être vrai. Il vient du Cap ; il connaissait l'hippodrome du temps où c'était encore un hippodrome. Cela l'a amusé d'apprendre que nous sommes installés dans l'ancien vestiaire des jockeys. « Moi aussi, je pourrais être

jockey, a-t-il dit, je fais le poids. » Il travaillait comme jardinier pour la municipalité, mais il a perdu son emploi et il est parti chercher fortune à la campagne, en emmenant sa mère. « Et votre mère, où est-elle maintenant ? ai-je demandé. — Elle fait pousser les plantes, a-t-il répondu en évitant mon regard. — Vous voulez dire qu'elle est décédée ? » (qu'elle mange les pissenlits par la racine ?). Il a secoué la tête. « Ils l'ont brûlée, a-t-il dit. Ses cheveux flambaient autour de sa tête comme une auréole. »

Il fait ce genre de déclarations aussi tranquillement que s'il parlait du temps qu'il fait. Je ne suis pas sûr qu'il soit réellement parmi nous. La raison répugne à l'imaginer à la tête d'un gîte d'étape pour insurgés. Je croirais plus volontiers qu'un visiteur de passage lui a offert à boire et lui a demandé de garder un fusil, et qu'il a été trop bête ou trop naïf pour refuser. Il est incarcéré en tant qu'insurgé, mais c'est tout juste s'il sait qu'il y a la guerre.

Maintenant que Felicity l'a rasé, j'ai pu examiner sa bouche. Une simple fissure incomplète, avec un léger déplacement du voile du palais. Le palais est intact. Je lui ai demandé si on avait déjà essayé de corriger cette malformation. Il n'en savait rien. J'ai souligné qu'il s'agissait d'une petite opération, même à son âge. Serait-il d'accord pour qu'on effectue cette opération, si c'était possible ? Il a répondu (je cite) : « Je suis comme je suis. Je n'ai jamais été un grand tombeur de filles. » J'ai eu envie de lui dire qu'en laissant de côté les filles, il aurait moins de mal à se débrouiller s'il pouvait parler comme tout le monde ; mais je me suis tu. Je ne voulais pas le blesser.

J'ai parlé de lui à Noël. « Il ne serait même pas capable de s'occuper d'un stand de tir forain, sans parler d'un gîte d'étape. C'est un simple d'esprit qui s'est égaré par hasard dans une zone de combats et qui n'a pas eu le bon sens d'en sortir. Il aurait sa place dans un atelier protégé à faire de la vannerie ou à tisser des perles, pas dans un camp de rééducation. »

Noël a sorti le registre. « D'après ceci, a-t-il dit, Michaels est un incendiaire. Il s'est évadé d'un camp de travail. Quand

on l'a capturé, il s'occupait d'un potager florissant dans un domaine abandonné et il ravitaillait la guérilla locale. Voilà l'histoire de Michaels. »

J'ai secoué la tête. « Ils se sont trompés. Ils l'ont confondu avec un autre Michaels. Ce Michaels-là est débile. Ce Michaels-là ne sait pas frotter une allumette. Si ce Michaels s'occupait d'un potager florissant, pourquoi crevait-il de faim ? »

De retour dans le service, j'ai demandé à Michaels : « Pourquoi ne mangiez-vous pas ? Ils disent que vous aviez un jardin. Pourquoi ne vous nourrissiez-vous pas ? » Sa réponse : « Ils m'ont réveillé pendant que je dormais. » J'ai dû paraître perplexe. « Je n'ai pas besoin de manger quand je dors. »

Il dit qu'il ne s'appelle pas Michaels, mais Michael.

Noël insiste pour que j'accélère la rotation. Il y a huit lits dans l'infirmerie et, à l'heure actuelle, j'ai seize patients ; les huit autres sont logés dans l'ancien pesage. Noël me demande si je ne peux pas les traiter et les renvoyer plus vite. Je réponds qu'il n'est pas indiqué de réintégrer à la vie du camp un patient atteint de dysenterie, à moins qu'il ne veuille déclencher une épidémie. Bien sûr qu'il ne veut pas d'épidémie, dit-il ; mais dans le passé, on a vu des cas de simulation, et il veut éliminer ce risque. Je lui réponds que s'il est responsable vis-à-vis de son plan d'action, je suis quant à moi responsable devant mes patients ; c'est ce qu'implique ma fonction de médecin militaire. Il me tape sur l'épaule : « Tu fais un boulot épata, pas question de dire le contraire. Mais je ne veux pas qu'ils puissent penser que nous sommes mous. »

Le silence tombe entre nous deux ; nous observons les mouches sur la vitre. J'avance : « Mais nous sommes mous. »

« Oui, peut-être que nous sommes mous, répond-il. Peut-être même que nous sommes un peu combinards, au fond de notre esprit. Nous nous disons peut-être que le jour où ils arriveront et où tout le monde passera en procès, quelqu'un s'avancera pour dire : "Épargnez ces deux-là, c'étaient des mous." Qui sait ? Mais ce n'est pas de ça que je parle. Je parle

du rapport entrées-sorties. Pour le moment, il y a plus de patients qui entrent dans ton infirmerie que de patients qui en sortent, et la question que je pose, c'est : est-ce que tu as l'intention de faire quelque chose pour que ça change ? »

Nous sommes sortis de son bureau pour voir un caporal hisser le drapeau bleu, blanc, orange à un mât planté au milieu du champ de courses, aux accents d'une fanfare de cinq musiciens qui jouaient *Uit die blou* ; le cornet à pistons sonnait faux. Six cents hommes moroses, debout au garde-à-vous, pieds nus, dans leur tenue kaki de dixième main, se faisaient rééduquer. Il y a un an, nous essayions encore de les faire chanter en chœur ; mais nous y avons renoncé.

Ce matin, Felicity a fait sortir Michaels pour qu'il prenne un peu l'air. Le voyant assis sur l'herbe comme un lézard qui prend le soleil, le visage tourné vers la lumière, je lui ai demandé comment il se sentait à l'infirmerie. Il a été étonnamment bavard. « Je suis content qu'il n'y ait pas de radio, a-t-il dit. J'ai été dans un autre endroit où il y avait toujours une radio allumée. » J'ai cru d'abord qu'il faisait allusion à un autre camp, mais il s'est avéré qu'il parlait de l'institution calamiteuse où il a passé son enfance. « Il y avait de la musique tout l'après-midi et toute la soirée, jusqu'à huit heures. Ça coulait comme de l'huile, il y en avait partout. — La musique était censée vous calmer, lui ai-je expliqué. Sinon, vous auriez risqué de vous taper dessus et de jeter les chaises par les fenêtres. La musique devait apaiser vos âmes violentes. » Je ne suis pas sûr qu'il ait compris, mais il a souri de son sourire de guingois et il a dit : « La musique me rendait nerveux. Je m'agitais ; je ne pouvais pas penser mes pensées à moi. — Et ces pensées, qu'est-ce que c'était ? » Lui : « Je pensais souvent à voler. J'ai toujours voulu voler. J'étendais les bras et je pensais que je volais au-dessus des barrières, entre les maisons. Je volais juste au-dessus de la tête des gens, mais ils ne pouvaient pas me voir. Quand ils mettaient la musique, ça me rendait trop nerveux pour faire ça, pour voler. » Il a même cité certains des airs qui le gênaient le plus.

Je l'ai changé de lit ; maintenant, il est près de la fenêtre, loin du garçon à la cheville cassée qui ne peut pas le sentir, Dieu sait pourquoi, et qui se moque de lui toute la journée. Au moins, maintenant, quand il s'assied dans son lit, il voit le ciel et le haut du mât. Je le cajole : « Mange encore un peu, et tu pourras aller te promener. » Mais ce qu'il lui faut, à vrai dire, c'est de la physiothérapie, que nous ne pouvons pas assurer. Il ressemble à un de ces jouets faits de bouts de bois reliés par des élastiques. Il lui faut un régime progressif, de l'exercice modéré et de la physiothérapie, pour qu'un jour proche il puisse se mêler à la vie du camp et avoir la possibilité de défiler le long du champ de courses, de crier des slogans, de saluer les couleurs et de s'entraîner à creuser des trous et à les combler à nouveau.

Conversation surprise à la cantine : « Les enfants ont tellement de mal à s'adapter à la vie en appartement. Le grand jardin leur manque terriblement, et aussi leurs animaux favoris. On a dû évacuer à toute allure : trois jours de préavis. J'en pleurerais, quand je pense à ce que nous avons abandonné. » Celle qui parle est une femme rubiconde en robe à pois ; je crois que c'est la femme d'un sous-officier. (Quand elle rêve de sa maison abandonnée, elle voit un inconnu se vautrer sur les draps sans se déchausser, ou ouvrir le congélateur et cracher dans la crème glacée.) « Ne viens pas me dire de ne pas me sentir amère », dit-elle. Sa compagne est une petite femme mince que je n'ai pas reconnue, les cheveux coiffés en arrière comme un homme.

Y en a-t-il parmi nous qui croient à ce que nous faisons ici ? J'en doute. Son sous-officier de mari est bien le dernier. On nous donne un vieil hippodrome et une grande quantité de fil barbelé et on nous dit de modifier des âmes humaines. Comme nous ne sommes pas des experts de l'âme, mais que nous supposons, non sans circonspection, qu'elle doit être en rapport avec le corps, nous occupons nos captifs à faire des pompes et à défiler de long en large. Nous leur administrons également des morceaux extraits du répertoire pour cuivres, et nous leur projetons des films où on voit des jeunes gens en uniforme bien repassé montrer aux anciens du village,

vieillards aux cheveux grisonnantes, comment on lutte contre les moustiques et comment on laboure en suivant les courbes de niveau. À l'issue de ce processus, nous leur décernons un brevet de santé morale et nous les embrigadons dans des bataillons de travail où on leur fait porter de l'eau et creuser des latrines. Lors des grandes parades militaires, il y a toujours une compagnie des bataillons de travail qui défile devant les caméras, entre les blindés, les roquettes et l'artillerie de campagne pour prouver que nous pouvons transformer nos ennemis en amis : mais j'ai remarqué qu'ils défilaient en portant des bêches, et non des fusils.

De retour au camp après un dimanche de congé, je me présente à l'entrée ; j'ai l'impression d'être un parieur qui fait la queue au guichet, ENCEINTE A, dit le panneau qui domine l'entrée principale, RÉSERVÉ AUX MEMBRES ET AUX OFFICIELS, dit le panneau qui domine l'entrée de l'infirmerie. Pourquoi ne les ont-ils pas enlevés ? Pensent-ils qu'un de ces jours on va rouvrir le champ de courses ? Y a-t-il encore quelque part des gens qui entraînent des chevaux de course, convaincus qu'une fois toute cette agitation terminée le monde va reprendre son cours ancien.

Le nombre des patients est descendu à douze. Mais l'état de Michaels ne s'améliore pas. Il y a eu visiblement dégénérescence de la paroi intestinale. Je l'ai remis au lait écrémé.

Il a les yeux levés vers la fenêtre et vers le ciel ; ses oreilles font saillie de chaque côté de son crâne nu, et il sourit de son éternel sourire. Quand on l'a amené, il tenait un sachet en papier d'emballage qu'il avait fourré sous son oreiller. Il s'est mis maintenant à serrer le sachet contre sa poitrine. Je lui ai demandé s'il contenait son muti<sup>3</sup>. Il m'a répondu que non, et il m'a montré des graines de potiron sèches. J'étais très ému. « Il faudra que tu reprennes le jardinage quand la guerre sera finie, lui ai-je dit. Penses-tu que tu retourneras dans le Karoo ? » Il a paru réticent, méfiant. « C'est vrai qu'il y a aussi de la bonne terre dans la Péninsule, sous toutes ces belles pelouses, ai-je

dit. On aurait plaisir à voir le maraîchage reprendre dans la Péninsule. » Il n'a rien répondu. Je lui ai pris le sachet et je l'ai glissé sous l'oreiller, « pour plus de sécurité ». Quand je suis repassé, une heure plus tard, il dormait ; sa bouche était l'oreiller à la manière d'un bébé.

Il est semblable à un caillou, un galet qui, après être resté tranquillement dans son coin depuis le commencement des temps, est brusquement ramassé et passé de main en main sans ménagement, au hasard. Une petite pierre dure, à peine consciente de ce qui l'entoure, absorbée en elle-même et dans sa vie intérieure. Il traverse toutes ces institutions, ces camps, ces hôpitaux et Dieu sait quoi d'autre comme une pierre. Il traverse les intestins de la guerre. Il n'a pas engendré, nul ne l'a engendré. J'ai du mal à le considérer comme un homme, bien qu'il soit plus âgé que moi, selon la plupart des estimations.

Il se maintient ; la diarrhée est enrayée. Le pouls est faible, pourtant, la tension basse. La nuit dernière, il s'est plaint d'avoir froid, alors que les nuits deviennent plus chaudes en ce moment, et Felicity a dû lui donner une paire de chaussettes. Ce matin, j'ai essayé de me montrer amical, et il m'a envoyé bouler. « Vous croyez que je vais mourir si vous me laissez seul ? a-t-il dit. Pourquoi tenez-vous à m'engraisser ? Pourquoi vous souciez-vous tant de moi, pourquoi m'attacher tant d'importance ? » Je n'étais pas d'humeur à discuter. J'ai essayé de lui prendre le poignet, mais il s'est dégagé avec une vigueur surprenante, agitant un bras pareil à une patte d'insecte.

Je l'ai laissé et je suis revenu après avoir terminé ma ronde. J'avais quelque chose à lui dire. « Tu me demandes pourquoi je t'attache de l'importance, Michaels. La réponse, c'est que tu n'as pas d'importance. Mais ce n'est pas pour cela que tu dois être oublié. Personne n'est oublié. Rappelle-toi les passereaux. Cinq passereaux sont vendus pour un sou, et ils ne sont pourtant pas oubliés. » Il a longuement contemplé le plafond, comme un vieil homme consultant les esprits, puis il a parlé. « Ma mère a travaillé sa vie durant, a-t-il dit. Elle lavait par

terre chez les autres, elle leur préparait à manger, elle faisait leur vaisselle. Elle lavait leur linge sale. Elle nettoyait leur baignoire après eux. Elle se mettait à genoux pour récurer les toilettes. Mais quand elle a été vieille et malade, ils l'ont oubliée. Ils l'ont mise à l'écart, là où on ne la voyait pas. Quand elle est morte, ils l'ont jetée au feu. Ils m'ont donné une vieille boîte de cendres et ils m'ont dit : "Voilà ta mère, emporte-la, elle ne nous sert à rien." »

Tout en faisant semblant de dormir, le garçon à la cheville cassée ouvrait toutes grandes les oreilles.

Je répondis à Michaels aussi brutalement que je pus ; il ne semblait pas opportun de flatter sa tendance à s'apitoyer sur lui-même. « Nous faisons pour toi ce que nous devons faire. Tu n'as rien de particulier, sois tranquille. Quand tu iras mieux, tu trouveras un tas de sols à laver et un tas de toilettes à récurer. Quant à ta mère, je suis certain que tu n'as raconté qu'une partie de l'histoire, et je suis certain que tu en es conscient. »

Il a cependant raison : il est vrai que je lui accorde trop d'attention. Qui est-il, en somme ? Nous avons d'un côté un flot de réfugiés qui quittent la campagne pour chercher la sécurité dans les villes. De l'autre côté, nous avons des gens qui n'en peuvent plus de vivre à cinq par pièce et de ne pas trouver de quoi manger à leur faim, et qui s'échappent des villes pour vivoter comme ils peuvent dans les campagnes désertées. Qui est Michaels, sinon l'un des innombrables individus qui composent la deuxième catégorie ? Un rat qui abandonne un navire surchargé, sur le point de sombrer. Mais comme c'était un rat des villes, il n'est pas arrivé à vivre de la terre et il a fini par avoir vraiment très faim. À ce moment-là, il a eu la chance qu'on le repère et qu'on le hisse de nouveau à bord. Quel motif a-t-il d'être aussi irrité ?

Noël a reçu un coup de téléphone des policiers de Prince Albert. Le système municipal d'approvisionnement en eau a été attaqué la nuit dernière. La pompe a sauté, ainsi qu'une partie de la canalisation. En attendant les ingénieurs, ils devront se contenter de l'eau des forages. Les lignes

d'électricité aériennes sont également coupées. Voici donc qu'un autre petit navire coule, tandis que les grands navires continuent leur route dans l'obscurité, de plus en plus isolés, gémissant sous le poids de leur charge humaine. Les policiers voudraient avoir une nouvelle occasion de parler avec Michaels des responsables, à savoir ses amis de la montagne. Si c'est impossible, ils nous demandent de lui poser certaines questions. J'ai protesté auprès de Noël : « Ils l'ont déjà mis sur la sellette, non ? Quelle est l'utilité de l'interroger une deuxième fois ? Il est trop malade pour qu'on le transporte, et, de toute façon, il est irresponsable. — Est-ce qu'il est trop malade pour nous parler ? a demandé Noël.

— Non, mais ne compte pas obtenir de lui une réponse sensée. » Noël a de nouveau sorti le dossier de Michaels, et il me l'a montré. Sous la rubrique *Catégorie*, j'ai lu *Opgaarder*, dans la calligraphie soignée d'un policier rural. « Qu'est-ce que c'est, un *opgaarder* ? » ai-je demandé. Noël : « Comme un écureuil, une fourmi, une abeille. » Moi : « C'est un nouveau grade ? Il est allé dans une école d'*opgaarder*, on lui a remis un insigne d'*opgaarder* ? »

Nous avons emmené Michaels en pyjama, une couverture sur les épaules, jusqu'à la réserve, à l'autre bout de la tribune. Des pots de peinture et des cartons entassés contre les murs, des toiles d'araignée dans tous les coins, une épaisse couche de poussière sur le sol, et pas un siège. Michaels nous faisait face d'un air furieux, s'agrippant à la couverture, planté résolument sur les deux bouts de bois qui lui servent de pieds.

— Tu es dans la merde, Michaels, a dit Noël. Tes amis de Prince Albert ont fait des bêtises. Ils sont en train de se rendre insupportables. Il faut que nous les attrapions pour discuter un peu avec eux. À notre avis, tu ne nous aides pas autant que tu le pourrais. Mais on va te donner une seconde chance. Nous te demandons de nous parler de tes amis : où se cachent-ils, comment pouvons-nous les rencontrer ?

Il a allumé une cigarette. Michaels ne bougeait pas, il ne nous quittait pas des yeux.

— Michaels, lui ai-je dit, Michaels : certains d'entre nous ne sont même pas sûrs que tu aies eu quelque chose à faire

avec les insurgés. Si tu peux nous persuader que tu ne travaillais pas pour eux, tu nous épargneras beaucoup de soucis et tu t'épargneras beaucoup de souffrances. Alors réponds-moi, réponds au commandant : qu'est-ce que tu faisais dans ce domaine quand ils t'ont capturé ? Tout ce que nous savons, tu comprends, c'est ce que nous dit le dossier de la police de Prince Albert, et franchement, ce qu'ils racontent ne tient pas debout. Dis-nous la vérité, dis-nous toute la vérité, et tu pourras retourner te coucher, nous ne t'embêterons plus.

Je le voyais se ramasser sur lui-même, serrant la couverture autour de sa gorge, nous regardant tous les deux avec rage.

— Allons, mon ami ! dis-je. On ne va pas te faire de mal ; dis-nous simplement ce que nous voulons savoir !

Le silence se prolongea. Noël ne parlait pas, me laissant tout le poids de cette tâche. Je continuai :

— Allons, Michaels, nous n'avons pas toute la journée devant nous, nous sommes en guerre !

Il parla enfin :

— Je ne suis pas dans cette guerre.

L'irritation monta en moi.

— Tu n'es pas dans la guerre ? Bien sûr que tu es dans la guerre, mon vieux, que tu le veuilles ou non ! C'est un camp, ici, pas un village de vacances, ni une maison de repos : c'est un camp où nous rééduquons les gens comme toi et où nous les mettons au travail ! Tu vas apprendre à remplir des sacs de sable et à creuser des trous, mon gars, même si tu dois t'y casser les reins ! Et si tu ne te montres pas coopératif, on va t'envoyer dans un endroit bien pire que celui-ci ! On va t'envoyer dans un endroit où tu passeras la journée à cuire au soleil, où tu mangeras des épluchures de pommes de terre et des rafles de maïs, et si tu ne tiens pas le coup, manque de pot, ils rayeront ton numéro sur la liste et on n'entendra plus parler de toi ! Décide-toi à parler, le temps passe, dis-nous ce que tu faisais là-bas, et nous pourrons rédiger notre rapport et l'envoyer à Prince Albert ! Le commandant ici présent est un homme très occupé, il n'a pas l'habitude de perdre son temps,

il a interrompu sa retraite pour venir diriger ce camp où on accueille et où on aide des gens comme toi. Tu dois te montrer coopératif.

Toujours ramassé sur lui-même, prêt à esquiver au cas où je bondirais, il formula sa réponse.

— Je ne me sers pas bien des mots, dit-il.

Rien de plus. Il se mouilla les lèvres du bout de sa langue de lézard.

— On ne te demande pas de bien te servir ou de mal te servir des mots, mon gars, on te demande de nous dire la vérité !

Il eut un sourire rusé.

— Ce jardin que tu avais, dit Noël, qu'est-ce que tu y cultivais ?

— Des légumes.

— Et pour qui étaient ces légumes ? À qui les donnais-tu ?

— Ils n'étaient pas à moi. Ils venaient de la terre.

— Je t'ai demandé à qui tu les donnais.

— Les soldats les ont pris.

— Ça t'a ennuyé que les soldats prennent tes légumes ?

Il haussa les épaules.

— Ce qui pousse nous est destiné à tous. Nous sommes tous les enfants de la terre.

J'intervins alors.

— Ta mère est enterrée dans ce domaine, n'est-ce pas ? Tu m'as bien dit que ta mère était enterrée là-bas ?

Son visage s'est refermé comme une pierre, et j'ai insisté, sentant qu'il y avait là une faille dont je pouvais tirer parti.

— Tu m'as raconté l'histoire de ta mère, mais le commandant ne la connaît pas. Raconte l'histoire de ta mère au commandant.

J'ai remarqué une nouvelle fois comme il est troublé chaque fois qu'il est amené à parler de sa mère. Ses orteils s'étaient recroquevillés sur le sol ; il léchait la fente de sa lèvre.

— Parle-nous de tes amis qui viennent en pleine nuit incendier les fermes et tuer des femmes et des enfants, dit Noël. Voilà ce que je veux entendre.

— Parle-nous de ton père, dis-je. Tu parles souvent de ta mère, mais jamais de ton père. Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

Sa bouche restait obstinément close, cette bouche qui ne pouvait pas se fermer complètement ; ses yeux lançaient des éclairs.

— Tu n'as pas d'enfants, Michaels ? dis-je. À ton âge, tu n'as pas une femme et des enfants qui t'attendent quelque part ? Pourquoi n'y a-t-il que toi, toi tout seul ? Où est l'enjeu de ton avenir ? Veux-tu que l'histoire se termine avec toi ? Ça ferait une histoire un peu triste, tu ne trouves pas ?

Il y eut un silence si dense que je l'entendis comme si mes oreilles avaient bourdonné, un silence comme on en rencontre dans les puits de mine, les caves, les abris souterrains, les lieux sans air.

— On t'a fait venir ici pour que tu parles, Michaels, continuaï-je. Nous te donnons un bon lit et de quoi manger, tu peux rester confortablement couché toute la journée et regarder les oiseaux passer dans le ciel, mais nous nous attendons à recevoir quelque chose en échange. C'est le moment de payer tes dettes, mon ami. Tu as une histoire à raconter, et nous, nous voulons l'entendre. Commence où tu veux. Parle-nous de ta mère. Parle-nous de ton père. Dis-nous comment tu vois la vie. Et si tu ne veux nous parler ni de ta mère, ni de ton père, ni de ta conception de la vie, parle-nous de l'exploitation agricole dont tu t'es occupé récemment, et des amis venus des montagnes qui passent de temps en temps te rendre visite et prendre un repas. Dis-nous ce que nous voulons savoir, et nous te laisserons tranquille. » Je m'interrompis ; il avait toujours son regard de pierre. « *Parle*, Michaels, repris-je. Tu vois comme c'est facile de parler ; eh

bien, *parle* maintenant. Écoute-moi ; écoute comme il m'est facile de remplir cette pièce de mots. Je connais des gens qui peuvent parler toute une journée sans se fatiguer, qui peuvent remplir de mots des univers entiers. » Noël me lança un coup d'œil, mais je poursuivis. « Donne-toi un peu de substance, mon vieux, sans quoi tu vas dévaler la pente de la vie sans que personne te remarque. Tu seras un chiffre dans la colonne des unités à la fin de la guerre, quand ils feront la grande soustraction pour calculer la différence ; rien de plus. Tu n'as quand même pas envie de n'être qu'une perte ? Tu veux vivre, non ? Eh bien, *parle*, fais-toi entendre, raconte ton histoire ! Nous t'écoutons ! Connais-tu un autre endroit dans le vaste monde où tu trouverais deux messieurs polis et civilisés prêts, s'il le faut, à écouter ton histoire toute la journée et toute la nuit, et même à prendre des notes ?

Sans prévenir, Noël quitta la pièce.

— Attends-moi ici, je reviens, ordonnaï-je à Michaels, et je lui emboîtaï le pas hâtivement.

J'arrêtai Noël dans le couloir obscur pour lui exposer mes arguments.

— Jamais tu ne lui arracheras une parole sensée ; tu dois bien t'en rendre compte. C'est un idiot, et même pas un idiot intéressant. C'est un pauvre être sans défense qu'on a laissé s'égarer sur le champ de bataille, si j'ose dire, le champ de bataille de la vie, alors qu'on aurait dû l'enfermer dans une institution entourée de hauts murs, à rembourrer des coussins ou à arroser les plates-bandes. Écoute-moi, Noël, j'ai une requête importante à te présenter. Laisse-le partir. Ne le brutalise pas pour le faire parler...

— Qui a parlé de le brutaliser ?

— Ne cherche pas à le faire parler, parce que, en fait, il n'a rien à dire. Au sens le plus profond de cette expression, il ne sait pas ce qu'il fait : il y a des jours que je l'observe, et j'en suis convaincu. *Écris le rapport toi-même*. Cette bande d'insurgés du Swartberg, ils sont combien, à ton avis ? Vingt ? Trente ? Écris qu'il t'a dit qu'il y avait vingt hommes, toujours les mêmes. Ils venaient au domaine toutes les quatre, cinq ou

six semaines ; ils ne lui disaient jamais quand ils allaient revenir. Il connaissait leurs noms, mais rien que les prénoms. Invente une liste de prénoms. Invente une liste des armes qu'ils transportaient. Raconte qu'ils avaient un camp quelque part dans les montagnes, ils ne lui ont jamais dit exactement où, mais c'était haut : du domaine, il fallait deux jours pour y arriver à pied. Raconte qu'ils dormaient dans des grottes, et qu'ils avaient des femmes avec eux. Et des enfants. Ça suffira. Rédige un rapport avec tout ça et expédie-le. Ça suffira pour qu'ils nous fichent la paix, pour qu'on puisse continuer notre travail.

Nous étions dehors, au soleil, sous le ciel bleu du printemps.

— Tu veux donc que je raconte des mensonges et que je les signe de mon nom.

— Ce ne sont pas des mensonges, Noël. Il y a sans doute plus de vérité dans l'histoire que je t'ai racontée que tu n'en arracherais à Michaels en lui écrasant les doigts.

— Et si cette bande ne vit pas du tout dans la montagne ? Et s'ils vivent dans les environs de Prince Albert, et si dans la journée ce sont de bons travailleurs obéissants, qui attendent la nuit, quand les enfants sont endormis, pour soulever les lames du plancher, prendre leurs armes et partir dans le noir poser des bombes, mettre le feu, terroriser les gens ? Tu as pensé à cette possibilité ? Pourquoi tiens-tu à protéger Michaels ?

— Je ne le protège pas, Noël ! Tu as envie de passer la journée dans ce trou puant à extorquer une déclaration à un pauvre idiot qui ne fait pas la différence entre son cul et son coude, qui a les poils qui se hérissent quand il pense à une mère aux cheveux enflammés qui vient le voir en rêve, un type qui croit qu'on trouve les bébés dans les choux ? Noël, nous avons mieux à faire ! *Il n'y a rien à en tirer*, je te le répète, et si tu le livrais à la police, elle en arriverait à la même conclusion : il n'y a rien à en tirer, aucun élément qui présente le moindre intérêt pour des gens sensés. Je l'ai observé, je le sais ! Il ne vit pas dans notre réalité. Il a un univers qui lui est propre.

Bref, Michaels, je t'ai sauvé grâce à mon éloquence. Nous allons bricoler une histoire qui fera le bonheur des policiers, et au lieu de repartir pour Prince Albert menottes aux poignets, assis dans une flaue d'urine à l'arrière d'un car de police, tu peux, couché dans des draps propres, écouter les pigeons roucouler dans les arbres, somnoler, retourner tes pensées dans ta tête. J'espère qu'un jour, tu m'en seras reconnaissant.

Il est quand même extraordinaire que tu aies survécu trente ans dans les ombres de la ville, que tu aies passé ensuite une saison à errer librement dans la zone des combats (s'il faut en croire ton histoire), et que tu en sortes intact, alors que te maintenir en vie, c'est comme de maintenir en vie un pauvre petit canard, un chaton un peu raté, un oisillon tombé du nid. Pas de papiers, pas d'argent ; pas de famille, pas d'amis ; aucun sens de ta propre identité. Le plus obscur des obscurs ; obscur à un point qui fait de toi un prodige.

Le premier jour chaud de l'été, un jour à aller à la plage. Mais on a amené un nouveau patient qui souffre d'une forte fièvre, de vertiges, de vomissements, d'un gonflement des ganglions lymphatiques. Je l'ai isolé dans l'ancien pesage et j'ai expédié des prélèvements de sang et d'urine à Wynberg pour analyse. Il y a une demi-heure, en passant dans la salle du courrier, j'ai remarqué que le pli était toujours là, la croix rouge et le tampon URGENT bien en évidence. Le camion postal ne passe pas aujourd'hui, m'a expliqué l'employé. N'aurait-il pas pu en charger un cycliste ? Pas de coursier disponible, a-t-il répondu. Il ne s'agit pas seulement d'un détenu, ai-je dit : c'est la santé de tout le camp qui est en question. Il a haussé les épaules. *Môre is nog 'n dag*. Demain il fera jour. Sur son bureau, un magazine de pin-up ouvert.

Derrière le mur ouest, derrière la brique et le fil barbelé, les chênes de Rosmead Avenue se sont couverts ces derniers jours d'une dense frondaison vert émeraude. De l'avenue vient le clip-clop des sabots des chevaux et, de l'autre côté, du terrain d'exercice, les accents du petit chœur de l'église de Wynberg qui vient chanter pour les prisonniers un dimanche sur deux, avec son accordéoniste. Ils en sont à *Loof die Heer*, leur

morceau final, après quoi les détenus seront reconduits au Bloc D pour leur repas de bouillie et de haricots en sauce. Pour leurs âmes, un chœur et un pasteur (les pasteurs ne manquent pas) ; pour leurs corps, un médecin militaire. Ils ne manquent donc de rien. Dans quelques semaines, ils sortiront d'ici munis d'un certificat garantissant leurs bonnes dispositions morales et physiques, et une nouvelle fournée de six cents vaillants compagnons viendra les remplacer. « Si je ne m'en occupe pas, dit Noël, quelqu'un d'autre le fera, et il sera pire que moi. » « Au moins, depuis que je suis entré en fonction, il n'y a plus de morts dues à autre chose qu'à des causes naturelles », dit Noël. « La guerre ne durera pas éternellement, dit Noël, elle s'arrêtera un jour, comme toutes choses. » Les aphorismes du commandant Van Rensburg. « Oui, dis-je, quand vient mon tour de parole, mais quand les fusils se tairont, quand les sentinelles se seront enfuies et que l'ennemi passera par la grande porte sans rencontrer de résistance, ils s'attendront à trouver le commandant du camp à son bureau, un revolver à la main et une balle dans la tête. Ils compteront sur ce geste, en dépit de tout. » Noël reste muet, mais je suppose qu'il a déjà pensé à tout cela.

Hier, j'ai fait sortir Michaels de l'infirmerie. Sur son bulletin de santé, j'ai précisé explicitement qu'il devait être dispensé de tout exercice physique pour sept jours au minimum. Pourtant, ce matin, la première chose que j'ai vue lorsque je suis sorti de la tribune des officiels, c'était Michaels, nu jusqu'à la taille, qui courait autour de la piste avec tous les autres : un squelette qui se traînait derrière quarante organismes robustes. J'ai protesté auprès de l'officier de service. Réponse : « Quand il n'en pourra plus, il n'aura qu'à s'arrêter. » Moi : « Il va tomber raide mort. Son cœur va lâcher. — Il vous a raconté des bobards, m'a-t-il répliqué. Ne croyez pas à tout ce que ces fainéants vous racontent. Il va très bien. Et puis, pourquoi est-ce que ça vous préoccupe tant ? Regardez. » Il a tendu le doigt. Michaels passait devant nous, les yeux fermés, respirant profondément, le visage détendu.

Peut-être que je crois trop facilement à ses histoires, en effet. Peut-être qu'en fait il n'a simplement pas besoin de

manger autant que les autres gens.

J'ai eu tort. Je n'aurais pas dû avoir de doutes. Au bout de deux jours, le voilà de retour. Felicity est allée ouvrir, et il était là, soutenu par deux gardiens, inconscient. Elle leur a demandé ce qui s'était passé. Ils ont prétendu qu'ils n'en savaient rien. Demandez au sergent Albrechts, ont-ils dit.

Il avait les mains et les pieds aussi froids que de la glace, un pouls très faible, Felicity l'a enveloppé dans des couvertures, avec des bouillottes. Je lui ai fait une piqûre, et plus tard, je l'ai nourri de lait glucosé à la sonde.

Pour Albrechts, il s'agit simplement d'un cas d'insubordination. Michaels a refusé de participer aux activités obligatoires. Pour le punir, on lui a fait faire des exercices : des sauts et des accroupissements. Il en a fait une demi-douzaine, après quoi il s'est effondré, et on n'a pas pu le ranimer.

— Qu'est-ce qu'il a refusé de faire ? ai-je demandé.

— De chanter.

— Chanter ? Écoutez, il n'a pas toute sa raison, et il ne peut même pas parler correctement – comment voulez-vous qu'il chante ?

L'autre a haussé les épaules.

— Ça ne peut pas lui faire de mal d'essayer.

— Et comment avez-vous pu le punir en lui faisant faire des exercices physiques ? Vous voyez bien qu'il est aussi faible qu'un bébé.

— C'est marqué dans le livre, a-t-il répondu.

Michaels a repris conscience. Il a commencé par s'arracher le tube du nez ; Felicity est arrivée trop tard pour l'en empêcher. Couché près de la porte sous son tas de couvertures, semblable à un cadavre, il refuse de manger. De son bras-baguette, il repousse le biberon. « Ce n'est pas mon genre de nourriture » : voilà tout ce qu'il veut bien dire.

« Mais nom de Dieu, c'est quoi, ton genre de nourriture ? lui demandé-je. Et pourquoi nous traites-tu comme ça ? Tu ne vois pas que nous essayons de t'aider ? » Il m'adresse un regard sereinement indifférent, qui me met vraiment en colère. « Il y a des centaines de gens qui meurent de faim tous les jours, et toi, tu refuses de manger ! Pourquoi ? Tu as décidé de jeûner ? C'est un jeûne de protestation ? Est-ce que c'est ça ? Contre quoi est-ce que tu protestes ? Tu veux qu'on te libère ? Si nous te relâchons, si nous te remettons dans la rue, dans l'état où tu es, tu seras mort en vingt-quatre heures. Tu ne peux pas te prendre en charge toi-même, tu n'en es pas capable. Felicity et moi, nous sommes les deux seules personnes au monde qui s'intéressent assez à toi pour t'aider. Non pas que tu sois quelqu'un d'extraordinaire, mais parce que c'est notre boulot. Pourquoi nous refuses-tu toute coopération ? »

Cet éclat a causé un grand émoi dans le service. Tout le monde écoutait. L'adolescent chez qui j'avais soupçonné une méningite (et que j'ai surpris hier la main sous la jupe de Felicity) s'est agenouillé sur son lit, se décrochant le cou pour mieux voir et souriant jusqu'aux oreilles. Felicity elle-même ne s'est pas obstinée à pousser son balai.

« Je n'ai jamais demandé un traitement spécial », a croassé Michaels. J'ai tourné les talons et je suis sorti.

Tu n'as jamais rien demandé, mais tu es devenu un albatros que je porte autour de mon cou. Tes bras osseux sont noués sur ma nuque, je marche courbé sous ton poids.

Plus tard, quand l'agitation s'est calmée dans le service, je suis revenu m'asseoir à ton chevet. Longtemps, j'ai attendu. Enfin, tu as ouvert les yeux et tu as parlé. « Je ne vais pas mourir, as-tu dit. C'est juste que je ne peux pas manger ce qu'on me donne ici. Je ne peux pas manger de nourriture de camp. »

— Pourquoi ne clos-tu pas son dossier, ai-je insisté auprès de Noël. Je l'emmènerai à la porte ce soir, je glisserai quelques rands dans sa poche et je le virerai. Et là, il pourra essayer de se débrouiller tout seul, puisque c'est ce qu'il veut. Ferme son dossier ; je te rédigerai un rapport : « Cause du décès, pneumonie, consécutive à une malnutrition chronique

antérieure à l'admission. » Nous pourrons le rayer de la liste, et nous n'aurons plus besoin de penser à lui.

— Je suis déconcerté par ton intérêt pour lui, m'a dit Noël. Ne me demande pas de falsifier les dossiers, je ne le ferai pas. S'il doit mourir, s'il veut mourir de faim, laisse-le mourir. C'est aussi simple que ça.

— Pour lui, la question n'est pas de mourir, ai-je dit. Ce n'est pas qu'il veut mourir. C'est qu'il n'aime pas la nourriture d'ici. Il ne l'aime vraiment pas du tout. Il ne veut même pas d'aliments pour bébé. Peut-être qu'il ne mange que le pain de la liberté.

Un silence gêné tomba entre nous.

J'ai persisté :

— Peut-être que nous non plus, nous n'aimerions pas la nourriture de camp.

— Tu l'as vu quand on l'a amené ici, a dit Noël. C'était déjà un squelette à ce moment-là. Il vivait seul dans son domaine, libre comme un oiseau, et mangeait le pain de la liberté, et pourtant, il est arrivé ici squelettique. On aurait dit qu'il sortait de Dachau.

Alors j'ai dit :

— Peut-être est-ce simplement quelqu'un de très maigre.

La salle était plongée dans l'obscurité ; Felicity dormait dans sa chambre. Debout au-dessus du lit de Michaels, une lampe-torche à la main, je l'ai secoué jusqu'à ce qu'il se réveille, abritant ses yeux de sa main. Je lui ai parlé en chuchotant, me penchant si près de lui que je pouvais sentir le relent de fumée qui se dégage toujours de lui, malgré ses ablutions.

« Michaels, je voudrais te dire quelque chose. Si tu ne manges pas, tu vas réellement mourir. C'est aussi simple que ça. Cela prendra du temps, cela n'aura rien d'agréable, mais à la fin, il est certain que tu mourras. Et je ne vais rien faire pour t'en empêcher. Il me serait facile de te ligoter au lit, de

t'attacher la tête, de t'enfoncer un tube dans la gorge et de te nourrir, mais je ne vais pas le faire. Je vais te traiter comme un homme libre, pas comme un enfant ni comme un animal. Si ta vie t'encombre et que tu veux la jeter, vas-y : c'est ta vie, pas la mienne. »

Il écarta sa main de ses yeux et se racla la gorge à fond. Il paraissait sur le point de parler ; mais à la place, il secoua la tête et sourit. À la lumière de la torche, son sourire était effrayant : un sourire de requin.

« Quel genre de nourriture veux-tu ? murmurai-je. Quel genre de nourriture serais-tu prêt à manger ? » Tendant lentement la main, il écarta la lampe-torche. Puis il se tourna de l'autre côté et se rendormit.

La période d'entraînement est terminée pour la fournée de septembre ; ce matin, en une longue colonne, les hommes aux pieds nus, précédés d'un tambour, flanqués de gardiens armés, ont entrepris leur marche de douze kilomètres jusqu'au dépôt du chemin de fer, d'où ils seront envoyés dans les terres. Ils laissent derrière eux une demi-douzaine d'individus considérés comme réfractaires au traitement, et qu'on a mis sous les verrous en attendant de les expédier à Muldersrus, plus trois personnes hospitalisées à l'infirmerie, qui ne sont pas en état de marcher. Michaels en fait partie : rien n'a franchi ses lèvres depuis qu'il a refusé d'être alimenté par sonde.

Il y a dans la brise une odeur de désinfectant et un calme délicieux. Je me sens allégé, presque heureux. Est-ce que ce sera comme ça quand la guerre sera finie et que le camp sera fermé ? (À moins que le camp ne ferme pas même alors, les camps entourés de hauts murs pouvant toujours servir ?) Tout le monde, sauf un personnel réduit au minimum, est parti en congé pour le week-end. Lundi, la fournée de novembre doit arriver. Cependant, les services ferroviaires se sont détériorés à un tel point que nous ne pouvons nous organiser qu'au jour le jour. La semaine passée, il y a eu une attaque contre De Aar ; des dégâts importants ont été infligés au dépôt. On n'en a pas parlé aux informations, mais Noël le sait de source sûre.

Aujourd’hui, j’ai acheté à un marchand ambulant de la Grand-Rue un pâtisson que j’ai coupé en tranches fines et que j’ai passé sous le gril. « Ce n’est pas du potiron, ai-je dit à Michaels en le calant contre des oreillers, mais ça a presque le même goût. » Il a mordu dedans, et je l’ai regardé retourner le morceau dans sa bouche. « Ça te plaît ? » ai-je demandé. Il a hoché la tête. J’avais saupoudré la courge de sucre, mais je n’étais pas arrivé à trouver de la cannelle. Au bout d’un moment, pour ne pas le gêner, je suis parti. Quand je suis revenu il était allongé, l’assiette posée à côté de lui, vide. Je suppose que la prochaine fois que Felicity balaiera, elle retrouvera la courge sous le lit, couverte de fourmis. Dommage.

— Comment te persuader de manger ? lui ai-je demandé plus tard.

Il est resté si longtemps silencieux que j’ai cru qu’il s’était endormi. Puis il s’est éclairci la gorge.

— Jusqu’à présent, personne ne s’est intéressé à ce que je mangeais. Alors je veux savoir pourquoi.

— Parce que je ne veux pas te voir mourir de faim. Parce que je ne veux voir personne ici mourir de faim.

Je ne pense pas qu’il m’ait entendu. Les lèvres fendillées ont continué à remuer comme s’il suivait un enchaînement de pensées dont il avait peur de perdre le fil.

— Je me demande : que suis-je à cet homme ? Je me demande : quelle différence, pour lui, que je vive ou que je meure ?

— Tu pourrais aussi bien te demander pourquoi nous n’exécutons pas les prisonniers. C’est la même chose.

Il a secoué la tête d’un côté à l’autre, puis, inopinément, les grands lacs sombres de ses yeux se sont ouverts, tournés vers moi. Il y avait quelque chose d’autre que j’avais eu envie de dire, mais je ne pouvais pas parler. Il semblait absurde de discuter avec un être qui vous fixait d’un regard d’outre-tombe.

Nous sommes restés longtemps à nous regarder. Puis je me suis mis à parler ; ma voix n'était qu'un murmure. Tout en parlant, je pensais : Reddition. Voilà l'effet que cela fera de se rendre. « Je pourrais te poser la même question, ai-je dit, la question que tu as posée : que suis-je à cet homme ? » Je murmurais de plus en plus doucement, le cœur battant : « Je ne t'ai pas demandé de venir ici. Tout allait bien pour moi avant que tu arrives. J'étais heureux, aussi heureux qu'on peut l'être dans un endroit pareil. Je demande donc, moi aussi : pourquoi moi ? »

Il avait refermé les yeux. J'avais la gorge sèche. Je l'ai quitté, je suis allé à la salle d'eau, j'ai bu, et je suis resté longuement appuyé au lavabo, plein de chagrin, pensant aux malheurs à venir, pensant : Je ne suis pas prêt. Je suis retourné près de lui, un verre d'eau à la main. « Même si tu ne manges pas, tu dois boire », ai-je dit. Je l'ai aidé à s'asseoir et à boire quelques gorgées.

Cher Michaels,

Voici la réponse : parce que je veux connaître ton histoire. Je veux savoir comment il a pu se faire que toi, parmi tous les êtres humains, tu te retrouves mêlé à une guerre, et une guerre dans laquelle tu n'as pas ta place. Tu n'es pas un soldat, Michaels, tu es un objet de dérision, un clown, un pantin. Qu'est-ce que tu fais dans ce camp ? Il n'y a rien, ici, que nous puissions faire pour te rééduquer, pour te sauver de la mère vengeresse aux cheveux de flamme qui vient te visiter dans tes rêves. (Est-ce que j'ai bien compris cette partie de l'histoire ? En tout cas, c'est ainsi que je l'ai comprise.) Et vers quoi pouvons-nous diriger ta rééducation ? La vannerie ? L'entretien des pelouses ? Tu es un phasme, Michaels, un de ces insectes semblables à une brindille qui ne se protègent d'un univers de prédateurs que par leur forme bizarre. Tu es un phasme qui a atterri, Dieu sait comment, au milieu d'une vaste plaine déserte, nue et bétonnée. Tu lèves une par une les lentes et fragiles brindilles qui te servent de pattes, tu avances lentement, cherchant quelque chose avec quoi te confondre, et il n'y a rien. Pourquoi as-tu quitté les broussailles, Michaels ?

C'était là que tu avais ta place. Tu aurais dû, ta vie durant, rester accroché à un buisson insignifiant, dans un recoin tranquille d'un jardin obscur d'un paisible faubourg, faisant ce que font les phasmes pour rester en vie, mordillant une feuille par-ci par-là, mangeant un puceron de temps en temps, buvant de la rosée. Et – si je peux me permettre de me mêler de ta vie privée – tu aurais dû t'éloigner dès l'âge le plus tendre de ta fameuse mère, qui me semble vraiment redoutable. Tu aurais dû te trouver un autre buisson aussi éloigné du sien que possible et entreprendre une vie indépendante. Tu as fait une grande erreur, Michaels, quand tu l'as attachée sur ton dos et que tu as fui la ville en flammes pour la sécurité de la campagne. Car, vois-tu, quand je t'imagine la portant, haletant sous son poids, asphyxié par la fumée, esquivant les balles, accomplissant toutes les prouesses de piété filiale que tu as certainement accomplies, je l'imagine aussi assise sur tes épaules, te dévorant la cervelle, jetant autour d'elle des regards rageurs et triomphants, véritable incarnation de cette grande Mère qu'est la Mort. Et maintenant qu'elle est partie, tu vas t'arranger pour la suivre. Je me suis demandé ce que tu voyais, Michaels, quand tu ouvres de si grands yeux – bien sûr que tu ne me vois pas, que tu ne vois pas les murs blancs et les lits vides de l'infermerie, que tu ne vois pas Felicity coiffée de son turban immaculé. Que vois-tu ? Ta mère dans son halo de cheveux enflammés, arborant un sourire grimaçant et, de son doigt crochu, te faisant signe de traverser le rideau de lumière et de la rejoindre de l'autre côté ? Est-ce ainsi que s'explique ton indifférence à la vie ?

Il y a autre chose que je voudrais savoir : quelle était cette nourriture que tu as mangée dans le désert et qui t'a rendu insipides toutes les autres nourritures ? La seule dont tu aies jamais parlé, c'est le potiron. Tu gardes même sur toi des graines de potiron. Est-ce qu'on ne mange que du potiron dans le Karoo ? Dois-je croire que tu t'es nourri de potiron pendant un an ? Le corps humain n'en est pas capable, Michaels. Qu'as-tu mangé d'autre ? As-tu chassé ? T'es-tu confectionné un arc et des flèches pour chasser ? As-tu mangé des racines, des baies ? As-tu mangé des sauterelles ? Ton dossier te définit comme un *opgaarder*, un magasinier, mais ne précise pas ce que tu stockais dans ton magasin. Était-ce de la manne ? Est-ce

que de la manne est tombée du ciel à ton intention, et l'as-tu entreposée dans des réserves souterraines pour que tes amis puissent venir en manger la nuit ? Est-ce pour cela que tu ne veux pas manger la nourriture des camps – parce que tu as été gâté à tout jamais par le goût de la manne ?

Tu aurais dû te cacher, Michaels. Tu as été trop négligent. Tu aurais dû te tapir dans le recoin obscur du trou le plus profond et t'armer de patience jusqu'à la fin des troubles. As-tu cru que tu étais un esprit invisible, un visiteur sur notre planète, un être échappant aux lois des nations ? Eh bien, les lois des nations t'ont mis la main dessus : elles t'ont cloué à un lit en dessous de la tribune de l'ancien hippodrome de Kenilworth, et, s'il le faut, elles te feront mordre la poussière. Les lois sont d'airain, Michaels, j'espère que tu commences à l'apprendre. Aussi mince que tu te fasses, elles ne te lâcheront pas. Il n'y a plus de demeure pour les âmes universelles, sauf peut-être dans l'Antarctique ou sur les vastes mers.

Si tu ne fais pas de compromis, tu vas mourir, Michaels. Et ne pense pas que tu vas simplement dépérir, devenir de moins en moins substantiel jusqu'à ce que tu ne sois plus qu'une âme et que tu puisses t'envoler dans l'éther. La mort que tu as choisie est pleine de souffrance, de détresse, de honte et de chagrin, et il reste bien des jours à supporter avant que vienne la délivrance. Tu vas mourir, et ton histoire va mourir elle aussi, dans les siècles des siècles, à moins que tu ne reviennes à la raison et que tu ne m'écoutes. Écoute-moi, Michaels. Je suis la seule personne au monde qui puisse te sauver. Je suis le seul qui voie en toi l'âme originale que tu es. Je suis le seul qui se soucie de toi. Moi seul, au lieu de te considérer comme une lavette à mettre dans un camp pour lavettes ou comme un dur à mettre dans un camp pour durs, je vois en toi une âme humaine qui échappe à toute classification, une âme qui a eu la grâce de n'être effleurée ni par les doctrines ni par l'histoire, une âme qui remue les ailes dans ce sarcophage rigide, qui frémît derrière ce masque de clown. Tu es précieux, Michaels, à ta façon : tu es le dernier de ton espèce, un reste d'une époque antérieure, comme le coelacanthe ou le dernier homme à parler le yaqui. Nous sommes tous tombés par-dessus bord dans le chaudron de l'histoire ; toi seul, guidé par ton étoile

idiote, attendant ton heure dans un orphelinat (qui aurait pensé à une cachette pareille ?), restant à l'écart de la paix comme de la guerre, embusqué à découvert, là où personne n'avait l'idée de regarder, tu es parvenu à vivre à la manière ancienne, dérivant au fil du temps, soumis aux saisons, n'essayant pas plus de changer le cours de l'histoire que ne le fait un grain de sable. Nous devrions être conscients de ta valeur, nous devrions te célébrer, mettre tes vêtements sur un mannequin dans un musée, tes vêtements et aussi ton sachet de graines de potiron, avec une étiquette ; nous devrions fixer au mur de l'hippodrome une plaque commémorant ton passage. Mais il n'en sera pas ainsi. La vérité, c'est que tu vas périr obscurément et qu'on va t'enterrer dans une fosse anonyme, dans un coin de l'hippodrome, puisque à l'heure actuelle, tout transport jusqu'au cimetière de Woltemade est hors de question ; et personne ne se souviendra de toi sauf moi, à moins que tu ne cèdes et qu'enfin tu n'ouvres la bouche. Je t'en conjure, Michaels : *cède* !

### Un ami

Après tout un brouhaha de rumeurs, on a enfin des informations précises en ce qui concerne la nouvelle fournée de détenus. Le lot principal, bloqué sur la voie ferrée à Reddersburg, attend un moyen de transport. Quant au lot venu de l'est de la province du Cap, il ne viendra pas du tout : le camp de transit de Uitenhage n'a plus assez de personnel pour trier les prisonniers entre récupérables et irrécupérables, et tous les détenus de ce secteur sont envoyés jusqu'à nouvel ordre dans des camps de haute sécurité.

Une atmosphère de camp de vacances persiste donc à Kenilworth. On a organisé pour demain un match de cricket qui opposera le personnel du camp à une équipe de l'intendance. Grande activité au milieu du champ de courses : ils aménagent un terrain, tondent l'herbe, la passent au rouleau. Noël sera capitaine de l'équipe. Il dit qu'il y a trente ans qu'il n'a pas joué. Il n'arrive pas à trouver un pantalon blanc qui lui aille.

Si des bombes continuent à sauter sur les voies, si tous les transports sont interrompus, peut-être que le Château nous oubliera et nous laissera jouer pendant toute la durée de la guerre, délaissés et tranquilles derrière nos murs.

Noël est passé à l'infirmerie, en tournée d'inspection. Il n'y avait que deux détenus, Michaels et le malade commotionné. Nous avons parlé de Michaels, à voix basse, bien qu'il fût endormi. « Je pourrais encore le sauver en utilisant une sonde, ai-je dit à Noël, mais j'hésite à forcer à vivre quelqu'un qui ne le désire pas. » Le règlement est clair, et il est de mon côté : pas d'alimentation forcée, pas de prolongation artificielle de la vie. (Et aussi : pas de publicité aux grèves de la faim.) « Combien de temps peut-il encore durer ? a demandé Noël. — Peut-être deux semaines, peut-être même trois, ai-je répondu. — Au moins, c'est une fin paisible, a-t-il dit. — Non, ai-je dit, c'est une fin douloureuse et pénible. — Tu ne peux pas lui faire une piqûre ? a-t-il demandé. — Pour l'achever ? ai-je dit. — Non, a-t-il répliqué, je ne te parle pas de l'achever, juste de rendre son départ plus facile. » J'ai refusé. Je ne peux pas prendre cette responsabilité tant qu'il existe encore une possibilité qu'il change d'avis. Nous en sommes restés là.

Le match de cricket a eu lieu ; nous avons perdu. La balle dérapait sur l'herbe inégale et les batteurs sautaient de côté pour éviter d'être frappés. Noël jouait dans un survêtement blanc gansé de rouge qui lui donnait l'air d'un père Noël en combinaison-sauna ; il a tenu la batte en onzième position, et son guichet a été renversé dès la première balle. « Où as-tu appris à jouer au cricket ? lui ai-je demandé. — Moorreesburg, dans les années trente, sur le terrain de jeux de l'école, à l'heure du déjeuner », m'a-t-il répondu.

À mon avis, cet homme-là est ce qu'on fait de mieux ici.

Après le match, on a festoyé jusqu'à tard dans la nuit. La revanche est prévue pour février, à Simonstown, si nous sommes encore tous là.

Noël est accablé. Il a appris aujourd’hui que Uitenhage n’était qu’un début, que la distinction entre les camps de rééducation et les camps de détention allait être supprimée. Baardskeerdersbos va être fermé, et les trois autres, Kenilworth compris, vont être transformés en camps de détention ordinaires. La rééducation, apparemment, est un idéal qui n’a pas résisté à l’épreuve des faits ; quant aux bataillons de travail, ils peuvent aussi bien être constitués de prisonniers des camps de détention. Noël : « Vous voulez dire que vous comptez interner des combattants endurcis ici, à Kenilworth, au cœur d’un district résidentiel, derrière un mur de brique et deux fils barbelés, en les faisant garder par une poignée de vieillards, de jeunes garçons et de cardiaques ? » Réponse : On a pris bonne note des carences du camp de Kenilworth. Avant qu’il soit rouvert, on y apportera des modifications matérielles, comportant l’installation de projecteurs et de miradors.

Noël me confie qu’il songe à démissionner : il a soixante ans, il a consacré à l’armée assez d’années de sa vie, il a une fille, veuve, qui lui demande avec insistance de venir vivre avec elle à Gordon’s Bay. « Pour diriger un camp de fer, il faut un homme de fer. Je ne suis pas de cette étoffe. » Je n’ai pas pu dire le contraire. Il n’est pas de fer, c’est sa plus grande vertu.

Michaels est parti. Il a dû s’échapper au cours de la nuit. En arrivant ce matin, Felicity a remarqué que son lit était vide, mais elle ne l’a pas signalé (« J’ai pensé qu’il était aux toilettes » – !). Quand j’ai découvert son départ, il était déjà dix heures. Rétrospectivement, on se rend compte à quel point c’était facile, à quel point cela aurait été facile pour un individu en bonne santé. Comme le camp était presque vide, on n’avait posté des sentinelles qu’à la porte principale et à celle qui donne sur les baraquements du personnel. Il n’y avait pas de rondes, et la porte latérale était fermée au loquet. Pas de détenu qui risque de sortir, et qui aurait risqué d’entrer ? Nous avions oublié Michaels. Il a dû sortir sur la pointe des pieds, escalader le mur – Dieu sait comment – et s’en aller discrètement. Le barbelé ne semble pas avoir été sectionné ;

mais Michaels est un feu follet, qui peut se glisser n'importe où.

Noël est dans de sales draps. En pareil cas, la procédure prévue consiste à signaler l'évasion et à remettre l'affaire entre les mains de la police civile. Mais cela entraînera une enquête, et le laisser-aller qui règne actuellement au camp sera mis en pleine lumière : la moitié du personnel en permission de nuit, suspension des rondes, etc. L'autre solution consiste à notifier un décès et à laisser courir Michaels. J'insiste auprès de Noël pour qu'il fasse ce choix.

— Pour l'amour de Dieu, lui ai-je dit, classe le dossier Michaels immédiatement. Ce pauvre simplet est parti mourir dans un coin comme un chien malade. Laisse-le faire, ne va pas le ramener de force pour le faire mourir ici sous la lumière d'un projecteur, entouré d'importuns.

Noël a souri.

— Tu souris, ai-je repris, mais ce que je dis est vrai : les gens comme Michaels sont en contact avec des choses que nous ne comprenons pas, ni toi ni moi. Ils entendent l'appel du grand maître bienveillant et ils obéissent. Tu n'as pas entendu parler des éléphants ?

— Michaels n'aurait jamais dû être envoyé dans ce camp, ai-je continué. C'était une erreur. En fait, toute sa vie a été une erreur, du début à la fin. C'est dur à dire, mais je le dirai quand même : un être pareil n'aurait jamais dû naître dans un monde comme celui-ci. Il aurait mieux valu que sa mère l'étouffe discrètement quand elle a vu ce qu'il était et qu'elle le mette à la poubelle. Maintenant, laisse-le au moins partir en paix. Je rédigerai un certificat de décès, tu le contresigneras, un quelconque gratte-papier du Château le classera sans y accorder un regard, et ce sera la fin de l'histoire de Michaels.

— Il porte un pyjama kaki réglementaire, a dit Noël. La police le ramassera, lui demandera d'où il vient, il dira qu'il vient de Kenilworth, ils vérifieront qu'aucune évasion n'a été signalée, et on aura des ennuis du tonnerre de Dieu.

— Il n'est pas en pyjama, ai-je répondu. Ce qu'il a trouvé à se mettre, je n'en sais rien, mais il a laissé son pyjama derrière

lui. Quant à admettre qu'il vient de Kenilworth, il n'en fera rien, pour la bonne raison qu'il ne veut pas retourner à Kenilworth. Il leur racontera une de ses histoires, par exemple qu'il vient du jardin d'Éden. Il sortira son sachet de graines de potiron et le leur agitera sous le nez, et leur décrochera un de ses sourires, et ils l'emmèneront tout droit à l'asile, si tous les asiles n'ont pas été fermés. Je te le jure, Noël, tu n'entendras plus parler de Michaels. En plus, tu sais combien il pèse ? Trente-cinq kilos ; la peau et les os. Il y a quinze jours qu'il n'a absolument rien mangé. Son organisme n'a plus la capacité de digérer les aliments habituels. Je suis stupéfait qu'il ait eu la force de se lever et de marcher ; c'est un miracle qu'il ait escaladé le mur. Combien de temps peut-il tenir le coup ? Une nuit en plein air, et il sera mort de froid. Son cœur va lâcher.

— À ce propos, a dit Noël, est-ce qu'on a vérifié qu'il n'était pas tombé dehors quelque part – qu'arrivé en haut du mur, il n'était pas tombé de l'autre côté ?

Je me suis levé aussitôt. Noël continuait :

— La dernière publicité dont on a besoin, c'est un cadavre devant le camp, couvert de mouches. Ce n'est pas ton travail, mais si tu as envie d'aller voir, tu es le bienvenu. Tu peux prendre ma voiture.

Je n'ai pas pris la voiture ; j'ai fait le tour du camp à pied. Les mauvaises herbes poussaient dru tout le long des murs ; à l'autre bout du camp, j'y enfonçais jus-qu'aux genoux. Je n'ai pas vu de corps, ni de rupture dans le barbelé. Une demi-heure après, j'étais de retour à mon point de départ, un peu surpris de découvrir à quel point un camp paraît petit de l'extérieur, alors que c'est tout un univers pour ceux qui y vivent. Au lieu de rentrer faire mon rapport à Noël, je me suis promené dans Rosmead Avenue où l'ombre des chênes se tachetait de soleil, et j'ai profité du calme de ce milieu de journée. Un vieil homme à vélo m'a dépassé ; sa bicyclette grinçait à chaque tour de pédale. Il m'a salué de la main. Il m'est venu à l'esprit que si je le suivais – je n'avais qu'à prendre l'avenue en ligne droite – j'arriverais à la plage à deux heures. Y avait-il une raison particulière, me suis-je demandé, pour que l'ordre et la discipline ne s'écroulent pas aujourd'hui, plutôt que demain, le

mois prochain ou l'année prochaine ? Qu'est-ce qui profiterait le plus à l'humanité : que je passe l'après-midi à prendre racine au dispensaire, ou bien que j'aille à la plage, que je me déshabille et que je m'allonge en caleçon, m'imprégnant du doux soleil printanier, regardant les enfants gambader dans l'eau, pour aller plus tard m'acheter une glace au kiosque du parking, si le kiosque existait toujours ? Quel était, en dernière instance, le fruit du labeur de Noël, s'efforçant devant son bureau d'équilibrer les entrées et les sorties ? N'aurait-il pas eu intérêt à faire la sieste ? Peut-être la somme totale de bonheur dans l'univers serait-elle augmentée si nous décrétions un congé général pour l'après-midi et que nous allions tous à la plage, commandant, médecin, aumônier, moniteurs d'éducation physique, gardiens et maîtres-chiens, ainsi que les six irréductibles du quartier de détention, en chargeant le patient commotionné de garder la maison. Peut-être que nous rencontrerions des filles. Après tout, pour quelle raison faisions-nous la guerre, sinon pour augmenter la somme totale de bonheur dans l'univers ? À moins que ma mémoire ne fasse des siennes, et que je confonde avec une autre guerre ?

J'ai fait mon rapport : « Michaels n'est pas couché de l'autre côté du mur. Il ne porte pas de vêtements qui puissent nous mettre en cause. Il porte une salopette bleu roi ornée devant et derrière de l'inscription TREEFELLERS, qui était accrochée à un clou dans les toilettes de la tribune depuis Dieu sait quand. Nous pouvons donc tirer un trait sur lui sans problèmes. »

Noël avait l'air fatigué ; un vieil homme fatigué.

— Par ailleurs, ai-je dit, pourrais-tu me rappeler pourquoi nous faisons la guerre ? On a dû me le dire dans le temps, mais c'était il y a longtemps, et je crois que j'ai oublié.

— Nous faisons la guerre, a dit Noël, pour que les minorités puissent se prononcer sur leur destin.

Nous avons échangé des regards vides. J'avais du mal à définir mon humeur, mais en tout cas, je n'arrivais pas à la partager avec lui.

— Prépare-moi ce certificat que tu m'as promis, m'a-t-il dit. Ne remplis pas la date ; laisse-la en blanc.

Le soir, assis à la table de l'infirmière, inactif, tandis que la salle s'enfonçait dans l'ombre, que le vent du sud-est se levait au-dehors et que le patient commotionné respirait paisiblement, je me rendis compte avec une évidence irréfutable que je gâchais ma vie, que je la gaspillais en vivant jour après jour dans l'attente, qu'en réalité je m'étais constitué prisonnier de cette guerre. Je sortis ; debout sur le champ de courses désert, contemplant un ciel balayé par le vent, j'espérais que mon humeur inquiète passerait et que le calme ancien reviendrait. Le temps de guerre, c'est le temps de l'attente, avait dit une fois Noël. Qu'y avait-il à faire dans un camp sinon attendre, esquisser les gestes de la vie, remplir ses obligations, en gardant une oreille à l'affût de la rumeur de la guerre, de l'autre côté des murs, guettant le moindre changement d'intensité ou de timbre ? Il me vint pourtant à l'esprit de me demander si Felicity, pour ne parler que de Felicity, se considérait comme un être en suspens entre la vie et la non-vie tant que l'histoire hésitait sur le cours qu'elle allait prendre. Felicity, si je dois en juger par les échanges qui ont lieu entre elle et moi, n'a jamais conçu l'histoire comme autre chose qu'un catéchisme enfantin (« Quand l'Afrique du Sud a-t-elle été découverte ? — 1652. — Où se trouve le plus grand trou au monde creusé par l'homme ? — À Kimberley »). Je doute qu'aux yeux de Felicity des courants temporels nous entourent perpétuellement de leurs remous et de leurs tourbillons, sur les champs de bataille et dans les quartiers généraux, dans les usines et dans les rues, dans les salles de conseil d'administration et dans les ministères, d'abord troubles et indécis, mais tendant en permanence vers l'instant de transfiguration où la clarté naît du chaos et où l'histoire se manifeste enfin parée d'une signification triomphale. À moins que je ne me trompe sur son compte, Felicity ne se considère pas comme naufragée dans une enclave temporelle, dans le temps de l'attente, le temps du camp, le temps de guerre. Pour elle, le temps est aussi plein qu'il ne l'a jamais été, même le temps qu'elle consacre à faire la lessive ou à balayer par terre ; tandis que pour moi, qui écoute d'une oreille les conversations banales dont est faite la vie du camp et de l'autre la rotation

suprasensorielle des gyroscopes du Grand Dessein, le temps est devenu vide. (À moins que je ne sous-estime Felicity ?) Même le patient commotionné, entièrement tourné vers l'intérieur de lui-même, absorbé par les lents processus de sa propre extinction, vit sa mort plus intensément que je ne vis ma vie.

Malgré les ennuis qui en découleraient pour nous, je me surprends à souhaiter qu'un policier arrive à la porte, tenant Michaels par la peau du cou comme une poupée de chiffon, nous disant : « Vous devriez mieux surveiller ces salopards », le lâche là et s'en aille d'un pas martial. Michaels, qui rêve de couvrir le désert de fleurs de potiron, fait lui aussi partie de ces gens trop occupés, trop stupides, trop concentrés, pour écouter tourner les roues de l'histoire.

Ce matin, sans prévenir, un convoi de camions nous a amené quatre cents nouveaux prisonniers, le lot qui avait d'abord été retenu une semaine à Reddersburg, puis au nord de Beaufort West. Pendant qu'ici nous faisions du sport, que nous passions le temps avec des petites amies, que nous philosophions sur la vie, la mort et l'histoire, ces hommes attendaient dans des wagons à bestiaux, parqués sur des voies de garage sous le soleil de novembre, passant les nuits froides des hautes terres à dormir entassés les uns sur les autres, autorisés à sortir deux fois par jour pour se soulager, ne mangeant que de la bouillie cuite le long des voies sur des feux d'épineux, regardant filer sur les rails des convois plus urgents que le leur pendant que l'araignée tissait sa toile entre les roues de leur maison. Noël dit qu'il était sur le point de refuser la livraison, comme il a le droit de le faire étant donné l'équipement dont dispose le camp, jusqu'au moment où il a senti l'odeur des prisonniers, où il a vu la lassitude de ces hommes démunis de tout, sachant que, s'il faisait des difficultés, ils seraient simplement reconduits au dépôt du chemin de fer et empilés dans les wagons qui les avaient amenés pour y reprendre une attente qui durerait jusqu'à ce que quelqu'un, quelque part dans les hautes sphères d'une inimaginable bureaucratie, se décide à bouger, ou bien jusqu'à ce qu'ils meurent. Nous avons donc, tous tant que nous

sommes, travaillé toute la journée à les traiter, sans une pause : il faut les épouiller et brûler leurs vieux vêtements, les équiper de l'uniforme du camp, les nourrir, leur donner des médicaments, séparer les malades des simples affamés. L'infirmerie et son annexe sont de nouveau bondées ; certains des nouveaux patients sont aussi fragiles que Michaels, et je croyais pourtant qu'aucun autre être humain ne pouvait ressembler à ce point à un mort vivant. Bref, les affaires reprennent, et avant longtemps il y aura de nouveau des séances de salut aux couleurs et de chant éducatif pour gâter le calme des après-midi d'été.

Il y a eu au moins vingt morts en route, nous ont dit les prisonniers. Les morts ont été enterrés en plein veld, dans des tombes anonymes. Noël s'est reporté aux documents de route. En fait, les papiers qu'on lui a remis ont été rédigés ce matin au Cap ; ils ne tiennent compte que du nombre des arrivées. « Pourquoi n'exiges-tu pas les documents de départ ? lui ai-je demandé. — Ce serait une perte de temps, m'a-t-il répondu. Ils me diront que le dossier n'a pas encore été transmis. Mais le dossier ne sera jamais transmis. Personne n'a envie qu'il y ait une enquête. Et puis, est-ce qu'on doit considérer un taux de vingt sur quatre cents comme inacceptable ? Les gens meurent, ils n'arrêtent pas de mourir, c'est dans la nature humaine, on ne peut rien y faire. »

La dysenterie et l'hépatite font des ravages, ainsi que les vers, bien sûr. De toute évidence, nous ne suffirons pas à la tâche, Felicity et moi. Noël est d'accord pour que je réquisitionne deux prisonniers comme infirmiers.

Pendant ce temps, les préparatifs qui doivent faire de Kenilworth un camp de haute sécurité se poursuivent. Le 1<sup>er</sup> mars a été fixé comme date du changement de statut. Il y aura d'importantes modifications : entre autres, la tribune doit être rasée, et des baraquements pouvant abriter cinq cents prisonniers seront construits. Noël a téléphoné au Château pour protester contre le peu de temps qu'on lui laisse, et s'est fait dire : calmez-vous. Tout est prévu. Aidez-nous en faisant dégager le terrain par vos hommes. S'il y a de l'herbe, brûlez-la. S'il y a des pierres, enlevez-les. Chaque pierre projette une

ombre. Bonne chance. Et rappelez-vous : '*n boer maak 'n plan.*

Je soupçonne Noël de s'être mis à boire plus qu'à l'accoutumée. Peut-être que ce serait le moment, pour lui comme pour moi, de quitter la forteresse – c'est de toute évidence ce que la Péninsule est en train de devenir – en laissant les prisonniers garder les prisonniers et les malades soigner les malades. Peut-être devrions-nous tous les deux emprunter une page au livre de Michaels et partir en voyage vers une des régions les plus tranquilles du pays, au fin fond du Karoo, par exemple, et nous établir là-bas, deux déserteurs de bonne famille, menant une vie simple et frugale. La difficulté principale, c'est d'arriver aussi loin que Michaels l'a fait sans nous faire prendre. Nous pourrions peut-être commencer par nous débarrasser de nos uniformes, par nous salir les ongles et nous voûter un peu pour nous rapprocher de la terre ; je doute pourtant que nous puissions passer aussi inaperçus que Michaels, du moins avant le moment où il s'est transformé en squelette. Quand je regardais Michaels, il me semblait toujours que quelqu'un avait rassemblé une poignée de poussière, avait craché dessus, et lui avait donné la forme d'un bonhomme rudimentaire, en faisant une ou deux erreurs (la bouche, et à coup sûr le contenu de la tête), en oubliant un ou deux détails (le sexe), mais en obtenant quand même au bout du compte un vrai petit bonhomme en terre, comme les petits bonshommes qu'on voit dans certaines statuettes paysannes émerger entre les larges cuisses d'une mère-chrysalide, les doigts déjà crochus, le dos déjà courbé en prévision d'une vie qui sera passée à fuir ; un être qui, à l'état de veille, est toujours penché sur la terre, qui, lorsque son heure sonne enfin, creuse sa propre tombe, s'y glisse paisiblement, et tire la lourde terre par-dessus sa tête comme une couverture, le visage fendu d'un dernier sourire, après quoi il se tourne et sombre dans le sommeil, enfin rentré chez lui, pendant que, sans jamais avoir attiré son attention, quelque part dans le lointain, les roues de l'histoire continuent à tourner. À quel corps de l'État viendrait l'idée saugrenue de recruter comme agents des êtres pareils, et à quoi serviraient-ils, si ce n'est à porter des fardeaux et à mourir en grand nombre ? L'État vit sur le dos de fouilleurs de terre comme

Michaels ; il dévore le produit de leur labeur et leur chie dessus en retour. Mais quand l'État a tamponné un matricule sur Michaels et l'a avalé, il perdait son temps. Car Michaels a traversé les entrailles de l'État sans être digéré ; il est sorti de ses camps aussi intact que de ses écoles et de ses orphelinats.

Alors que moi – si, par une nuit obscure, j'étais amené à enfiler une salopette et des tennis et à escalader le mur tant bien que mal (en cisaillant le barbelé, puisque je ne suis pas un courant d'air) – je suis du genre à me faire interpellé par la première patrouille de police, pendant que je suis encore en train de m'interroger sur le chemin qui mène au salut. En vérité, j'ai eu ma chance, et je l'ai laissée filer avant même de m'en rendre compte. La nuit où Michaels s'est sauvé, j'aurais dû le suivre. Il est vain de prétexter que je ne suis pas prêt. Si j'avais pris Michaels au sérieux, j'aurais été prêt en permanence. J'aurais gardé un baluchon à portée de la main, avec des vêtements de rechange, un porte-monnaie plein, une boîte d'allumettes, un paquet de biscuits et une boîte de sardines. Je ne l'aurais jamais laissé sortir de mon champ de vision. Quand il dormait, j'aurais dormi sur le seuil ; quand il se réveillait, je l'aurais observé. Et quand il s'est éclipsé, je me serais glissé derrière lui. J'aurais zigzagué d'une ombre à l'autre à sa suite, et fait le mur dans le coin le plus sombre, et j'aurais pris derrière lui l'avenue bordée de chênes, sous les étoiles, à bonne distance, m'arrêtant quand il s'arrêtait, pour qu'il n'ait jamais à se dire « Qui est cet homme qui me suit ? Qu'est-ce qu'il me veut ? » ou même à se mettre à courir, me prenant pour un policier, un policier en civil vêtu d'une salopette et de tennis et portant une arme à feu dans son baluchon. Je l'aurais suivi comme un chien toute la nuit dans les petites rues, jusqu'à l'aube où nous nous serions retrouvés à la lisière des terrains vagues des Cape Flats, cheminant à cinquante pas d'écart dans le sable et les broussailles, évitant les groupes de cabanes d'où, ça et là, un nuage de fumée se serait élevé dans le ciel. Et là, à la lumière du jour, tu te serais enfin retourné et tu m'aurais regardé, moi, le pharmacien devenu médecin militaire d'occasion, devenu maintenant ton escorte, moi qui avant de voir la lumière t'avais imposé tes moments de sommeil et tes moments d'éveil, moi qui t'avais enfoncé des tubes dans le nez et des pilules dans la gorge, moi

qui m'étais moqué de toi à portée de tes oreilles, moi qui, pardessus tout, avais impitoyablement tenté de t'imposer une nourriture que tu ne pouvais pas manger. Avec méfiance, avec colère même, tu aurais attendu, debout au milieu du chemin, que je vienne m'expliquer.

Et je me serais approché de toi et j'aurais parlé. Je t'aurais dit : « Michaels, pardonne-moi la façon dont je t'ai traité, je n'ai pas compris qui tu étais jusqu'à ces derniers jours. Pardonne-moi aussi de te suivre de cette façon. Je promets de ne pas être une charge. ("De ne pas être une charge comme ta mère l'était" ? Non, ce serait peut-être imprudent.) Je ne te demande pas de t'occuper de moi, en me donnant à manger, par exemple. J'ai un besoin très simple. Bien que ce pays soit très grand, si grand qu'on pourrait croire qu'il y a de la place pour tout le monde, ce que je connais de la vie me dit qu'il est difficile de rester en dehors des camps. Et pourtant, je suis convaincu qu'il existe des régions situées entre les camps qui n'appartiennent à aucun camp, même pas aux zones de prise des camps ; les cimes de certaines montagnes, par exemple, certaines îles au milieu des marécages, certains parages arides où il se peut que les êtres humains trouvent la vie inutilement dure. Je suis à la recherche de ce genre d'endroit afin de m'y établir, soit jusqu'à ce que la situation s'améliore, soit pour toujours. Je ne suis cependant pas sot au point de croire que les cartes et les routes peuvent me guider. Je t'ai donc choisi pour me montrer le chemin. »

Je me serais alors rapproché jusqu'à pouvoir te toucher, et tu n'aurais pas pu éviter de lire dans mes yeux. « Dès le jour où tu es arrivé, Michaels, aurais-je dit si j'avais été éveillé et que je t'avais suivi, j'ai vu que tu n'avais ta place dans aucun camp. Au début, je l'avoue, tu as été pour moi un objet de risée. Certes, j'ai insisté auprès du commandant Van Rensburg pour qu'il t'exempte du régime du camp, mais uniquement parce que je pensais que te soumettre au processus de la rééducation aurait été comme de dresser un rat, une souris, ou (oseraï-je le dire ?) un lézard à aboyer, à faire le beau, à attraper une balle. Avec le temps, cependant, j'ai perçu peu à peu l'originalité de la résistance que tu pratiquais. Tu n'étais pas un héros, tu ne prétendais pas l'être, pas même un héros du

jeûne. En fait, tu ne résistais pas du tout. Quand nous t'avons dit de sauter, tu as sauté. Quand nous t'avons dit de sauter encore, tu as sauté encore. Mais quand nous t'avons dit de sauter une troisième fois, tu n'as pas obéi, tu t'es effondré par terre ; et nous avons tous pu voir, même ceux d'entre nous qui y étaient le moins disposés, que tu avais échoué parce que tu avais épuisé tes ressources à nous obéir. Nous t'avons donc ramassé, constatant que tu ne pesais pas plus lourd qu'un sac de plumes, nous t'avons installé devant de la nourriture, et nous t'avons dit : "Mange, refais tes forces pour pouvoir les épuiser de nouveau à nous obéir." Et tu n'as pas refusé. Tu as sincèrement essayé, je crois, de faire ce qu'on te disait. Ta volonté se soumettait (excuse ces distinctions, je ne possède pas d'autres moyens de m'expliquer), ta volonté se soumettait, mais ton corps se refusait. C'est ainsi que j'ai vu la chose. Ton corps rejettait la nourriture dont nous te gavions, et tu devenais de plus en plus maigre. *Pourquoi* ? me suis-je demandé ; pourquoi cet homme refuse-t-il de manger, alors qu'il meurt visiblement de faim ? Puis, à force de t'observer, jour après jour, j'ai lentement commencé à entrevoir la vérité : tu implorais en secret, à l'insu de ta conscience (pardonne-moi ce terme), une autre sorte de nourriture, une nourriture qu'aucun camp ne pouvait te fournir. Ta volonté restait docile, mais ton corps implorait qu'on lui donne sa nourriture à lui, et rien d'autre. Or, on m'avait appris qu'il n'y avait pas d'ambivalence dans le corps. Le corps, m'avait-on appris, veut vivre, et seulement vivre. Le suicide, à ce que j'avais compris, n'est pas un acte du corps contre lui-même, mais de la volonté contre le corps. Et j'avais pourtant sous les yeux un corps qui était prêt à mourir plutôt que de changer de nature. J'ai passé des heures dans l'embrasure de la porte, à t'observer et à m'interroger sur ce mystère. Il n'y avait derrière ton dépérissement ni idée ni principe. Tu ne voulais pas mourir, et pourtant tu mourais. Tu étais comme un petit lapin cousu dans la carcasse d'un bœuf : asphyxié, sans nul doute, mais aussi affamé, aspirant, au milieu de ce tas de viande, à la vraie nourriture. »

Peut-être mon discours, le discours prononcé sur le terrain vague, aurait-il alors été interrompu, car derrière nous, non loin de nous, il y aurait eu un bruit, le bruit d'un homme

toussant, se raclant la gorge, crachant, et l'odeur de fumée d'un feu de bois ; mais mon regard brillant t'aurait, pour un moment, rivé sur place.

« J'ai été le seul à voir que tu étais plus que ce que tu semblais être, aurais-je poursuivi. Lentement, à mesure que ton *non* obstiné prenait de jour en jour plus de poids, j'ai commencé à sentir que tu n'étais pas seulement un patient parmi tant d'autres, une brique de plus dans cette pyramide du sacrifice qu'un jour quelqu'un gravirait pour se dresser au sommet, les jambes écartées, rugissant et faisant résonner sa poitrine de ses poings et se proclamant empereur de tous ceux qu'il dominerait alors. Tu étais allongé dans ton lit sous la fenêtre, à la seule lueur de la veilleuse, les yeux fermés, endormi peut-être. Debout au seuil de la pièce, respirant doucement, écoutant les gémissements et les frôlements des autres dormeurs, j'attendais ; et montait en moi la sensation de plus en plus forte qu'autour d'un de ces lits, d'un seul de ces lits, il y avait un épaisseissement de l'air, une concentration de ténèbres, un tourbillon noir qui mugissait dans un profond silence au-dessus de ton corps, qui te signalait, sans faire même frémir l'ourlet du drap. Je secouais la tête comme un homme qui essaie de chasser un rêve, mais la sensation persistait. "Ce n'est pas un effet de mon imagination, me disais-je. Il y a là une concentration de sens, et si je la perçois, ce n'est pas comme un rayon lumineux que je braquerais sur tel ou tel lit, un vêtement dans lequel je draperais tel ou tel patient, selon mon caprice. Michaels signifie quelque chose, et cette signification ne m'est pas personnelle. Si elle l'était, si l'origine de cette signification n'était rien de plus qu'un manque en moi-même, le manque, mettons, d'un objet de croyance, puisque nous savons tous à quel point il est difficile d'assouvir le besoin de croire avec la vision du futur que nous propose la guerre, pour ne rien dire des camps, si c'était un vulgaire appétit de signification qui m'attirait vers Michaels et son histoire, si Michaels lui-même n'était que ce qu'il semble être (ce que tu sembles être), un homme décharné à la lèvre fripée (pardonne-moi, je ne mentionne que ce qui saute aux yeux), j'aurais alors tous les motifs de me retirer dans les toilettes, derrière le vestiaire des jockeys, de m'enfermer dans la dernière cabine et de me tirer une balle dans la tête. Et

pourtant, ai-je jamais été plus sincère que je ne le suis ce soir ?” Et, debout au seuil de la pièce, je tournais vers moi-même mon regard le plus brutal, m’efforçant par tous les moyens connus de moi de détecter un germe de malhonnêteté au cœur de ma conviction – par exemple, le désir d’être le seul pour qui le camp n’était pas simplement l’ancien hippodrome de Kenilworth parsemé de quelques baraques préfabriquées, mais un lieu privilégié d’où la signification jaillissait sur le monde. Mais si un tel germe était enfoui en moi, il refusait de pointer sa tête, et s’il s’y refusait, comment pouvais-je l’y obliger ? (Je doute, de toute façon, qu’on puisse dissocier le soi qui scrute du soi qui se cache, en les opposant comme le faucon à la souris ; mais convenons de remettre cette discussion à un jour où nous ne serons pas recherchés par la police.) Je tournais alors de nouveau mon regard vers l’extérieur, et, oui, c’était toujours vrai, je ne me berçais pas d’illusions, je ne me mentais pas, je ne me trouvais pas une consolation, et il en était toujours de même, c’était la vérité, il y avait vraiment une concentration, un épaissement de l’obscurité au-dessus d’un lit, et d’un seul lit, et ce lit, c’était le tien. »

À ce stade, je pense que tu m’aurais peut-être déjà tourné le dos et que tu aurais repris ta marche, ayant perdu le fil de mon discours et désireux de toute façon d’augmenter la distance qui te séparait du camp. Ou bien peut-être qu’une bande d’enfants des cabanes, attirés par ma voix, se seraient rassemblés autour de nous, certains en pyjama, écoutant bouche bée les grands mots passionnés et te rendant nerveux. J’aurais donc été forcé de me hâter à ta suite, t’emboîtant le pas pour ne pas avoir à crier. « Pardonne-moi, Michaels, aurais-je dû dire, je n’en ai plus pour longtemps, sois patient, je t’en prie. Je voudrais seulement te dire ce que tu signifies pour moi, et puis ce sera fini. »

À ce moment-là, je crois, parce que c’est dans ta nature, tu te serais mis à courir. J’aurais été forcé de te courir après, fendant comme de l’eau l’épais sable gris, évitant les branches, criant : « Ton séjour au camp n’a été en fait qu’une allégorie, si tu connais ce mot. Cette allégorie révélait – j’en parle au niveau le plus élevé – jusqu’à quel point de scandale et

d'outrage une signification peut s'établir au sein d'un système sans en devenir un terme. N'as-tu pas remarqué comment, chaque fois que j'essayais de t'épingler, tu filais ? Moi, j'ai remarqué. Tu sais ce qui m'a traversé l'esprit quand j'ai vu que tu t'étais échappé sans couper le barbelé ? "Il doit sauter à la perche" – voilà ce que j'ai pensé. Tu n'es peut-être pas perchiste, Michaels, mais tu es un grand artiste de l'évasion, un fugitif parmi les plus grands : je te tire mon chapeau ! »

Là, à force de courir et d'expliquer, j'aurais commencé à avoir le souffle court, et, quant à toi, tu aurais peut-être commencé à t'écarter de moi. « Et maintenant, dernier point, ton jardin, aurais-je haleté. Je vais te dire la signification de ce jardin sacré et séduisant qui fleurit au cœur du désert et dont les fruits sont l'aliment même de la vie. Le jardin vers lequel tu te diriges actuellement est nulle part et partout, sauf dans les camps. C'est un autre nom du seul lieu où tu es chez toi, Michaels, où tu ne te sens pas sans foyer. Il est en dehors de toutes les cartes, aucune route n'y conduit qui soit une route ordinaire, et tu en connais seul le chemin. »

Est-ce que c'est un effet de mon imagination, ou est-ce qu'en vérité, à ce moment-là, tu te mettrais à consacrer à la course tes énergies les plus vives, de sorte qu'il serait évident pour le dernier des spectateurs que tu es en train de fuir l'homme qui te poursuit en criant, l'homme en bleu qui a l'air d'un persécuteur, d'un fou, d'un chien assoiffé de sang, d'un policier ? Serait-il surprenant que les enfants, ayant trotté derrière nous pour s'amuser, prennent maintenant ton parti et commencent à me harceler de tous côtés, se jetant sur moi, me lançant des pierres et des bouts de bois, si bien qu'il faudrait que je m'arrête pour me débarrasser d'eux par la force tout en te criant mes dernières paroles, tandis que tu t'enfoncerais au plus profond des fourrés d'acacias, courant plus vite maintenant qu'on ne pourrait s'y attendre de la part de quelqu'un qui ne mange pas ? « Est-ce que j'ai raison ? crierais-je. Est-ce que je t'ai compris ? Si j'ai raison, lève la main droite, si je me trompe, lève la gauche ! »

---

<sup>3</sup> *Muti* : remède utilisé par les guérisseurs africains (*NdT*).

# 3

Les jambes flageolantes après sa longue marche, fronçant les yeux dans la lumière éblouissante du matin, Michael K s'assit sur un banc près du golf miniature, sur l'esplanade de Sea Point, face à la mer, se reposant, reprenant des forces. L'air était calme. Il entendait le clapotis des vagues sur les rochers, en contrebas, et le siffllement de l'eau quand elle se retirait. Un chien s'arrêta pour lui flairer les pieds, puis pissa contre le banc. Un trio de filles en short et en débardeur passa, courant au coude à coude, se chuchotant des choses, laissant dans leur sillage un parfum délicieux. Il entendit tinter sur Beach Road la clochette d'un marchand de glaces, qui se rapprocha, puis s'éloigna. En paix, sur un territoire familier, heureux de la tiédeur du jour, K soupira et laissa lentement sa tête s'affaisser sur le côté. Dormit-il ou pas, il n'en sut rien ; mais quand il ouvrit les yeux, il se sentait assez bien pour continuer.

Le long de Beach Road, il vit plus de fenêtres condamnées par des planches qu'il ne s'en souvenait, surtout au rez-de-chaussée. Les mêmes voitures étaient garées aux mêmes endroits, mais elles avaient rouillé ; une carcasse, privée de ses roues et incendiée, gisait renversée contre la murette du front de mer. Il gagna la promenade, se sentant nu sous la salopette bleue, conscient d'être le seul de tous les flâneurs à ne pas porter de souliers. Mais si des yeux se tournaient vers lui, ils se posaient sur son visage et non sur ses pieds.

Il arriva à une zone d'herbe brûlée où, au milieu des morceaux de verre cassé et des ordures carbonisées, de nouvelles pousses vertes surgissaient déjà. Un petit garçon escaladait les barreaux noircis d'un portique de jeux, la plante des pieds et les paumes salies par la suie. K traversa la pelouse avec précaution, passa de l'autre côté de la rue, et quitta le soleil pour pénétrer dans la pénombre du hall sans lumière de la résidence Côte d'Azur, où il lut, bombé en arabesques de

peinture noire sur un mur, JOEY RULES. De l'autre côté du couloir où se trouvait la porte à la tête de mort menaçante derrière laquelle sa mère avait vécu autrefois, il choisit un endroit où il s'assit sur ses talons, adossé au mur, pensant : Pas de problème, les gens me prendront pour un mendiant. Il se rappela le béret qu'il avait perdu, qu'il aurait pu poser à côté de lui en guise de sébile, pour compléter le tableau.

Il attendit des heures. Personne ne vint. Il décida de ne pas essayer la porte, puisqu'il ne savait pas ce qu'il aurait fait si elle s'était ouverte. Au milieu de l'après-midi, comme il commençait à avoir froid aux os, il repartit du bâtiment et descendit à la plage. Sur le sable blanc, dans la chaleur du soleil, il s'endormit.

Quand il se réveilla, en sueur sous sa salopette, il avait soif et ses idées étaient embrouillées. Il trouva des toilettes publiques sur la plage, mais les robinets ne fonctionnaient pas. Les cuvettes de cabinet étaient pleines de sable ; contre le mur du fond, s'entassaient cinquante centimètres de sable apporté par le vent.

Pendant que K, debout devant le lavabo, se demandait ce qu'il allait faire, il vit dans le miroir trois personnes entrer derrière lui. L'une d'elles était une femme vêtue d'une robe blanche moulante, portant une perruque platinée et tenant à la main une paire de chaussures argent à talons hauts. Les deux autres étaient des hommes. Le plus grand fonça sur K et le prit par le bras. « J'espère que tu as fini ce que tu as à faire ici, dit-il, parce que c'est réservé. » Il mit K dehors, le renvoyant à l'aveuglante lumière blanche de la plage. « Y a des tas d'autres endroits où aller », dit-il, lui donnant une tape, ou peut-être le poussant légèrement. K s'assit sur le sable. Le grand se planta près de la porte des toilettes, gardant l'œil sur lui. Il avait une casquette à carreaux, qu'il portait penchée sur le côté.

Il y avait quelques baigneurs par-ci par-là sur la petite plage, mais personne dans l'eau, à part une femme debout dans les vagues peu profondes, la jupe retroussée, solidement campée sur ses jambes écartées, balançant un bébé par les bras, à gauche, puis à droite, en faisant effleurer les vagues à ses orteils. Le bébé hurlait, terrifié et ravi.

« C'est ma sœur, fit l'homme planté devant la porte en indiquant la baigneuse. L'autre, là-dedans » – il montra l'endroit du doigt par-dessus son épaule – « c'est aussi ma sœur. J'ai beaucoup de sœurs. Famille nombreuse. »

La tête de K commençait à battre douloureusement. Il aurait voulu avoir lui-même un chapeau, ou une casquette ; il ferma les yeux.

L'autre homme sortit des toilettes et monta d'un pas pressé les marches qui conduisaient à l'esplanade, sans dire un mot.

Le bord du soleil toucha la surface de la mer déserte. K pensa : Je me donne un moment, jusqu'à ce que le sable se refroidisse, et puis je penserai à un autre endroit où aller.

Debout au-dessus de lui, le grand inconnu enfonçait dans ses côtes le bout de son pied. Derrière lui, ses deux sœurs ; l'une portait son enfant dans son dos, l'autre, nu-tête maintenant, tenait la perruque et les souliers. Le pied explorateur trouva la fente de côté de la salopette et l'agrandit, révélant un morceau de la cuisse nue de K. « Regardez, ce type est nu ! lança l'étranger, se tournant vers ses deux femmes, et riant. Un homme nu ! Il y a combien de temps que tu n'as pas mangé, mon gars ? » Il donna à K un petit coup de pied dans les côtes. « Allons, donnons-lui ce qu'il faut pour le réveiller ! » La sœur au bébé sortit d'un sac une bouteille de vin enveloppée dans du papier d'emballage. K se redressa et but.

« D'où viens-tu, mon gars ? dit l'inconnu. Tu travailles pour ces gens ? » D'un long doigt, il indiqua la salopette, les lettres d'or sur la poche.

K était sur le point de répondre quand son estomac se contracta sans crier gare, et le vin remonta en un joli jet doré qui se perdit immédiatement dans le sable. Il ferma les yeux ; tout tournait autour de lui.

« Hé ! » dit l'inconnu. Il rit et tapota le dos de K. « C'est ce qu'on appelle boire sur un ventre vide ! À vrai dire, quand je t'ai vu, je me suis tout de suite dit : "Ce gars-là est visiblement sous-alimenté ! Ce gars-là a visiblement besoin d'un bon repas !" » Il aida K à se mettre debout. « Viens avec nous,

monsieur Treefeller, et nous te donnerons quelque chose pour que tu sois un peu moins maigre ! »

Ils longèrent l'esplanade ensemble jusqu'au moment où ils trouvèrent un abribus vide. L'inconnu sortit du sac une miche de pain non entamée et une boîte de lait concentré. De sa poche de côté jaillit un petit objet noir allongé qu'il brandit devant les yeux de K. Il fit quelque chose, et l'objet se transforma en couteau. Avec un sifflement de stupéfaction, il présenta à tous la lame étincelante, puis il rit sans pouvoir s'arrêter, se frappant le genou, montrant K du doigt. Le bébé, qui regardait la scène par-dessus l'épaule de sa mère, les yeux écarquillés, se mit à rire lui aussi, battant l'air de son petit poing. L'inconnu se remit et coupa une épaisse tranche de pain, qu'il décora d'arabesques et de tortillons de lait concentré et tendit à K. Sous le regard de tous, K mangea.

Ils passèrent devant une ruelle où un robinet dégoulinait. K s'éloigna pour boire. Il but comme s'il ne devait jamais s'arrêter. L'eau semblait lui traverser le corps ; il dut se retirer dans le fond de la ruelle et s'accroupir au-dessus d'une bouche d'égout, et il eut ensuite un tel étourdissement qu'il mit longtemps à trouver les manches de la salopette.

Ils laissèrent derrière eux la zone résidentielle et commencèrent à gravir les premières pentes de Signal Hill. K, qui marchait à l'arrière du groupe, s'arrêta pour reprendre son souffle. La sœur au bébé s'arrêta, elle aussi. « Lourd ! » constata-t-elle en indiquant le bébé ; elle sourit. K proposa de porter son sac, mais elle refusa. « Ce n'est rien, j'ai l'habitude », dit-elle.

Ils passèrent par un trou de la clôture qui marquait les limites de la réserve forestière. L'inconnu et l'autre sœur marchaient devant eux sur un chemin qui montait en zigzag ; en dessous d'eux, les lumières de Sea Point commencèrent à clignoter ; à l'horizon, la mer et le ciel se teintaient d'une lueur carmin.

Ils s'arrêtèrent sous un bouquet de pins. La sœur en blanc disparut dans la pénombre. Quelques minutes après, elle revint vêtue de jeans, portant deux sacs en plastique pleins à craquer. L'autre sœur ouvrit son corsage et donna le sein à son bébé ; K

ne savait pas où poser les yeux. L'homme étala une couverture et alluma une bougie qu'il fixa dans une boîte de conserve. Puis il disposa leur dîner : le pain, le lait condensé, un cervelas entier (« De l'or ! s'exclama-t-il en agitant le saucisson sous le nez de K. Ça, ça vaut de l'or ! »), trois bananes. Il dévissa le bouchon de la bouteille de vin et la fit passer. K en but une gorgée et la rendit.

— Avez-vous de l'eau ? demanda-t-il.

L'homme secoua la tête.

— Nous avons du vin, nous avons du lait, deux espèces de lait », il indiqua avec désinvolture la femme au bébé, « mais de l'eau, non, je regrette, mon ami, mais il n'y a pas d'eau ici. Demain, je promets. Demain sera un autre jour. Demain, tu auras tout ce qu'il te faut pour faire de toi un homme nouveau.

La tête brouillée par le vin, s'accrochant de temps en temps au sol pour retrouver son équilibre, K mangea du pain et du lait concentré et même une demi-banane, mais refusa le saucisson.

L'inconnu parla de la vie à Sea Point.

— Tu trouves ça bizarre, dit-il, que nous dormions dans la montagne, comme des vagabonds ? Nous ne sommes pas des vagabonds. Nous avons de quoi manger, nous avons de l'argent, nous gagnons notre vie. Tu sais où nous vivions avant ? Dis à M. Treefeller où nous vivions.

— Au Normandie, dit la sœur en jeans.

— Au Normandie. 1216, Normandie. Et puis on en a eu assez de grimper les marches et on est venu ici. C'est notre résidence d'été, où nous venons pique-niquer. » Il rit. « Et avant, tu sais où nous vivions ? Dis-lui.

— Clippers, dit la sœur.

— Clippers, salon de coiffure unisexe. Tu vois, c'est facile de vivre à Sea Point quand on sait y faire. Mais à toi maintenant : d'où viens-tu, toi ? C'est la première fois que je te vois.

K comprit que c'était à son tour de parler.

— J'ai passé trois mois au camp de Kenilworth, jusqu'à la nuit dernière, dit-il. Avant, j'ai été jardinier, pour la municipalité. Ça, c'était il y a longtemps. Et puis j'ai dû m'en aller et emmener ma mère à la campagne, à cause de sa santé. Dans le temps, ma mère travaillait à Sea Point, elle avait une chambre là-bas, on est passé devant tout à l'heure. » Une vague de nausée monta de son estomac ; il s'efforça de se maîtriser. « Elle est morte à Stellenbosch, pendant que nous allions vers l'intérieur du pays », dit-il. Le monde chavira, puis retrouva sa stabilité. « Je n'ai pas toujours eu assez à manger », continua-t-il.

Il se rendit compte que la femme au bébé murmurait à l'oreille de l'homme. L'autre femme s'était éloignée hors de portée de la flamme vacillante de la bougie. Il remarqua qu'il n'avait pas vu les deux sœurs s'adresser la parole. Il constata également que son histoire était minable, qu'elle ne méritait pas d'être racontée, qu'elle était toujours pleine de trous qu'il ne saurait jamais combler. Ou alors il ne savait pas raconter une histoire, susciter l'intérêt de son auditoire. La nausée passa, mais la sueur qui l'avait inondé refroidissait, et il se mit à grelotter. Il ferma les yeux.

— Je vois que tu as sommeil ! dit l'inconnu en lui flanquant une claque sur le genou. C'est l'heure d'aller se coucher ! Demain, tu verras, tu seras un autre homme. » Il lui donna une nouvelle tape, plus légère. « T'en fais pas, l'ami », dit-il.

Ils s'arrangèrent un lit sur les aiguilles de pin. Les autres semblaient avoir de la literie qu'ils sortirent de leurs multiples sacs. Ils trouvèrent pour K une bâche de plastique épais dans laquelle ils l'aidèrent à s'enrouler. Enfermé dans la bâche, suant et frissonnant, gêné par un bourdonnement dans les oreilles, K ne dormit que par intermittence. Il était éveillé quand, au milieu de la nuit, l'homme dont il ne connaissait toujours pas le nom s'agenouilla au-dessus de lui, cachant à sa vue la cime des arbres et les étoiles. Il pensa : Il faut que je parle avant qu'il soit trop tard, mais il ne le fit pas. La main étrangère lui effleura la gorge et tripota le bouton de la poche de poitrine de la salopette. Le sachet de graines en sortit avec un tel bruit que K eut honte de feindre de ne rien entendre ;

aussi gémit-il et s'agita-t-il. L'espace d'un instant, la main se figea ; puis l'homme recula dans l'obscurité.

Jusqu'à la fin de la nuit, K regarda entre les branches le parcours de la lune qui traversait le ciel. Au lever du jour, il s'extirpa de la feuille raide de plastique et s'approcha de l'endroit où les autres étaient couchés. L'homme dormait près de la femme au bébé. Le bébé, quant à lui, était réveillé : jouant avec les boutons du gilet de sa mère, il posa sur K un regard dénué de peur.

K secoua l'épaule de l'homme. « Pourrais-je avoir mon sachet », chuchota-t-il, s'efforçant de ne pas réveiller les autres. L'homme grogna et se tourna de l'autre côté.

À quelques mètres de là, K retrouva le sachet. En cherchant à quatre pattes, il récupéra environ la moitié des graines éparpillées. Il les remit dans sa poche, qu'il boutonna, et renonça au reste, pensant : Quel dommage – à l'ombre d'un pin, rien ne poussera. Puis il descendit prudemment le sentier sinueux.

Il longea les rues vides du petit matin et descendit sur la plage. Le soleil était encore derrière la colline, et le sable était froid sous la plante de ses pieds. Il marcha dans les rochers, explorant du regard les flaques laissées par la marée, où l'on voyait des coquillages et des anémones vivre leur vie à eux. Se lassant de cette occupation, il traversa Beach Road et passa une heure assis contre le mur, devant l'ancienne porte de sa mère, attendant que quiconque vivait là en sorte et se fasse connaître. Puis il retourna sur la plage et, allongé sur le sable, écouta le bourdonnement monter dans ses oreilles : était-ce le bruit du sang qui coulait dans ses veines ou celui des pensées qui coulaient dans sa tête, il n'en savait rien. Il avait le sentiment qu'au fond de lui-même quelque chose avait lâché, ou était en passe de lâcher. L'objet de ce lâchage, il ne le connaissait pas encore, mais il avait aussi le sentiment que ce qu'il avait jusqu'à présent considéré en lui comme coriace et pareil à une corde était en train de devenir ramolli et fibreux, et il semblait y avoir un lien entre ces deux impressions.

Le soleil était haut dans le ciel. Il était arrivé là-haut en un clin d'œil. Il n'avait aucun souvenir des heures qui avaient dû

s'écouler. J'ai dormi, se dit-il ; non, c'était pire que de dormir. J'ai été absent ; mais où suis-je allé ? Il n'était plus seul sur la plage. Deux filles en bikini prenaient le soleil à quelques pas de lui, un chapeau sur la figure, et il y avait d'autres gens encore. Il avait chaud, il se sentait embrouillé ; il chancela jusqu'aux toilettes publiques. Les robinets étaient toujours à sec. Sortant ses bras des manches de la salopette, il s'assit contre le mur, sur la petite dune de sable, pour essayer de retrouver ses esprits.

Il était encore assis quand le grand inconnu entra, accompagné de la femme que K appelait dans sa tête la deuxième sœur. Il essaya de se lever et de partir, mais l'homme le serra dans ses bras. « Mon ami M. Treefeller ! s'exclama-t-il. Comme je suis content de te voir ! Pourquoi nous as-tu quittés si tôt, ce matin ? Ne t'avais-je pas dit que pour toi, aujourd'hui serait un grand jour ? Regarde ce que je t'ai apporté ! » Il sortit de la poche de sa veste une flasque d'eau-de-vie. (Comment fait-il pour rester aussi soigné, en vivant sur la montagne ? s'émerveilla K.) Il fit asseoir K sur le tas de sable. « Ce soir, nous allons à une fête, murmura-t-il. Tu vas rencontrer beaucoup de gens. » Il but et passa la bouteille. K en avala une gorgée. Une langueur monta de son cœur jusqu'à sa tête, le plongeant dans un engourdissement délicieux. Il se renversa en arrière, se laissant emporter par la vague.

Il y eut des murmures ; quelqu'un défit le dernier bouton de la salopette et glissa une main fraîche à l'intérieur. K ouvrit les yeux. C'était la femme : à genoux près de lui, elle caressait son pénis. Il écarta sa main et tenta de se remettre debout, mais l'homme prit la parole.

« Détends-toi, mon ami, dit-il, tu es à Sea Point, et c'est le jour où toutes les bonnes choses arrivent à la fois. Détends-toi et prends du plaisir. Sers-toi à boire. » Il planta la bouteille dans le sable à côté de K et s'en alla.

« Qui est ton frère ? demanda K, la langue pâteuse. Comment s'appelle-t-il ? — Il s'appelle Décembre », dit la femme. Avait-il bien entendu ? C'était la première fois qu'elle lui adressait la parole. « C'est le nom qu'il y a sur sa carte.

Demain, il aura peut-être un autre nom. Une autre carte, un autre nom, pour la police, pour les embrouiller. » Elle se pencha et mit son pénis dans sa bouche. Il voulut l'écartier, mais ses doigts hésitèrent à toucher les cheveux morts et raides de la perruque. Il se laissa donc aller, acceptant de se perdre dans le tournoiement de sa tête et dans la lointaine et humide chaleur.

Au bout d'un temps indéfini – peut-être même dormit-il, il n'en savait rien – elle s'allongea près de lui sur le tas de sable, tenant toujours son sexe dans sa main. Elle était plus jeune que sa perruque argentée ne la faisait paraître. Ses lèvres étaient encore humides.

« C'est vraiment ton frère ? » marmonna-t-il, pensant à l'homme qui attendait dehors.

Elle sourit. Appuyée sur un coude, elle l'embrassa à pleine bouche, sa langue écartant ses lèvres. Elle tira vigoureusement sur son pénis.

Quand ce fut fini, il eut l'impression qu'il fallait qu'il dise quelque chose, pour leur bien à tous les deux ; mais maintenant, tous les mots lui manquaient. La paix que l'eau-de-vie lui avait donnée semblait se dissiper. Il but à la bouteille et la passa à la fille.

Des formes se détachaient au-dessus de lui. Il ouvrit les yeux et vit la fille, qui avait mis ses chaussures. L'homme, son frère, était debout près d'elle. « Dors, mon ami, dit l'homme, d'une voix qui venait de très loin. Ce soir, je reviendrai te chercher pour la fête que je t'ai promise, où il y aura beaucoup à manger et où tu verras comment on vit à Sea Point. »

K croyait qu'ils étaient enfin partis ; mais l'homme revint, se pencha vers lui et murmura quelques mots à son oreille. « C'est difficile, dit-il, d'être gentil avec quelqu'un qui ne veut rien. Tu ne dois pas avoir peur de dire ce que tu veux, et tu l'auras. Voilà le conseil que je te donne, mon maigre ami. » Il donna à K une tape sur l'épaule.

Enfin seul, tremblant de froid, la gorge desséchée, la honte de ce qui s'était passé avec la fille planant comme une ombre à la lisière de ses pensées, K se reboutonna et émergea des

toilettes pour se retrouver sur la plage, où le soleil baissait et où les filles en bikini ramassaient leurs affaires pour partir. Il eut plus de mal qu'auparavant à marcher dans le sable ; il lui arriva même de perdre l'équilibre et de basculer sur le côté. Il entendit la clochette du marchand de glaces et voulut lui courir après, avant de se rappeler qu'il n'avait pas d'argent. L'espace d'un instant, il eut l'esprit assez clair pour se rendre compte qu'il était malade. Il paraissait incapable de maîtriser la température de son corps.

Il avait chaud et froid à la fois, pour autant que cela fût possible. Puis la brume l'envahit à nouveau. Au pied des marches, tandis qu'il s'accrochait à la rampe, les deux filles passèrent devant lui, détournant les yeux ; il eut même l'impression qu'elles retenaient leur souffle. Il regarda leurs arrière-trains monter les marches, et il surprit en lui-même un désir d'enfoncer les doigts dans cette chair tendre.

Il but au robinet derrière l'immeuble Côte d'Azur, fermant les yeux pendant qu'il buvait, pensant à l'eau fraîche qui coulait de la montagne jusqu'au réservoir au-dessus du parc De Waal, puis courait le long de kilomètres de canalisations enfouies dans la terre sombre, en dessous des rues, pour venir enfin se déverser ici et étancher sa soif. Il se vida, sans pouvoir se retenir, et but à nouveau. Se sentant maintenant si léger qu'il n'était même pas sûr que ses pieds touchaient le sol, il quitta la lumière de la fin du jour pour entrer dans l'ombre du couloir et, sans hésiter, tourna la poignée de la porte.

La chambre où sa mère avait vécu était encombrée d'un amas de meubles. À mesure que ses yeux s'habituaient à la pénombre, il distingua des dizaines de chaises en tube métallique empilées du sol au plafond, d'énormes parasols roulés, des tables en plastique blanc avec un trou au milieu et, près de la porte, trois statuettes en plâtre peint : un daim aux yeux couleur chocolat, un gnome portant un pourpoint de cuir, un haut-de-chausses et un bonnet vert à pompon, et enfin, plus grande que les deux autres, une créature au long nez pointu qu'il identifia comme Pinocchio. Tout était recouvert d'une pellicule de poussière blanche.

Guidé par l'odeur, K explora un coin obscur, derrière la porte. À tâtons, il trouva une couverture fripée sur un lit de cartons mis à plat sur le sol nu. Il renversa une bouteille vide qui roula au loin. La couverture dégageait des senteurs mêlées de vin doux, de cendre de cigarette, de sueur rance. Il l'enroula autour de lui et s'étendit. Dès qu'il se fut installé, le bourdonnement recommença dans ses oreilles, et les élancements familiers résonnèrent de nouveau dans sa tête.

Me voilà de retour, pensa-t-il.

On entendit la première sirène du couvre-feu. Sa plainte fut relayée par d'autres sirènes dans toute la ville. La cacophonie monta, puis s'éteignit.

Il n'arrivait pas à dormir. Contre son gré, il était hanté par le souvenir du casque de cheveux argentés penché sur son sexe et des grognements de la fille qui le besognait. Je suis devenu un objet de charité, pensa-t-il. Partout où je vais, il y a des gens qui attendent l'occasion de pratiquer sur moi leurs diverses formes de charité.

Après tant d'années, j'ai toujours l'air d'un orphelin. Ils me traitent comme les enfants de Jakkalsdrif, qu'ils voulaient bien nourrir parce qu'ils étaient encore trop jeunes pour s'être rendus coupables de quoi que ce soit. Ils ne demandaient en retour aux enfants que de bafouiller un merci. Avec moi, ils sont plus exigeants, parce qu'il y a plus longtemps que je suis au monde. Ils veulent que je leur ouvre mon cœur et que je leur raconte l'histoire d'une vie passée en cage. Ils veulent entendre parler de toutes les cages où j'ai vécu, comme si j'étais une perruche, une souris blanche ou un singe. Et si à Huis Norenius j'avais appris à raconter les histoires, au lieu d'apprendre à éplucher les pommes de terre et à faire des additions, s'ils m'avaient fait m'exercer tous les jours à raconter ma vie, me surveillant, la canne à la main, jusqu'à ce que j'arrive à faire mon numéro sans trébucher, j'aurais su comment leur plaisir. J'aurais raconté l'histoire d'une vie passée en prison, dans des prisons où, jour après jour, année après année, je gardais le front appuyé au grillage, les yeux perdus dans le lointain, rêvant à des aventures que je n'aurais jamais, et où les gardiens m'insultaient, me bottaient l'arrière-

train et me faisaient laver par terre. Une fois mon histoire terminée, les gens auraient secoué la tête, pleins de chagrin et de colère, et m'auraient donné à manger et à boire ; les femmes m'auraient ouvert leur lit et m'auraient materné dans le noir. Mais la vérité, c'est que j'ai été jardinier, d'abord pour la municipalité, puis pour moi, et que les jardiniers passent leur temps le nez dirigé vers le sol.

K se tournait et se retournait sur le lit de cartons, sans trouver de repos. Il s'aperçut que cela l'excitait de dire, sans détours, *la vérité, la vérité sur moi-même. Je suis un jardinier*, dit-il de nouveau, à voix haute. D'un autre côté, n'était-il pas étrange pour un jardinier de dormir dans un placard, à portée du bruit des vagues de la mer ?

Je ressemble plutôt à un ver de terre, pensa-t-il. Et c'est aussi une sorte de jardinier. Ou à une taupe, qui jardine, elle aussi, et ne raconte pas d'histoire parce qu'elle vit dans le silence. Mais une taupe ou un ver de terre sur un sol de ciment ?

Il essaya de détendre une par une toutes les parties de son corps, comme il avait su le faire autrefois.

Au moins, pensa-t-il, au moins, je n'ai pas été malin ; je ne suis pas revenu à Sea Point avec un plein chargement d'histoires, prêt à raconter comment ils m'avaient tapé dessus dans les camps jusqu'à ce que je sois maigre comme un clou et que je perde la tête. J'étais muet et stupide dès le début, je resterai muet et stupide jusqu'à la fin. Il n'y a pas de honte à être simple d'esprit. Les simples d'esprit ont été les premiers à se faire enfermer. Maintenant, ils ont des camps pour les enfants dont les parents sont partis, des camps pour les agités qui ont l'écume aux lèvres, des camps pour les gens qui ont de grosses têtes et pour ceux qui ont de petites têtes, des camps pour les gens sans moyens de subsistance apparents, des camps pour les gens qu'ils trouvent installés dans les déversoirs d'orage, des camps pour les filles des rues, des camps pour les gens qui ne savent pas combien font deux et deux, des camps pour les gens qui ont oublié leurs papiers à la maison, des camps pour les gens qui vivent dans les montagnes et font sauter les ponts la nuit. Peut-être, en vérité,

est-ce suffisant d'avoir échappé aux camps, de n'être dans aucun de tous ces camps. Peut-être cela représente-t-il, pour le moment, une réussite suffisante. Combien de gens reste-t-il qui ne soient ni enfermés ni chargés de surveiller la porte ? J'ai échappé aux camps ; si je fais attention à ne pas trop me montrer, peut-être que j'échapperai aussi à la charité.

L'erreur que j'ai faite, pensa-t-il, remontant dans le temps, a été de ne pas avoir toutes sortes de graines, un sachet de graines différent dans chaque poche : graines de potiron, graines de courge, graines de haricot et de carotte, graines de betterave, graines d'oignon, graines de tomate et d'épinard. Des graines dans mes chaussures, aussi, et dans la doublure de mon manteau, au cas où je rencontrerais des voleurs sur la route. Mon autre erreur a été de semer toutes mes graines sur le même lopin. J'aurais dû les planter une par une, réparties sur des kilomètres de veld, en carrés grands comme ma main, et dresser une carte que j'aurais gardée sur moi en permanence pour pouvoir chaque nuit faire le tour des emplacements et les arroser. S'il y a en effet une chose que j'ai découverte à la campagne, c'est qu'il y a du temps pour tout.

(Est-ce la morale de tout cela, pensa-t-il, la morale de toute l'histoire : qu'il y a assez de temps pour tout ? Est-ce ainsi que viennent les morales, sans qu'on les sollicite, au fil des événements, au moment où on les attend le moins ?)

Il pensa au domaine, aux épineux gris, au sol rocaillieux, au cercle de collines, aux montagnes mauves et roses dans le lointain, au grand ciel bleu calme et vide, à la terre, grise et brune dans le soleil sauf ici et là, où, en regardant attentivement, on voyait tout à coup une pointe d'un vert lumineux, feuille de potiron ou fane de carotte.

Il ne paraissait pas impossible que la personne, quelle qu'elle fût, qui, sans respecter le couvre-feu, venait quand cela lui plaisait dormir dans ce recoin malodorant (K imaginait un petit vieux voûté, une bouteille dans sa poche, marmonnant sans arrêt dans sa barbe, le genre de vieux à qui la police ne fait pas attention), que cette personne, donc, en eût assez de vivre au bord de la mer et fût désireuse de prendre des vacances à la campagne, à condition de trouver un guide qui

connût les routes. Ils pourraient partager le lit ce soir, cela se faisait ; le matin, dès le petit jour, ils pourraient aller chercher dans les ruelles une brouette abandonnée ; et s'ils avaient de la chance, ils pourraient rouler dès dix heures sur la grand-route, en n'oubliant pas de s'arrêter en route pour acheter des graines et deux ou trois autres choses, et peut-être en évitant Stellenbosch, qui semblait être un lieu funeste.

Et si le vieil homme descendait de la charrette, s'étirait (les choses commençaient à aller bon train), regardait l'endroit où se dressait autrefois la pompe que les soldats avaient fait sauter pour que rien ne reste intact, et se plaignait : « Mais où allons-nous trouver de l'eau ? », lui, Michael K, sortirait de sa poche une petite cuillère, une petite cuillère et un gros peloton de ficelle. Il dégagerait les débris obstruant la bouche du puits, il tordrait le manche de la petite cuillère et attacherait la ficelle à la boucle ainsi formée, il ferait descendre la ficelle dans le puits, jusque dans les profondeurs de la terre, et quand il la remonterait, il y aurait de l'eau dans la cuillère ; et de cette façon, dirait-il, on peut vivre.

# DU MÊME AUTEUR

## Au cœur de ce pays

*roman*

Maurice Nadeau/Papyrus, 1981  
réédition Le Serpent à Plumes, 1999  
Seuil, 2006  
et « Points », n°P1846

## En attendant les barbares

*roman*

Maurice Nadeau/Papyrus, 1981  
réédition Seuil, 1987  
et « Points », n° P720

## Michael K., sa vie, son temps

*roman*

*Booker Prize*  
*prix Femina étranger 1985*  
Seuil, 1985  
et « Points », n° P719

## Terres de crépuscule

*nouvelles*

Seuil, 1987  
et « Points », n° P1369

## L'Âge de fer

*roman*

Seuil, 1992  
et « Points », n°P1036

## Le Maître de Pétersbourg

*roman Seuil, 1995*

et « Points », n°P1186

## Scènes de la vie d'un jeune garçon

*récit autobiographique*  
Seuil, 1999  
et « Points », n°P947

## Disgrâce

*roman*  
*Booker Prize*  
*Commonwealth Prize*  
*National Book Critics Circle Award*  
*Prix du meilleur livre étranger 2002*  
*Seuil, 2001*  
et « *Points* », n °PI035

### Vers l'âge d'homme

*récit autobiographique*  
*Seuil, 2003*  
et « *Points* », n°P1266

### Elizabeth Costello Huit leçons

*roman*  
*Seuil, 2004*  
et « *Points* », n °P1454

### L'Homme ralenti

*roman*  
*Seuil, 2006*  
et « *Points* », n°PJ809

### Doubler le cap

Essais et entretiens  
*Seuil, 2007*

### Paysage sud-africain

*essai*  
*Verdier, 2008*

### Journal d'une année noire

*roman*  
*Seuil, 2008*  
et « *Points* », n °P2273

### L'Été de la vie

*roman*  
*Seuil, 2010*  
et « *Points* », n °P2667

### De la lecture à l'écriture

*Chroniques littéraires – 2000-2005*  
*Seuil, 2012*